PQ
2364
.M9
C9
1854
v.19
SMRB

LES CONTEMPORAINS

91

BLANQUI

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS — 1857

CHEZ L'AUTEUR

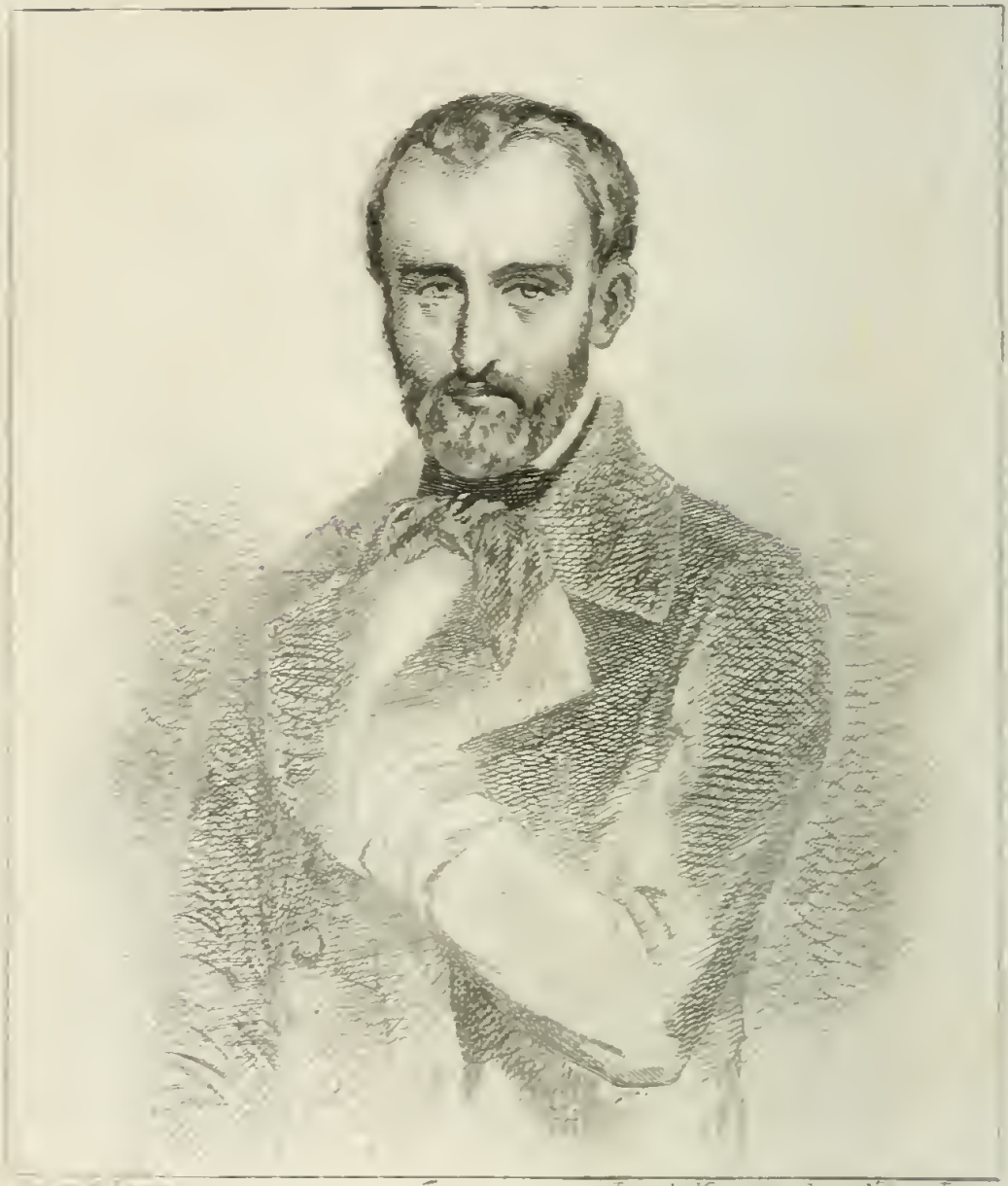
48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

BLANQUI

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lescontemporain19mire



BLANQUI

LES CONTEMPORAINS

BLANQUI

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS — 1857

CHEZ L'AUTEUR
48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

BLANQUI.

Vous connaissez, chers lecteurs, la pratique superstitieuse des Lapons, racontée par Regnard.

Lorsqu'ils veulent s'embarquer, ils vont trouver un sorcier du pays, afin de lui acheter le vent nécessaire à leur navigation.

Mais le rusé magicien a soin de ne le vendre qu'en gros, et il leur donne, à cet effet, un mouchoir noué de plusieurs nœuds différents.

Si l'on défait le premier nœud, il s'élève une brise favorable.

Pour obtenir un vent plus fort, on ouvre le second nœud.

Mais, si l'on dénoue le troisième, à l'instant même éclate une tempête épouvantable, qui remue la mer jusqu'au fond de ses abîmes et engloutit le navire avec ceux qui le montent.

Tant pis pour le pauvre marin s'il s'enivre à bord et défait par mégarde le nœud terrible !

Or, les Français ressemblent à ces hommes du pôle.

Que d'ouragans ne déchaînent-ils pas eux-mêmes, et que de fois ils ont eu la sottise d'acheter du vent aux magiciens de la politique, charlatans, faux prophètes, conspirateurs, démagogues et terroristes!

Sont-ils guéris aujourd'hui de cette légèreté gauloise, nos chers compatriotes, et ne pécheront-ils plus?

Nous ne le croyons pas.

C'est ce qui nous détermine à écrire l'histoire de Blanqui, le plus cynique des démoniaques conjurés pour la perte de la société moderne.

Après neuf ans, les échos du club de la rue Bergère frémissent encore. Appliquez l'oreille contre le sol, et vous entendrez le hurlement lointain de la bête fauve qui a soif de sang !

Louis-Auguste Blanqui est né à Nice en 1805.

Il est le second fils de Jean-Dominique Blanqui, mort en 1832, député du département des Alpes-Maritimes à la Convention nationale, et proscrit comme Girondin pour avoir signé la fameuse protestation du 6 juin 1793 contre la tyrannie de la Montagne et la journée du 31 mai.

Jean-Dominique se déroba par la fuite au

décret d'arrestation rendu contre lui et contre soixante-douze de ses collègues.

On le réintégra dans son poste de représentant du peuple, le 8 juillet 1795. Il devint ensuite membre du Conseil des Cinq-Cents, dont il cessa de faire partie en 1797. Enfin, sous l'Empire, il remplit les fonctions de sous-préfet dans la petite ville de Puget-Teniers [1].

Le frère aîné de Louis-Auguste, Adolphe Blanqui, économiste et membre de l'Institut, est mort en janvier 1854.

Son plus jeune frère est mécanicien.

1. A la fin de la Terreur, Jean-Dominique Blanqui publia un opuscule intitulé : *Mon agonie de dix mois*.

Madame Blanqui, la mère, est encore de ce monde.

Agée de quatre-vingts ans, elle partage tout le fanatisme politique d'Auguste.

En revanche, le propre fils du héros de cette histoire a les doctrines de son père en horreur profonde et vit en désintelligence complète avec lui.

Châtiment !

Louis-Auguste fit ses études au collége d'Avignon.

Après avoir achevé ses humanités, il entreprit d'instruire les enfants d'un général.

Mais cette position obscure, ce métier de

subalterne s'accordaient mal avec ses rêves ambitieux. Ame inquiète et farouche, il n'était pas fait pour l'éducation privée, mission de zèle et d'évangélique patience, où rarement un autre qu'un prêtre est à sa place.

Il partit pour Paris avec l'intention d'y faire son droit, tout en remplissant dans un pensionnat renommé, l'institution Massin, les fonctions de répétiteur.

Les passions politiques enflammaient alors les Écoles et tournaient les cerveaux de vingt ans.

On peut dire qu'elles eurent une fameuse recrue dans ce jeune homme sec, bilieux, porté par sa nature physique même, par son instruction révolutionnaire et par son

origine italienne à tous les instincts de la haine, du mécontentement et de la révolte. Il se préoccupait beaucoup plus de la Charbonnerie et de la société de *Aide-toi le ciel t'aidera* que des Institutes et du Code civil.

Lors de l'émeute qui eut lieu dans le quartier Saint-Denis, en 1827, il courut se joindre à ceux qui faisaient le sac des boutiques d'armuriers, prit un fusil et tira sur la troupe, derrière une barricade improvisée.

Une balle lui traversa le cou.

Mais il guérit de sa blessure, et, trois ans plus tard, il coopérait d'une manière active à la bataille de Juillet.

On ne peut pas être tout ensemble un

héros d'insurrection et un parfait apprenti jurisconsulte.

Les études de droit de Louis-Auguste Blanqui se prolongèrent indéfiniment, parce qu'il continuait de suivre avec une farouche persistance les conciabules des sociétés secrètes.

Il n'apparaissait aux cours que pour y fomenter la discorde et y organiser des manifestations scandaleuses.

C'est ce dont fait foi un arrêté du conseil académique de décembre 1831, qui le prive de trois inscriptions pour avoir sifflé et outragé M. Barthe dans l'exercice de ses fonctions.

Déjà Blanqui prenait en main la plume de l'écrivain politique.

Au mois de juillet de la même année, il fut mis en état d'arrestation, comme rédacteur du *Journal de la société des Amis du Peuple.*

Cette affaire est connue sous le nom de procès des *Treize.*

Le jury prononça un verdict d'acquittement.

Mais la Cour rendit contre Louis-Auguste une sentence qui le condamnait à un an de prison et deux cents francs d'amende, pour délit d'audience.

Dans son discours, il avait attaqué vio-

lemment ceux qu'il appelait les *hommes du privilége.*

« Qui aurait pu croire, s'écriait-il, que les bourgeois accuseraient les ouvriers d'être la plaie de la société? Les privilégiés vivent grassement des sueurs du peuple. Qu'est-ce que votre Chambre des députés? une machine impitoyable qui broie vingt-cinq millions de paysans et cinq millions d'ouvriers pour en tirer toute la substance, qu'elle transvase dans les veines des privilégiés. »

A partir de ce moment, Blanqui se livre aux attaques les plus exaltées contre le système gouvernemental.

Il est de tous les complots, de toutes les émeutes. On le voit répandre dans la basse

classe nombre de pamphlets clandestins et de libelles envenimés.

Combattant de l'insurrection d'avril, une chance heureuse le sauve. Il échappe aux poursuites de la police et ne figure dans le procès-monstre qu'à titre de défenseur choisi par quelques accusés.

La loi sur les associations avait brisé dans les mains du parti démocratique une arme puissante.

Mais elle fit naître les sociétés secrètes, formidables machines de guerre, intrigues souterraines dont la rue de Jérusalem ne tenait pas toujours la trame.

Blanqui fonde la *Société des Familles.*

Avant de périr sur l'échafaud, Pépin le désigne vaguement comme en étant le chef et comme ayant été instruit, à ce titre, de l'odieux attentat du boulevard du Temple.

Deux ans plus tard, il est impliqué dans l'affaire de la rue de Lourcine[1].

La justice le condamne à deux ans de prison et à trois mille francs d'amende.

Amnistié en 1837, on lui interdit le séjour de Paris et on lui assigne pour résidence la ville de Pontoise, où il se retire avec sa femme et ses enfants.

Cette retraite ne sert qu'à mieux cacher ses formidables projets.

1. Fabrication clandestine de poudre et de munitions de guerre.

Depuis longtemps il est le principal moteur d'une société puissante, organisée avec les débris de l'ancienne *Société des Familles*, et qui a pris le nom de *Société des Saisons*.

Quatre chefs la dirigent avec lui.

Ce sont Barbès, Martin-Bernard, Lamieussens et Raisan.

Le calcul de nos conspirateurs est de ne pas bouger, pour mieux endormir la surveillance de l'ennemi et faire éclater à l'improviste la mine qu'ils préparent.

Blanqui possède au plus haut point cette qualité si vivement prescrite par Machiavel à ses disciples, la patience. Il ne se détermine à agir qu'à l'heure où la réussite lui paraît à peu près certaine.

Vers le commencement de 1839, la France était sous le coup d'une longue crise ministérielle.

Les débats de la coalition avaient singulièrement affaibli l'action du pouvoir. Nos chefs révolutionnaires comptaient alors sur mille hommes résolus, bercés depuis longtemps de l'espérance du combat. Une société collatérale, mais affiliée, connue sous le nom de *Montagnards*, menaçait par son indiscipline de dissoudre l'association.

D'autre part, il était évident que la désaffection, en matière gouvernementale, commençait à gagner la bourgeoisie.

Blanqui décida que le moment de combattre était venu.

Martin-Bernard, Barbès et lui fixèrent les deux premiers dimanches de mai pour la revue des groupes des *Saisons*. La seconde de ces revues fut passée, le 12 mai, vers deux heures et demie.

Ce dimanche-là, les ouvriers chômaient.

Le temps était magnifique et les courses du Champ-de-Mars avaient attiré loin du centre de la ville un grand nombre de bourgeois. Presque tous les membres de la famille royale et les premières autorités se trouvaient sur le turf.

Donc le système allait être surpris, au moment où il s'y attendait le moins.

Blanqui, entrant dans un estaminet bor-

gne, où l'attendaient Martin-Bernard, Barbès et les chefs en sous-ordre, s'écrie :

— Marchons!

En même temps, il tire de sa poche un mouchoir rouge et l'attache au canon d'un pistolet. Puis, accompagné d'un de ses complices, il descend dans la rue où, de toutes parts, débouchent les sectionnaires.

Aussitôt il se met à leur tête.

Les insurgés défoncent les magasins de l'armurier Lepage et se munissent de fusils de chasse.

Au milieu de la rue Bourg-l'Abbé l'émeute ouvre des caisses de cartouches, et les munitions se distribuent, à raison de trois cartouches par homme.

Huit cent cinquante sectionnaires prennent part à cette levée de boucliers.

Sous le commandement de Blanqui et de Barbès, nos démocrates imbéciles, ayant tout au plus à tirer chacun deux ou trois coups de feu, attaquent un gouvernement qui dispose de quarante ou cinquante mille hommes de troupe et de soixante mille gardes nationaux.

Chemin faisant, cette poignée d'insurgés recrute un nombre à peu près égal de combattants.

Mais les armes manquent et la majeure partie des cartouches ne sont pas du calibre des fusils.

Le but des chefs est de s'emparer de la

préfecture, afin d'y établir une sorte de camp retranché, de quartier général, qu'ils espèrent rendre inexpugnable en gardant et en barricadant les ponts. Toute la Cité devenant ainsi le centre de la révolte, rien ne devait être plus facile, à leur sens, que d'expédier des colonnes sur les divers points de Paris.

Barbès aussitôt part pour la rue Quincampoix, avec une quarantaine d'insurgés, en avant du gros de la troupe.

Il n'est pas suivi, échoue dans sa première attaque, et ne sait plus que faire.

On change alors de plan.

Toute la bande se rue sur l'Hôtel-de-

Ville ; puis on se rabat sur les mairies des septième et huitième arrondissements. Repoussés partout, les héros de l'émeute font des barricades.

Une fois celle de la rue Grenéta prise, Blanqui disparaît et l'on perd sa trace.

Pendant six mois il échappe à toutes les recherches.

Enfin, le 14 octobre 1839, il sort de sa retraite et croit pouvoir quitter Paris.

Mais des hommes de police, prévenus de son départ, viennent le mettre en état d'arrestation, juste au moment où il va monter sur l'impériale d'une diligence qui doit le conduire en Bourgogne.

Traduit devant la Cour des pairs, en janvier 1840, il refuse de répondre et proteste seulement contre les accusations d'assassinat lancées par le rapporteur contre les insurgés, au sujet de l'attaque du poste du Palais-de-Justice.

Comme Barbès, Louis-Auguste Blanqui fut condamné à mort.

Comme Barbès il obtint la commutation de sa peine. On leur épargna l'échafaud et on leur accorda la détention perpétuelle en échange.

Une grâce complète eût ramené Blanqui peut-être à des sentiments meilleurs. La captivité barbare que les ministres de Louis-Philippe lui infligèrent en fit un monstre.

Enfermé au Mont-Saint-Michel, il y subit de ces tortures qui déshonorent un gouvernement civilisé. Les hommes d'Etat du système en garderont au front la tache éternelle.

On corrige les hommes, on ne les exaspère pas.

Blanqui, au bout de quatre années, quitta le Mont-Saint-Michel, accablé de souffrances et nourrissant au fond de l'âme une haine inextinguible. On le transféra, de brigades en brigades, au pénitencier de Tours, puis à l'hôpital de Blois [1].

1. Arrivé là, Blanqui aurait, assure-t-on, obtenu sa grâce, ou du moins des conditions de captivité si douces, qu'elles ressemblaient beaucoup à la liberté.

Il se trouvait dans cette ville, lorsque la révolution de 1848 éclata.

Ce fut le signal de sa délivrance.

Les forces physiques lui revinrent comme par enchantement, et, le 26, il arriva à Paris, où, dès la veille, un club s'était installé sous son patronage dans la salle du Prado.

Partout le télégraphe se mettait aux ordres de la démocratie victorieuse. Le premier soin de Blanqui fut de le faire jouer, au sortir de l'hôpital.

A Paris, le prestige de son nom faisait déjà merveille.

En attendant sa venue annoncée, le citoyen Crousse préside le club.

Près de ce noble personnage se tiennent les citoyens Flotte, Darimon [1], Fomberteaux, Bornie, qui fut plus tard colonel du régiment des *Vésuviennes*, composé de filles publiques, Lacambre et plusieurs autres.

L'assemblée, comme on le voit, ne manque pas de fortes têtes et de gens estimables.

Chacun a eu soin d'amener à sa suite les amis sur lesquels il peut compter.

D'étranges rumeurs courent dans la foule,

1. Le même que nos honnêtes démocrates parisiens viennent de porter au Corps législatif. Il a été longtemps secrétaire de Blanqui.

et la sourde colère des membres du club finit par éclater en acclamations sauvages. Les yeux menacent, les poings s'agitent convulsivement. Tous ces hommes sont en proie à de violents transports.

Quelle peut être la cause de ce tumulte et de cette rage? Vous le devinez sans doute.

Le sanglant drapeau rouge, que les insurgés des faubourgs ont voulu imposer à la France, vient d'être répudié, grâce aux courageux efforts de M. de Lamartine, et la disparition du sinistre emblème a été suivie presque aussitôt de la protestation suivante, affichée sur tous les murs de la capitale :

Au gouvernement provisoire.

« Les combattants républicains ont lu avec une douleur profonde la proclamation du Gouvernement provisoire qui rétablit le coq gaulois et le drapeau tricolore.

« Inauguré par Louis XVI, le drapeau tricolore a été illustré par la première République et par l'Empire; il a été déshonoré par Louis-Philippe.

« Nous ne sommes plus, d'ailleurs, ni de l'Empire, ni de la première République.

« Le peuple a arboré la couleur rouge sur les barricades de 1848. Qu'on ne cherche pas à la flétrir. Elle n'est rouge que du sang généreux versé par le peuple et par la garde nationale; elle flotte étendue sur Pa-

ris; elle doit être maintenue. *Le peuple victorieux n'amènera pas son pavillon !* »

Cette affiche, sans nom d'imprimeur, avait été rédigée par le docteur Lacambre, et chacun la commentait, lorsque le citoyen Crousse, agitant sa clochette, déclara la séance ouverte.

— Le pouvoir, s'écria-t-il dès le début, est la proie des hommes du *National !* Ces eunuques impuissants perdront la République si nous les laissons faire...

— A bas les hommes du *National !* cria l'assemblée rouge avec frénésie.

— Rien n'est plus facile que de nous mettre à leur place, continua le président. Vous

êtes tous armés. Un simple coup de main et ils sont à terre. Personne, je vous le jure, ne les soutiendra. Vous savez qu'ils n'ont pu réunir aucune troupe. L'Hôtel-de-Ville n'a point de défenseurs. Marchons!...

— Marchons! répéta la foule.

Certes, l'attaque pouvait aisément réussir.

Les dictateurs improvisés n'avaient effectivement personne autour d'eux. Qui aurait pu les défendre des hasards de la rue? Paris, encore sous le coup de la surprise du 24 février, aurait probablement accepté celle du 26.

L'excellente ville professe pour les faits accomplis un respect si profond!

Mais, — chose étrange, — l'arrivée de Blanqui nous sauva de la république rouge.

Il survint, comme le club entier s'élançait dehors, fit rentrer nos démocrates, alla s'asseoir sur le fauteuil de la présidence, et dit avec un bon sens remarquable :

— Citoyens, la France n'est pas républicaine. La révolution qui vient de s'accomplir est un accident heureux, rien de plus. Si nous voulons aujourd'hui porter au pouvoir des noms compromis aux yeux de la bourgeoisie par des condamnations politiques, la province aura peur. Elle se souviendra de 93, et rappellera peut-être le roi fugitif. La garde nationale elle-même n'a été que notre complice involontaire

elle est composée de boutiquiers peureux qui démoliront demain l'édifice qu'ils ont laissé construire hier, au cri de : *Vive la Réforme !*

— Ah ! pardieu, oui ! les gredins en sont capables ! s'écria du fond de l'auditoire un démocrate en blouse.

Et le club d'applaudir.

Blanqui continua :

—Le plus sûr est d'abandonner les hommes de l'Hôtel-de-Ville à leur impuissance. Ils sont faibles, tant mieux ! c'est le signe certain de leur chute, et le pouvoir qu'ils ont usurpé n'est qu'un pouvoir éphémère. Pour nous, citoyens, nous avons le peuple. Rien ne nous est plus facile que de l'orga-

niser révolutionnairement au moyen des clubs, comme jadis l'ont organisé les Jacobins. Sachons attendre quelques jours encore et la révolution nous appartiendra.

— Oui, oui ! cria la foule.

— Si vous vous emparez du pouvoir par un audacieux coup de main, comme des voleurs qui agissent au milieu des ténèbres, sur quelle base établirez-vous la durée de votre puissance ? Arrivés par surprise comme les autres, vous tomberez comme eux, par faiblesse. Il y aura, n'en doutez pas, au-dessous de nous des hommes énergiques et ambitieux qui brûleront de nous supplanter par de semblables attaques. Ce qu'il nous faut, c'est le peuple immense, les faubourgs insurgés, une seconde édition

du Dix Août. Nous aurons au moins le prestige de la force révolutionnaire.

Des applaudissements tumultueux couronnèrent cette harangue.

On ne combattit pas une seule des raisons de l'orateur, et le bureau fut provisoirement composé de la manière suivante :

Président : Blanqui.

Vice-Président : Théophile Thoré.

Secrétaires et membres du bureau : Xavier Durrieu, rédacteur en chef du *Courrier français* et chevalier de l'Ordre de Charles III d'Espagne ; — Gabriel Laviron, qui fut tué plus tard à Rome en combattant pour Mazzini ; — Pierre Lachambaudie,

honnête homme fourvoyé dans cette caverne ; — le cuisinier Flotte ; — et le portier Fomberteaux, ex-collaborateur de Joigneaux au *Moniteur républicain*, charmant journal qui prêchait, en 1843, l'athéisme et l'assassinat.

Tous ces hommes étaient des pantins, dont Blanqui tenait les ficelles.

On lui obéissait aveuglément.

Le héros de cette histoire est d'une taille au-dessous de la médiocre. C'est un petit homme grêle et brun. Ses yeux noirs, injectés de sang, ne se fixent jamais sur personne, comme ceux du chat et comme ceux du tigre. Il a le nez outrageusement pointu

et les lèvres minces et serrées, ce qui, suivant Lavater, est l'indice des natures perverses.

Sa voix est brève, saccadée, grinçante.

Ses cheveux, blanchis avant l'âge et taillés en brosse, donnent à sa figure une expression de sombre énergie.

Louis-Auguste se tient courbé en marchant; ses jambes flageollent comme celles d'un vieillard. Toujours misérablement vêtu, mais portant ses guenilles avec une dignité romaine, il enveloppe ses mains d'invariables gants de coton noir.

Il pose sans cesse, devant ses amis comme devant ses ennemis.

Nombre des démocrates sont persuadés

qu'il ne mange que du pain de seigle et des feuilles de laitue; mais quand ce héros révolutionnaire est seul, il ne se refuse ni le pain blanc, ni le bon vin, ni le gibier.

Quoique son courage fût regardé comme douteux, même par ses partisans les plus enthousiastes, il les dominait eux-mêmes et dominait tous les comparses de la démocratie par son talent organisateur, par les ressources de son esprit merveilleusement cultivé, par sa ruse profonde et son audace sans bornes.

Son club prit définitivement le nom de *Société républicaine centrale.*

Les séances eurent lieu chaque jour, non

plus au Prado, mais dans la salle consacrée aux essais dramatiques des élèves du Conservatoire.

On entrait par la porte de la rue Bergère.

Si l'on voulait y trouver place, il fallait faire queue à la suite d'une foule nombreuse appartenant à tous les sexes et à tous les âges.

Du reste, on n'était admis dans la salle que moyennant rétribution.

Blanqui avait jugé convenable d'ouvrir des guichets payants, comme à la porte des théâtres, et les recettes quotidiennes, jointes aux collectes mensuelles des spectateurs, constituaient pour la caisse du club une petite rente assez rondelette.

Quand les séances devaient être orageuses, il se faisait aux environs du Conservatoire un commerce assez actif de billets de faveur et de places réservées.

Au profit de qui ? nous l'ignorons.

Vers sept heures et demie du soir, les Montagnards à cravate rouge, armés jusqu'aux dents, qui remplissaient à la *Société républicaine centrale* l'office de gardes municipaux, laissaient libre l'accès du grand escalier.

Cinq minutes plus tard, les banquettes encore inoccupées se trouvaient envahies.

On connaît la disposition de cette salle,

destinée, comme nous l'avons dit, aux études dramatiques. Avant l'entrée de la foule, tous les membres du club, qui avaient seuls le droit de parler et de voter, se trouvaient installés déjà dans l'orchestre et dans le parterre. Quant aux loges, elles étaient louées d'avance pour la plupart, soit par de riches Parisiens, soit par des Anglais.

Ces honnêtes fils d'Albion ne manquaient jamais d'applaudir avec frénésie les motions les plus désordonnées et les plus subversives.

Sur la scène, à gauche des auditeurs, se trouvait le bureau, garni d'un tapis vert.

A droite, se plaçaient les Mirabeau qui venaient là déployer leur verve républicaine et leur éloquence de carrefour.

Les citoyens Hippolyte Bonnelier, Arnould Frémy, Savary, Malapert, Alphonse Esquiros étaient les orateurs ordinaires de ce club, où les blouses, du reste, ne se montraient qu'en minorité. Mais, en revanche, on y voyait beaucoup de vieillards, dont les crânes, dénudés par l'âge, ne nuisaient pas à la mise en scène.

Ces respectables barbons représentaient les pères conscrits de la démagogie.

On ne se figure pas quelles propositions inouïes et fantasques se discutaient journellement, et avec le plus grand sérieux, dans ce repaire.

Un jour, le citoyen Thouars, dont l'œil

s'affligeait de ne voir autour de lui que l'indigne vêtement bourgeois, propose nettement de proscrire la redingote et de n'admettre aux séances que les frères en blouse.

Sa motion est rejetée.

Néanmoins le farouche Montagnard ne se tient pas pour battu.

Le lendemain, il arrive avec une blouse bleue, toute flambante neuve.

Mais il ne la porte pas dans la rue, et, chaque soir, avant de quitter la séance, il la dépose au vestiaire [1].

1. Nous empruntons ces détails et ceux qui vont suivre au livre de M. Lucas, intitulé : *Clubs et Clubistes*.

Un autre jour, un démocrate d'outre-Rhin demande la parole.

— Je vous annonce, dit-il, et j'annonce à tous nos frères de France que j'ai l'intention de partir avec une légion d'amis, pour donner la république à l'Allemagne.

— Très-bien ! Vive la république allemande ! s'écrient les membres du club.

— Nous voulons faire là-bas ce que nous avons fait ici.

— Bravo !

— Accordez-nous donc votre secours. Nous avons besoin d'argent, et de fusils, surtout.

— Des fusils et de l'argent à nos frères d'Allemagne ! hurle-t-on de toutes parts.

Une proposition du citoyen président, mise aux voix sur l'heure, est accueillie par un vote unanime. On décide que le Gouvernement provisoire sera sommé de fournir des fusils aux Germains patriotes et qu'une collecte sera ouverte, à la fin de la séance, pour le triomphe de leur cause.

Le démocrate allemand quitte la tribune.

Mais il est rappelé par un signe parti de l'avant-scène. Une très-jolie femme laisse tomber dans son chapeau tyrolien une montre, ornée de sa chaîne.

Aussitôt le club tout entier de battre des mains.

On demande le nom de la citoyenne.

ce nom vole de bouche en bouche sur les ailes de l'enthousiasme.

Croisant les bras sur son cœur, le frère d'Allemagne reprend la parole.

— Merci, dit-il, oh! merci, nobles Français! Vos affectueux et sympathiques témoignages m'assurent que notre cause triomphera. Quant à cette montre, ajouta-t-il, en la fourrant dans sa poche, elle ne me quittera plus.

Cela dit, il sort de la salle en toute hâte, et deux ou trois sceptiques se disent à demi-voix que cet enfant de la blonde Germanie pourrait bien être un habile filou parisien.

Les membres de la *Société républicaine*

centrale prirent à tâche, plus d'une fois, de montrer le mépris sincère qu'ils professaient pour la liberté des opinions.

A l'une des séances du mois d'avril, le hasard voulut que bon nombre d'auditeurs des loges et des galeries parussent ne pas approuver quelques-unes des doctrines passablement excentriques, exposées par les orateurs ordinaires du club.

On se permettait, d'un bout de la salle à l'autre, des interruptions fréquentes, et nos démagogues recevaient en face et à brûle-pourpoint quelques bonnes vérités.

Il ne s'agissait de rien moins, à cette séance, que de demander au Gouvernement provisoire la dissolution et le désarmement de la garde nationale rouennaise, coupable

d'avoir réprimé une émeute fomentée par les agents des clubs parisiens, et notamment par deux ou trois personnages à la solde du club de la rue Bergère.

On demandait, en outre, la mise en jugement des principaux officiers de cette criminelle milice bourgeoise, qui avait eu l'audace de combattre et de vaincre les fauteurs de troubles.

Déjà le citoyen Blanqui avait plusieurs fois réclamé le silence, lorsque, sur une dernière interruption, plus vive que les autres, il s'écria d'une voix menaçante :

— Si on ne reste pas tranquille dans les loges et dans les galeries, je vais faire éteindre le gaz !

Les auditeurs, épouvantés, comprirent aussitôt la menace sinistre cachée sous ces paroles en voyant les Montagnards chargés de la police de la salle abaisser vers eux les canons de leurs fusils.

On jugea prudent de se taire, et la *Société républicaine centrale* vota l'adresse qui va suivre au Gouvernement provisoire :

« Citoyens,

« La contre-révolution vient de se baigner dans le sang du peuple. Justice ! justice immédiate des assassins !...

« D'où vient que, depuis deux mois, les populations ouvrières de Rouen et des vallées industrielles environnantes n'avaient pas été organisées en garde nationale ?

D'où vient la présence à Rouen du 28e de ligne, ce sinistre héros du faubourg de Vaise, en 1834? D'où vient que la garnison obéissait aux ordres de généraux ennemis de la République, d'un général Gérard, créature et âme damnée de Louis-Philippe?

« On se retrouve au lendemain des jours néfastes qui naguère ont couvert la France de deuil et de honte.

« Ce sont bien les mêmes bourreaux et les mêmes victimes. D'un côté, des bourgeois forcenés, poussant par derrière au carnage des soldats imbéciles qu'ils ont gorgés de vin et de haine; de l'autre, de malheureux ouvriers tombant sans défense sous la baïonnette et la balle des assassins!

« Pour dernier trait de ressemblance,

voici venir la Cour royale, les juges de Louis-Philippe, se ruant comme des hyènes sur les débris du massacre et remplissant les cachots de deux cent cinquante républicains.

« A la tête de ces inquisiteurs est Frank-Carré, l'exécrable procureur de la Cour des Pairs, ce Laubardemont qui demandait avec rage la tête des insurgés de mai 1839.

« Nous réclamons :

« 1° La dissolution et le désarmement de la garde bourgeoise de Rouen.

« 2° L'arrestation et la mise en jugement des généraux et officiers de la garde bourgeoise et de la troupe de ligne qui ont ordonné et dirigé le massacre.

« 3° L'arrestation et la mise en jugement des soi-disant membres de la Cour d'appel qui, agissant au nom et pour le compte de la faction royaliste victorieuse, ont emprisonné les magistrats légaux de la cité.

« 4° L'éloignement de Paris des troupes de ligne. »

Inutile de dire que Blanqui avait rédigé ce factum révolutionnaire plein d'audace et d'insolence.

La *Société républicaine centrale* était le seul club qui inspirât des craintes sérieuses aux Provisoires. Entre eux et Blanqui la guerre avait été déclarée, à partir du jour où celui-ci devina la répugnance invincible qu'il leur inspirait. Tout d'abord il s'était

bercé de l'espérance de concilier ses doctrines avec les leurs ; mais son illusion fut de courte durée.

Flotte, son séide, alla de sa part rendre visite à Caussidière.

— Vous savez, dit-il, que notre président est d'accord avec Lamartine[1] ? Il ira voir Ledru-Rollin, si Ledru-Rollin accepte une entrevue.

Le préfet de police communiqua cette ouverture au ministre de l'intérieur.

Ce dernier détestait Blanqui autant qu'il en était méprisé.

1. Le ministre des affaires étrangères de la République avait proposé une ambassade à Blanqui.

— Pourquoi voulez-vous que je reçoive cet homme-là? demanda-t-il à Caussidière.

— Dam! il faut voir. Les intentions, peut-être, sont moins détestables qu'on ne le suppose. Recevons-le, quitte à le repousser plus tard, s'il est reconnu que nous ne pouvons pas nous entendre.

— Jamais! s'écria Ledru-Rollin.

— Est-ce votre dernier mot?

— Oui, certes. Blanqui a une *poche à fiel* à la place du cœur. Si je le recevais, il se vanterait de m'avoir imposé ses volontés. N'en parlons plus.

Caussidière n'insista pas.

Au Luxembourg, les citoyens Albert et

Louis Blanc se montraient hostiles à la partie modérée du Gouvernement provisoire, et poussaient eux-mêmes de toutes leurs forces aux excès révolutionnaires ; mais cela ne les empêchait pas d'avoir Blanqui en exécration.

Ils le croyaient très-supérieur à eux et capable de les dominer.

Pour établir une contre-mine à ses envahissements, ils réorganisèrent, avec Ledru-Rollin et Flocon, la *Société des Droits de l'Homme et du Citoyen*. Comme Louis XI, ces bons démocrates pensaient qu'il fallait diviser pour régner.

Tous leurs efforts tendirent à contrebalancer l'influence croissante de la rue Bergère.

C'était pour eux un véritable épouvantail.

Blanqui poussa la hardiesse jusqu'à citer plusieurs fois à sa barre le géant Caussidière, et celui-ci, n'osant pas désobéir, accourait se disculper au plus vite.

Un jour, on le somma de comparaître, à la requête des cuisiniers démocrates enrôlés dans le corps des Montagnards. Le préfet de police avait eu l'impudeur de les congédier pour prendre à son service ceux de l'ancien préfet, beaucoup plus recommandables comme science culinaire, et dont les ragoûts flattaient davantage sa sensualité.

— Quel gros être matériel! disait Blanqui. Ce n'est qu'une masse de chair. Il

manque de l'énergie qui constitue le véritable démocrate et s'habitue trop facilement aux délices du pouvoir. Le temps est venu de repousser loin de nous ces hommes énervés, car ils entravent la marche de la révolution.

D'autres fois, il frondait avec amertume les abus qui se glissaient à la préfecture de police.

Le plus grave reproche qu'il adressait à Caussidière était d'entretenir les anciens sergents de ville et les anciens gardes municipaux.

— Pourquoi nourrir tous ces fainéants, ennemis du peuple, s'écriait-il, tandis que le peuple meurt de faim et de misère? A quoi bon aussi former cette garde préfectorale?

Sans doute il nous répondra que la sûreté de la ville et de la République nécessite ces mesures. Mais les hommes des clubs, mais les anciens détenus politiques ne sont-ils pas là, tous armés jusqu'aux dents et prêts à défendre la souveraineté du peuple? Je le soupçonne de nous trahir et d'organiser cette milice dans l'intérêt de son ambition personnelle.

Un assez bon nombre de Montagnards se désaffectionnaient chaque jour de la personne du préfet de police, pour s'attacher à Blanqui, dont ils admiraient l'énergie sauvage, plus conforme à leur propre nature.

Caussidière, sur un ordre donné par les

membres du Provisoire, moins Lamartine et Louis Blanc, veut faire arrêter Blanqui.

Le commissaire de police Bertoglio se charge de cette mission dangereuse. Accompagné de quatre sbires il se présente au domicile du président de la *Société républicaine centrale*.

Deux de ses hommes restent dans l'allée de la maison.

Les deux autres se tiennent dans l'escalier, pour lui prêter main-forte au premier signal.

On introduit le commissaire dans une pièce où il aperçoit vingt Montagnards, portant le fusil sur l'épaule, double pistolet à la ceinture et sabre au côté.

L'arrestation devenait impossible.

Après quelques paroles insignifiantes échangées avec Blanqui, M. Bertoglio se retira.

Dès ce jour, une surveillance active fut organisée contre le redoutable démagogue, afin de pouvoir le saisir, sans bruit, sans scandale, au moment où il n'aurait pas avec lui ses défenseurs.

Mais il déjoua toutes les recherches et mit sur les dents les plus fins limiers.

Pendant six semaines il ne coucha pas une fois à son domicile.

Tout à coup un ordre inattendu lui rendit quelque sécurité.

Seulement, pour son honneur, il eût mieux valu qu'on persévérât dans le système de la persécution et de la violence. Ce repos subit que lui accordaient les hommes de l'Hôtel-de-Ville était un signe de mépris. Dorénavant ils ne craignaient plus qu'il renouvelât l'acte de puissance révolutionnaire du 17 mars, en lançant contre eux les faubourgs.

Le sceau de la réprobation générale venait de s'imprimer sur le front de Blanqui.

Dans un recueil intitulé *Revue rétrospective*, publié par M. Taschereau, parut une lettre curieuse, non signée, adressée au ministre de l'intérieur du roi Louis-Philippe, et datée du mois d'octobre 1839. Elle con-

tenait des détails parfaitement circonstanciés sur les événements du 12 mai, et dévoilait, par la même occasion, les mystères des sociétés secrètes.

Ce fut un coup de foudre pour Blanqui. On ne pouvait attribuer cette lettre qu'à sa plume.

Barbès, Martin-Bernard, Raisan et Lamieussens affirmèrent que tous ces détails n'avaient pu être révélés que par lui.

En effet, la description de leur caractère, dans la pièce incriminée, se trouvait exactement la même que celle faite par Blanqui à chacun d'eux sur le compte des autres, dans ses moments confidentiels.

Le président de la *Société républicaine centrale* promit de répondre.

Mais il ne fit qu'attaquer les publicateurs de cet étrange mémoire, assurant qu'il avait été fabriqué dans un conseil tenu par les démocrates ses ennemis.

Cependant la lumière ne tarda pas à se produire sur certains points.

On sut que la fameuse pièce avait été copiée par un nommé Lalande, autrefois secrétaire à la Chambre haute, et mort depuis trois ans. M. Pasquier, ex-président du Luxembourg, déclara qu'il avait entre les mains un document semblable, sans désigner la personne de laquelle il émanait.

Même déposition fut faite par M. de la Chauvinière, archiviste de la Chambre défunte, par M. Frank-Carré, procureur-général, et par nombre d'anciens employés aux bureaux du Luxembourg.

M. Zangiacomi, conseiller à la Cour d'appel, déclara que la lecture du mémoire publié par la *Revue rétrospective* avait éveillé chez lui d'anciens souvenirs. Plusieurs des faits énoncés se trouvaient entièrement conformes à des circonstances qu'il avait connues comme magistrat. Bref, il restait convaincu que la pièce en question ne pouvait émaner que d'un homme très au courant des affaires démocratiques, d'un chef même des sociétés trahies.

Mais la déposition la plus explicite est celle de M. Dufaure.

Il était ministre, en 1840, au moment où se jugeait le procès de Barbès et consorts.

« Je me rappelle parfaitement, dit-il, que Blanqui, durant son incarcération, ayant témoigné le désir, d'après l'avis qui nous en fut donné en conseil, d'être mis en rapport avec un membre du gouvernement, M. le ministre de l'intérieur, Duchâtel, fut chargé de cette mission.

« Il se transporta deux ou trois fois à la prison où était détenu Blanqui..

« Monsieur le ministre ne nous rendit pas compte dans tous leurs détails des déclarations de cet homme ; mais nous sûmes

qu'elles avaient de l'importance en ce qu'elles dévoilaient l'organisation des sociétés secrètes. Je crois me rappeler que M. le ministre de l'intérieur eut trois conférences avec le nommé Blanqui, si bien qu'à la lecture de la *Revue rétrospective* je rapprochai involontairement mes souvenirs des trois dates que contient la pièce publiée. »

Cette déclaration de M. Dufaure est écrasante.

Les séides de Blanqui s'écrièrent qu'il était la victime immaculée d'une machination ténébreuse.

« A cinquante et un ans, écrivait, il y a quelques mois, l'un d'entre eux, monsieur

Blanqui (nous trouvons cette expression de *monsieur Blanqui* ravissante!) a déjà payé dix-neuf années de sa vie aux prisons, et trois lui restent encore à solder. Est-ce ainsi que la police paye ses complaisants?

Mon Dieu, oui! c'est ainsi que la police paye les révélateurs, quand ils sont devant l'échafaud.

Elle leur fait grâce de la vie.

Du reste, comme observation de mœurs curieuse, il paraît que ces héros de la dénonciation n'en restent pas moins fidèles de cœur à leurs amours démocratiques. Ils touchent, la veille, le prix d'une trahison contre leurs frères et vont se battre, le lendemain, avec eux sur les barricades.

Nous n'affirmons pas que *monsieur Blanqui*, le lycanthrope, ait poussé jusque-là le cynisme. Peut-être a-t-il agi tout simplement en homme nerveux.

Quand on va lui couper le cou, l'oiseau chante, — et *monsieur Blanqui* a chanté.

« Le 14 avril, continue l'écrivain louangeur en question, *monsieur Blanqui* publia une lettre où, sans S'ATTARDER A UNE DÉFENSE INUTILE (autre locution pleine de charme et d'une originalité parfaite), il attaquait de front le Gouvernement provisoire. Mais, deux jours après, l'attitude de la garde nationale, réunie à l'appel du général Changarnier, montrait à Blanqui la peine qu'il aurait à monter au pouvoir. »

On a eu vraiment tort de dresser des obstacles devant sa marche ambitieuse.

La France regrettera toujours de n'avoir pas été gouvernée par *monsieur Blanqui !*

Cependant la pensée de l'attentat du 15 mai prenait naissance et se développait dans le club de la rue Bergère.

Le 13, un membre propose d'aller à l'Assemblée, en masse, dicter une série de décrets.

Blanqui répond :

« — Citoyens, le peuple ne comprend pas encore le communisme. Adressons-nous à des idées auxquelles il soit plus sensible. »

Or, la Pologne a toujours été un nom magique pour les Chauvins innombrables dont notre cher pays abonde, et ce fut au nom de la Pologne que Blanqui résolut d'entraîner le peuple.

Seulement il se réservait de fixer le jour et l'heure de la manifestation.

Le 14, à l'ouverture de la séance, il fait décider que la *Société centrale républicaine* se joindra aux corporations qui doivent, le lendemain, porter à l'Assemblée nationale une requête en faveur de la Pologne.

On se réunit à la colonne de Juillet, sur la place de la Bastille.

Blanqui vient se mettre, avec les délé-

gués, à la tête de la horde populaire, traverse les boulevards en grande pompe, et pénètre l'un des premiers au palais Bourbon.

Nous avons déjà fait l'histoire de cette attaque impudente contre l'Assemblée, par conséquent nous ne la reproduisons pas de nouveau.

Quand le citoyen Raspail eut terminé la lecture de la fameuse pétition, Blanqui monte à la tribune.

Il réclame un vote immédiat sur les conclusions de la requête; puis il demande justice, au nom du peuple, à l'occasion des événements de Rouen.

C'était là son thème favori.

Parlant ensuite de la misère des classes laborieuses, il somme l'Assemblée de s'occuper, séance tenante, des moyens de fournir du travail aux milliers de citoyens qui en cherchent. Enfin il termine en se plaignant avec amertume qu'on persistât, pour ainsi dire par système, à écarter les amis du peuple des conseils du gouvernement.

Bientôt l'illustre démocrate Hubert prononce la dissolution de l'Assemblée.

Sur les listes du nouveau Gouvernement provisoire figure en tête le nom de Blanqui.

Cependant on ne le trouve pas à l'Hôtel-de-Ville, quand la garde nationale s'y porte.

Voyant le coup manqué, le président du club de la rue Bergère a pris la poudre d'escampette.

Il se réfugie d'abord à Maisons-Laffitte, puis il rentre à Paris, quelques jours après, déguisé en officier de la milice bourgeoise. Pendant une semaine entière il échappe aux recherches de la police; mais enfin, le 28, on l'appréhende au corps dans un bouge de la rue Montorgueil, où il s'était caché avec plusieurs de ses complices.

Peu s'en fallut qu'on ne le prît pas encore cette fois-là.

Douze agents de la préfecture, après avoir inutilement fouillé tous les coins de maison suspecte, en étaient déjà ressor-

tis, lorsqu'ils s'avisèrent de compter les étages.

Ils en virent trois, et l'escalier n'en avait que deux.

Rentrant au plus vite, ils se livrèrent à des perquisitions nouvelles, sondèrent la muraille et découvrirent une porte secrète, avec l'escalier du troisième étage.

Tout fut dit.

Le président de la *Société centrale républicaine* dînait avec Flotte, Lacambre et quelques autres personnages de même trempe. Ces nobles démagogues faisaient honneur à un pique-nique somptueux.

« Avec un calme digne des hommes de

l'antiquité, dit encore le biographe-séide, *monsieur Blanqui* exprima le désir d'achever le repas.

On saisit à son domicile, rue Boucher, n° 1, une liste de proscription, en tête de laquelle se trouvaient les noms de son frère l'économiste, du sieur Taschereau, et du chef d'institution Massin, son ancien patron.

Ne frémissez-vous pas, en songeant que de pareils hommes aspirent à reparaître un jour à l'horizon politique?

Traduit devant la Haute Cour, siégeant à Bourges, *monsieur Blanqui* crut devoir rompre, en audience publique, le silence

obstiné qu'il avait gardé pendant l'instruction. Il déclina la compétence de la Cour, sous prétexte qu'elle avait été formée en vertu d'une loi postérieure aux événements qui jetaient les accusés sous la main de la justice.

Monsieur Blanqui soutint qu'il n'avait pris part à aucune espèce de trame contre l'Assemblée.

« — Je vous défends, cria-t-il, de trouver une seule preuve à ma charge ! »

A l'entendre, il n'y avait eu, le 15 mai, qu'une réunion d'hommes, poussés par les événements à faire beaucoup plus qu'ils n'avaient pu prévoir.

Un incident remarquable, et digne d'être

reproduit *in extenso*, vint signaler la dernière audience, celle du 2 avril.

Nous laissons la parole aux accusés.

Le procès-verbal qui va suivre est conforme à celui publié par la *Gazette des Tribunaux*.

BLANQUI.

Je dis qu'on me fait une guerre inexorable. On a remonté jusqu'au 12 mai 1839 pour me charger. Nous étions deux; nous sommes deux encore ici, l'un qui ne se défend pas...

BARBÈS, *avec colère.*

Je vous somme expressément de ne pas parler de moi! (*Sensation dans l'auditoire.*)

BLANQUI, *très-pâle.*

Non, je ne le ferai pas.

L'accusé revient de nouveau sur la manifestation du 16 mars. Il arrive à parler de la publication de la *Revue rétrospective*, qu'il assure avoir été délibérée en conseil des ministres.

BARBÈS, *avec irritation.*

J'en ai parlé dans une autre enceinte, j'en parlerai encore ici ; mais cela se videra entre nous.

FLOTTE, *se levant d'un air menaçant.*

Oui, cela se videra entre nous.

BARBÈS, *d'un air dédaigneux.*

Quand vous voudrez! (*Mouvement prolongé dans l'auditoire.*)

M. LE PRÉSIDENT.

Accusés, au moins respectez-vous les uns les autres.

BARBÈS.

Tout à l'heure je suis intervenu, malgré ma volonté, dans l'accusation. On a déclaré que ce j'avais dit dans une autre enceinte était faux. Sur mon honneur, j'affirme que ce que j'ai dit dans le club de la Révolution est vrai! Cette pièce contient la vérité entière; elle émane de celui qui en est accusé! On a fait exprès d'attendre le dernier jour des débats, afin de pouvoir dire plus tard :

« J'ai dit cela devant Barbès, et il n'a pas protesté! » Pourquoi cet individu a-t-il été gracié? Il y avait une pièce de révélation. Voilà le motif de sa grâce!

BLANQUI.

Ma grâce a été donnée sur le rapport du médecin qui a déclaré que je n'avais pas huit jours à vivre. Cette grâce je l'ai refusée, et je suis resté en prison.

BARBÈS.

La France entière saura enfin si cet homme est sorti de prison le 24 février, comme il le dit. Il est tellement certain qu'il est sorti avant, qu'il écrivait de Blois des lettres, dans lesquelles il se plaignait des mouchards qui l'espionnaient. Il était dans un hôpital magnifique, mangeant aux frais

du gouvernement, chevauchant tout à son aise, sortant quand il lui plaisait. Tandis que moi, lorsque j'ai été malade, est-ce qu'on m'a fait grâce? Parquin, Jouve, Joanne ne sont-ils pas morts en prison? Ces révélations ne peuvent venir que de l'homme qui est là! Lui seul pouvait savoir les opinions intimes de Raisan, par exemple. J'ai dit mon opinion en plein club. Aussitôt un jury d'honneur s'est formé pour interroger la personne. Elle a été sommée de venir, et elle n'est pas venue. Voilà tout.

Le haut jury ayant admis en faveur du héros de ce livre des circonstances atténuantes, la Cour le condamna à dix années de détention, qu'il subit encore aujourd'hui à Belle-Ile.

Blanqui sera prochainement rendu à la société.

Que cette société n'oublie pas les paroles prononcées à son club en 1848.

Les voici :

— On se méprend étrangement sur notre compte, disait un membre influent du bureau, lorsqu'on va criant par les rues que nous voulons le rétablissement de la guillotine. Allons donc ! La guillotine, personne ne l'ignore, a sérieusement déconsidéré 93. Décapiter les gens en plein soleil, à la face de deux ou trois cent mille curieux ; insérer, le lendemain, leurs noms au *Moniteur*... en vérité c'était par trop niais ! Le doute n'était permis d'aucune manière, et

la France, puis l'Europe, de jeter les hauts cris.

— Cependant, objecta un sectionnaire, nous avons besoin de têtes.

— Oui, certes! répondit l'orateur, avec le calme d'une conscience pure. Seulement il faut substituer à la guillotine, vieil outil usé, ébréché, un moyen non officiel et ne laissant derrière lui que le doute ou l'équivoque. Ce moyen, c'est le MASSACRE A DOMICILE.

Voilà qui est clair, net et catégorique.

FIN.

Paris.— Typographie de Gaittet et Cie, r. Gît-le-Cœur, 7.

Mon cher * * *, si les deux premiers volumes de Montal sont disponibles, je les lirais avec plaisir.

Mandez-moi si vous aurez pu prévenir à temps votre frère pour la carte de Crimée et les deux plans de Sébastopol et de Cronstadt. Pensez-vous recevoir bientôt votre caisse ?

J'ai la cholérine assez fort, à ma grande surprise. Je ne me croyais pas dans le catalogue des vulnérables. Et vos santés à vous autres ?

A. Blanqui

Imp. Lith. de V. Janson, r. Dauphine, 18

DEUXIÈME ÉDITION

MÉMOIRES

SUR

BÉRANGER

SOUVENIRS, CONFIDENCES,

OPINIONS, ANECDOTES, LETTRES, ETC.,

PAR SAVINIEN LAPOINTE.

Accompagnés d'une magnifique photographie

représentant la tête de BÉRANGER

à ses derniers moments,

Exécutée par BILORDEAUX,

Un fort vol format Charpentier. Prix : 3 fr.

Le même Ouvrage, tiré à 100 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 100. Prix..... 10 fr.

VIENT DE PARAITRE.

BIBLIOTHÈQUE
POUR TOUS
ILLUSTREE,

Romans, Histoire, Voyages,
Littérature, etc.

10000 LETTRES D'IMPRESSION POUR 1 CENTIME.

Chaque Ouvrage, contenant de 5 à 600000 lettres,

Prix : 50 centimes.

EN VENTE :

L'Italien, ou le Confessionnal des pénitents noirs, par ANNE RADCLIFFE. 50 c.

Les Parvenus, par PAUL FÉVAL. 50 c.

VIENT DE PARAITRE

Chez GUSTAVE HAVARD, 15, rue Guénégaud.

LA LECTURE,

JOURNAL DE ROMANS,

DEUXIÈME VOLUME.

Premier semestre de la deuxième année :

LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE,

Par Charles Deslys.

LES DRAMES INCONNUS,

Par Frédéric Soulié,

LES SOUVENIRS D'UN ENFANT DU PEUPLE,

Par Michel Masson.

En cours de publication dans le 2e semestre :

LE PARADIS DES FEMMES

Par Paul Féval.

Prix de chaque Numéro : 5 cent.

VIENT DE PARAITRE.

L'ÈTRE

OU ÉBAUCHE

D'UNE ÉTUDE INTÉGRALE

DE LA VIE UNIVERSELLE,

PAR F. CANTAGREL.

1er MÉMOIRE :

Comment les Dogmes commencent.

(2e tirage.)

ACHILLE TRINQUIER.

MÉLANGES POÉTIQUES.

LE GIAOUR.

PARISINA. — LA BATAILLE PERDUE.

MORALITÉS.

Un vol. in-18. Prix : 1 fr.

EN VENTE :

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.

SOUS PRESSE :

ALFRED DE VIGNY, — INGRES, ETC.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

LES CONTEMPORAINS

92

ARNAL

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS — 1857

CHEZ L'AUTEUR

48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

ARNAL

ARNAL

LES CONTEMPORAINS

ARNAL

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS — 1857

CHEZ L'AUTEUR
48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

ARNAL.

Paris a vu naître le célèbre comique dont trois générations se flattent d'avoir applaudi le talent plein de verve et d'originalité.

La 31 décembre 1798 est la date de la naissance d'Etienne Arnal.

Il reçut le jour dans une de ces arrière-boutiques ténébreuses et malsaines où se claquemure forcément le petit commerce parisien.

Plusieurs fois, à ses moments perdus, Arnal s'est avisé d'enfourcher Pégase.

On nous apporte une *Épître en vers*, où il donne à son camarade Bouffé des détails sur son enfance. Nous en citerons quelques fragments.

Ne va pas m'en vouloir ni me déprécier ;
Je suis tout simplement le fils d'un épicier.
Mon père, si j'en crois les gens du voisinage,
Faisait avec ma mère un fort mauvais ménage.
L'un de l'autre, un beau jour, voulut prendre congé.
Dans le lot maternel je me vis adjugé.
. . . . . .

Je n'eus dans mon enfance aucun doux privilége.
Élevé pauvrement, loin des murs d'un collége,
Un frère ignorantin, vu l'esprit qu'il avait,
En assez peu de temps m'apprit ce qu'il savait.
Bientôt mon cœur battit dans ma poitrine d'homme;
J'étais à quatorze ans soldat du roi de Rome.

Effectivement, en 1812, on formait une garde à l'héritier de César.

Arnal en fit partie.

Le goût des armes ne lui vint, du reste, qu'après avoir essayé de plusieurs autres professions. Ainsi, dès l'âge de neuf ans, on l'avait envoyé en apprentissage chez un ciseleur; puis il était entré comme employé à la Monnaie, dans le comptoir des pièces de cinq francs,

Or, les lauriers du champ de bataille, qui enflammaient alors l'imagination de tant de jeunes Français, tentèrent violemment Etienne; il résolut de courir à cette moisson glorieuse, au lieu d'aligner du matin au soir des piles d'écus, sans avoir le droit de mettre une seule pièce dans sa poche.

Une fois enrôlé sous la bannière de l'Empire, Arnal se sentit du bois dont on fait les maréchaux de France.

Il saisit le mousquet avec enthousiasme et devint bientôt d'une habileté rare dans le maniement des armes.

On l'incorpora dans les pupilles.

Six mois après, il fut nommé sergent instructeur au 12e régiment de tirailleurs de la jeune garde, et passa successivement avec la même qualité au 13e et au 14e.

Sous les drapeaux, notre futur comédien était réputé pour un sabreur de premier choix.

Tous ses camarades vantaient ses talents en escrime et le surnomaient le *bourreau des crânes*.

Lors de l'invasion de 1814, Arnal se porta l'un des premiers à la défense du pont de Neuilly et s'y comporta avec honneur. Sans les désastres qui vinrent mettre un terme à ses exploits guerriers, tout en ren-

versant le colosse de gloire de l'Empire, la France, aujourd'hui, s'enorgueillirait peut-être du maréchal Arnal, duc de n'importe quoi.

Si nous avons perdu un bon capitaine, à coup sûr nous avons gagné un excellent comédien.

Nouvelle preuve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Cependant un détail assez curieux semblerait prouver que la gloire des armes n'était que secondaire dans l'esprit de notre héros, car il refusa, vers cette époque, l'épaulette de sous-lieutenant, pour se livrer à une entreprise industrielle qui lui promet-

tait d'assez beaux bénéfices : il soumissionna les fournitures au dépôt du régiment avec le maître tailleur du corps.

Mais la Restauration coupa court à ses espérances de fortune et à celles de son associé.

Renonçant à servir les rois légitimes, et jetant décidément aux orties le bâton de maréchal que tout soldat français porte dans sa giberne, Étienne se demanda quelle profession il allait embrasser pour vivre.

Il entra, comme brunisseur, dans les ateliers d'un fabricant de boutons, nommé Hesse, chez lequel il gagna cinq francs par jour, pendant trois ans.

Ce fut dans cet humble métier que la passion du théâtre vint le saisir.

Le dimanche, au lieu de suivre ses camarades dans les guinguettes de la banlieue, il allait jouer chez le fameux Doyen, qui dirigeait alors un petit théâtre de société dans le quartier Saint-Denis.

Doyen se vantait à tout venant d'avoir été le maître de Talma.

C'est lui qui, jouant dans les *Vêpres siciliennes*, criait, sans sortir de scène :

« — Ma femme, apporte le chaudron : voici l'heure de sonner les vêpres ! »

Arnal, comme cela est arrivé, du reste, à presque tous les grands comiques, se croyait la vocation de la tragédie et du mélodrame.

Figurez-vous le succès qu'il dut y obtenir !

Il remplit successivement le rôle de Fayel dans *Gabrielle de Vergy*, du général français dans la *Veuve du Malabar*, et enfin de *Mithridate*.

Laissons-le de nouveau parler lui-même :

Je n'ai point oublié cette fatale date :
Nous étions chez Doyen, je jouais Mithridate ;
Du fougueux roi de Pont, l'ennemi des Romains,
Je peignis les fureurs et des pieds et des mains.

Mon public fut saisi de ce rire homérique
Qui charmait tant les Dieux sur leur montagne antique;
La pièce était finie et l'on riait encor
De ma barbe superbe et de mon casque d'or.
Un tel effet conquis dans les rôles tragiques
Semblait me destiner à l'emploi des comiques,
Aussi, dès ce moment, se trouvant bien jugé,
Mithridate devint *Jocrisse corrigé*[1]

« Comme je faisais beaucoup rire, ajoute Arnal dans une lettre autographe que nous avons sous les yeux, je pensai à prendre les rôles comiques, et l'auditoire alors devint plus sérieux.

« L'idée me vint de me présenter au théâtre des Variétés. On me répondit qu'on n'avait besoin de personne. »

1. Titre du premier vaudeville dans lequel il débuta.

Se voyant repoussé comme acteur, Etienne réduisit son ambition à l'humble office de comparse.

Brunet dirigeait alors les Variétés.

Il consent aussitôt à m'entendre, à me voir;
Là, j'expose en tremblant mes projets, mon espoir;
Le bonhomme à mes vœux s'empresse de souscrire.
Mon air un peu niais, je crois, le fit sourire.
— Je vous reçois, dit-il, d'un ton des plus moqueurs;
Dès demain, vous pouvez débuter... dans les chœurs.

Nous continuons de citer la lettre d'Arnal.

« En ce temps-là, dit-il, c'est-à-dire en 1817, il y avait beaucoup d'excellents acteurs comiques aux Variétés. Je fus obligé, pour parvenir à jouer un peu, de prendre l'emploi des amoureux. Cependant, par la

suite, quelques petits rôles comiques me furent confiés [1].

« On m'avait donné, en entrant, trois cents francs d'appointements mensuels. Ils augmentèrent peu à peu.

« Je quittai les Variétés, en 1827, pour entrer au Vaudeville, où je remplaçai Guénée, qui passait aux Nouveautés.»

Les débuts de notre artiste sur cette nouvelle scène furent difficiles. On ne le siffla point, mais on l'accueillit sans enthousiasme.

1. Il resta dix années durant, à ce théâtre, et n'y remplit absolument que l'emploi de *bouche-trous*, comme on dit en argot de coulisse.

Ce comédien, à l'aisance aujourd'hui si merveilleuse, fut très-longtemps à acquérir l'habitude des planches. La vue du public lui troublait l'esprit et la mémoire ; il était toujours gêné sur le théâtre et ne pouvait vaincre l'embarras et la gaucherie qui paralysaient ses qualités naturelles et ses incontestables moyens.

Néanmoins, à force de paraître souvent, tous les jours, en scène, il finit par triompher des obstacles.

Cette victoire lui a coûté bien des fatigues et bien des peines.

Bref, les auteurs commencèrent à lui confier de ces rôles importants, qui donnent

en quelque sorte à ceux qui les jouent la responsabilité d'une pièce.

Il se lança dans les *Potier*.

Dès ce moment, l'étoile d'Arnal brilla de toute sa splendeur.

Un de ses premiers triomphes fut *Renaudin de Caen*, de MM. Duvert et Lausanne, deux écrivains dramatiques dont il a fait la réputation et qui, nous devons le dire, se sont montrés pleins de gratitude envers le comédien, en ne s'inspirant guère que pour lui.

Arnal leur doit ses plus magnifiques succès au théâtre.

Sur la scène du Vaudeville, notre héros trouva un compère, qui semblait avoir été créé et mis au monde tout exprès pour lui donner la réplique.

Nous parlons de Lepeintre jeune, ce gros et délicieux bonhomme, qui ne se souvenait plus d'avoir vu ses pieds dans la position verticale et à qui l'on doit la création des *poussahs*.

Un journaliste disait alors, en parlant d'Arnal :

« C'est l'insouciance et le rire incarnés sur le théâtre. Il arrive, la tête levée, fort peu soigneux de telle ou telle convenance. Son regard est rempli de je ne sais quel

égarement. Sa voix a un timbre aigu qu'il fait entendre comme un cri bizarre, et puis il a trouvé un sérieux si comique et un comique si sérieux qu'il est impossible de résister à cet état de mélange, inconnu jusqu'à lui, et qui provoque toute une salle à pousser des éclats de rire à fendre une voûte.

« Si Arnal s'attendrit, il n'y aura plus moyen d'y tenir. Vous verrez tout le monde se tordre dans des convulsions dont rien ne peut donner l'idée.

« Arnal, c'est le type même de la farce.

« C'est une moquerie vivante; c'est la bêtise la plus complétement spirituelle; c'est le Béotien pris sur le fait et dont le

portrait est peint avec les plus grotesques couleurs.

« Il provoque ces transports désespérés, cette frénésie du rire avec la gravité la plus imperturbable.

« On a dit souvent qu'Odry avait fait son public. Arnal a non-seulement fait un public, il l'a élevé à sa manière; il lui adresse un langage particulier.

« Arnal a des mots entre le parterre et lui.

« Qu'on ne lui reproche pas d'avoir suivi à cet égard l'exemple de Potier. Celui-ci causait avec finesse et prétention lorsqu'il parlait au spectateur. Arnal lui adresse au

contraire la parole en face, brusquement et sans préparation. Il lui envoie tout ce qu'il veut, raillerie contre lui-même, raillerie contre la pièce qu'il joue, raillerie contre les personnages.

« Tout est bon pour Arnal, et d'Arnal tout est bon. C'est peut-être le comédien le plus aristophanesque qui ait paru sur la scène. »

Voilà, certes, une peinture touchée de main de maître.

Les traits d'Arnal ne sont pas mobiles. Sa figure, abominablement grêlée, n'a pas une expression comique spécialement in-

diquée; son visage manque de ce caractère qui commande le rire; mais il est doué d'une de ces contradictions de physionomie inexplicables qui révèlent l'homme tout entier.

Ses yeux sont privés d'animation pour ainsi dire; son regard est fixe, atone; mais sa bouche a le sourire prompt, sardonique, mordant, plein de causticité : de sorte qu'on a une peine infinie à résister à cet aspect, calme, ouvert, étonné au sommet, frondeur et malicieux à la base.

Cette caricature naturelle qui est en lui est bien plus divertissante que l'art des hommes n'aurait pu la faire.

Et cela est si vrai qu'Arnal ne peut sup-

porter ni grime, ni travestissement. S'il a obtenu quelques rares succès sous la cornette et sous le bavolet, c'est qu'il avait le bon sens de ne pas trop altérer sa forme primitive.

On se laisse aller sans retenue, lorsqu'il imprime à sa physionomie le double mouvement signalé plus haut.

Les applaudissements éclatent.

Il les réduit, il les apaise, il les renouvelle, il les calme, il les précipite à son gré.

Jamais on n'a tenu de la sorte les rênes du rire.

Arnal a sur les autres comédiens un avantage qui fait sa force : il est véritablement lui-même; il sait varier ses effets comme on varie un costume. Arnal de *Madame Grégoire*, Arnal de *Marguerite*, Arnal de la *Vie de Molière* et Arnal de *Un de plus* ne se ressemblent que par un point commun : l'aplomb sous la rampe et le magnétisme infaillible produit sur le public.

Il en est venu à ce point que la seule annonce de sa présence fait monter le rire du parterre jusqu'aux amphithéâtres voisins des combles.

A tout cela il y a une cause.

Si Arnal fait son public, si le public est

soumis à Arnal, c'est que notre acteur, lui aussi, est fait par le public, auquel il a commencé par obéir scrupuleusement. Il écoute les bravos, et il apprend de la sorte à les faire naître; il devine les élans sympathiques; il étudie les goûts, les commente et les dirige.

Avec de pareilles qualités, il se moque des aristarques du journalisme[1] et de tous les Janin possibles.

Pour lui, l'attention du public est la

1. Le rédacteur d'une feuille de théâtre lui ayant demandé des notes par écrit, il répondit — « Monsieur, vous m'avez fait l'honneur de me demander des notes pour l'article biographique que vous vous proposez de publier; je n'en ai point à vous fournir. Si, comme acteur, je vous suis inconnu, veuillez

seule règle; c'est le seul pouvoir qu'il consente à reconnaître.

Il a parfaitement raison.

« On conçoit, dit Eugène Briffaut, qu'à un acteur qui s'éloigne tellement de toutes les conventions il faille des rôles et un langage en dehors des habitudes et des précédents ordinaires. M. Duvert s'est rencontré; il a créé le vaudeville d'Arnal et la farce qui lui était providentielle. Ce vaudeville est insensé; il est extravagant à outrance dans ses faits, dans ses gestes, dans

prendre la peine d'envoyer un matin chez moi, il y aura toujours un billet de *deux places* à votre disposition. » — Cette réponse lui valut un article fort méchant, dont il fut enchanté, et qu'il préféra à une notice de complaisance.

son langage ; il contrarie à la fois les mots et les idées ; il les bouleverse, les confond et se plaît au renversement de la pensée et de la grammaire.

« Interprète de ces conceptions désordonnées, Arnal est admirable.

« Ce langage bizarre comme sa voix, ces expressions grotesques comme ses mouvements et ses lazzis, cette action et cette langue qui aiment à confondre toutes les notions reçues, lui conviennent à ravir.

« Dans ce trouble général, dans ce chaos de la farce, il est heureux, satisfait et le plus aimable du monde. Il soulève de tous côtés un rire extravagant, immense, qui

éclate comme une solennelle protestation contre toute raison. »

Nous parlions de Lepeintre jeune, dont le talent complétait pour ainsi dire celui d'Arnal.

Voici une appréciation remarquable de ces deux artistes que nous empruntons au *Cabinet de lecture* de 1832 :

« A côté d'Arnal, prince des fous, on trouve un acteur introuvable, un phénomène vivant, un vrai morceau d'histoire naturelle : Lepeintre jeune, puisqu'il faut l'appeler par son nom, Lepeintre, prince des *niais*.

« Arnal prendra Lepeintre jeune par la main, le posera en face d'une brillante société, l'expliquera, le dissèquera, puis dira au parterre, en lui montrant ce gros être :

« — Ce que vous voyez là, on pense que c'est un homme ; cette excroissance de chair que vous apercevez entre le menton et la bouche, vous semble devoir être un nez ; ceci ressemble à des bras, et cela pourrait bien être des jambes !

« Et alors un colloque s'établira qui ne ressemble plus à quoi que ce soit d'humain ; et ce sera presque un cours d'anatomie comparée ; et, pour arriver d'un mot jusqu'au sublime genre, Lepeintre dira à Arnal :

« — Comment vous portez-vous?

« Et Arnal répondra à Lepeintre :

« — Vous en êtes un autre!

« Or, ces extravagances seront débitées de la façon la plus exhilarante qu'on ait jamais imaginée. Le vaudeville, né français, ne parlera plus aucune langue, et cependant tous les exotiques riront : l'Allemand rira, l'Italien rira, l'Anglais rira; car, si l'étranger ne peut comprendre les acteurs, il les verra du moins, et c'est assez.

« Gloire vous soit rendue, ô Arnal! ô Lepeintre! Vous avez grandi le domaine de la folie, vous avez dépassé les colonnes de l'absurde! »

Au Vaudeville, Étienne obtint d'innombrables succès.

Nous nous contenterons de citer les principaux : *Heur et Malheur*, de M. Duvert ; *les Envies de Madame*, de M. Rochefort ; *les Cabinets Particuliers*, de MM. Duvert et Xavier...

Mais arrêtons-nous à cette pièce dont on n'a pas oublié les originalités fantasques.

Placé au balcon, et voyant sa femme sur le point de pénétrer dans l'un des susdits cabinets, Arnal se lève et s'écrie tout à coup :

— Madame n'entrera pas ! ma femme

ne jouera pas avec M. Hippolyte, je m'y oppose !

— A la porte ! à la porte le brâilleur ! s'exclame un individu de l'orchestre.

C'est Ballard.

— Monsieur, vous troublez le spectacle, reprend Perrin, placé au balcon.

Arnal braque sa lorgnette sur ce dernier et, s'adressant au public :

— C'est un huissier, dit-il.

— Monsieur ! vous m'en rendrez raison !

Enfin, le chatouilleux mari, après avoir décliné sa profession de marchand de bri-

quets phosphoriques, montré au public des échantillons à *douze* et à *vingt*, et distribué partout ses adresses; après avoir fait la biographie de sa femme, qui débute sous le nom de madame Gavet, conçoit l'idée de jouer avec elle le rôle de M. Hippolyte, pour ne point priver les spectateurs d'une pièce sur laquelle l'administration fonde les plus riches espérances.

— Ma foi, s'écriait un mari bénévole qui assistait à la première représentation des *Cabinets Particuliers*, si j'étais trompé par ma femme, et qu'Arnal vînt tout naïvement s'avouer le complice de la chose, je ne sais trop si je le mettrais à la porte.

— Et moi, reprit un autre époux, je

surprendrais ce gaillard-là dans les bras de mon infidèle, que je ne pourrais m'empêcher de rire!

Pour la gloire du mariage, espérons que ces deux enthousiastes n'auraient pas beaucoup d'imitateurs.

Les autres pièces où Arnal se distingua sont : *Jean de Vert*, de MM. Scribe, Mélesville et Carmouche; — *Un Château pour vingt sous*, par MM. Gabriel et Dumersan; — *les Femmes d'emprunt*, de MM. Desvergers et Varin, où il remplit le rôle d'Onésime, vaudevilliste ordinaire de madame Saqui, et où il obtint un succès prodigieux; — *Est-il fou?* de MM. Xavier et Duvert;

— *C'est encore du bonheur*, de MM. Arnould et Lockroy; — *Un Bal d'ouvriers;* — *Une Passion;* — *Jacquemin, roi de France*, de MM. Duvert et Lausanne; — *Monsieur Galochard*, des mêmes auteurs; — *Un Bal du grand monde*, de MM. Varin et Desvergers; — *les Malheurs d'un joli garçon;* — *les Alsaciennes;* — *le Chiffonnier;* — *Harnali;* — *le Mari de la dame de Chœur*, de Bayard; — *Le Poltron;* — *le Cabaret de Lustucru;* — *les Gants jaunes;* — *l'Humoriste;* — *Passé minuit*; — *Arnal capitaine de voleurs* et *l'Homme Blasé*, de MM. Duvert et Lausanne; — *Riche d'amour;* — *les Erreurs du bel âge*, et *Croque-Poule*, assez piètre vaudeville de M. Rozier, qui a pris sa revanche en écrivant pour notre acteur cette pièce ra-

vissante de *la Mort de Figaro*, où l'on voyait l'audacieux barbier devenu révolutionnaire et jacobin.

Le jeu d'Arnal doubla le mérite de l'œuvre.

N'oublions pas *Malbranchu, greffier au plumitif*, de MM. Duvert et Lausanne; — *A la Bastille*, des mêmes; — *J'attends un omnibus*, de M. Gabriel; — *le Pont cassé;* — *le Supplice de Tantale;* — *Monsieur de La Palisse;* — *le Diable;* — *Mesdames de Montenfriche*, et *l'Assassinat de la rue de Lourcine.*

Tels sont, jusqu'à ce jour, sauf omission, les rôles les plus remarquables d'Arnal sur les différentes scènes où il a paru.

La plus grande partie de sa carrière dramatique s'est écoulée au Vaudeville ou aux Variétés.

Il a fait au Gymnase une courte apparition, et les spectateurs de ce théâtre n'apprécièrent pas plus le genre de notre artiste qu'il n'a été goûté tout récemment par le public du Palais-Royal.

Mais remontons le cours des âges.

Si nous ne voulons pas démériter de vous, chers lecteurs, il faut vous narrer par le menu la vie du héros que nous mettons en scène.

A l'époque où Arnal faisait si obscuré-

ment ses débuts sous la rampe des Variétés, il s'éprit de la fille du perruquier du théâtre, et l'épousa.

Cet estimable fonctionnaire s'appelait Duflot.

Il a donné le jour au célèbre Hyacinthe du Palais-Royal, qui se trouve de la sorte beau-frère d'Arnal.

Peu de personnes sont instruites de cette particularité. Tous rapports autres que les rapports rendus nécessaires entre ces deux artistes par leur présence simultanée sur les mêmes planches, n'existent pas, attendu le mariage d'Arnal n'a pas été plus heureux que celui de son père. Il y a des familles prédestinées.

Lors de la révolution de juillet 1830, il arriva à Étienne une assez plaisante aventure.

Ce n'était plus alors le guerrier fougueux et imberbe qui s'illustrait, quinze années auparavant, dans un bataille contre les Cosaques.

Ses idées avaient pris un autre cours.

De sa fenêtre, il suivit d'abord avec une indifférence philosophique les phases de la lutte engagée dans la rue. Puis, ne se souciant pas de laisser trouer par quelque balle la peau du premier acteur du Vaudeville, il se retira prudemment et matelassa la fenêtre; car, aux environs du Louvre,

près duquel il logeait, la fusillade était terrible.

Bientôt il se fit cette réflexion éminemment sensée.

— Ah ! çà, diable ! les Suisses et le peuple peuvent avoir de l'artillerie, et quelque boulet saugrenu va pénétrer peut-être dans ma chambre ?

Pour parer à tout événement, il cherche un refuge au fond de sa cuisine, située sur le derrière de la maison.

Là, du moins, il peut essayer sans péril de résoudre un problème qui le tourmente. Il ne se demande pas si Charles X va se tirer honorablement d'affaire, mais il

cherche comment son directeur trouvera moyen de lui payer ses appointements à la fin du mois.

Soudain il est arraché à ses méditations par un vacarme affreux.

On enfonce la porte de son logement à coups de crosse de fusil. C'est une troupe d'insurgés qui s'empare de son domicile pour fusiller plus aisément les Suisses par les fenêtres qui donnent sur la rue.

Ils offrent un fusil à Étienne, qui le refuse modestement.

Alors, un enragé, en manches de chemise, le saisit par le bras et le somme de

se battre avec le peuple, s'il ne veut pas être traité en ennemi du peuple.

La voix de cet homme n'était pas inconnue à Arnal.

Raffermissant ses lunettes sur son nez, il examine avec attention la figure de son interlocuteur, tressaille, examine encore, et jette un cri de surprise.

Dans ce brave à tous poils il reconnaît un de ses anciens camarades des tirailleurs de la jeune garde, qui, placé à sa droite au moment de la fameuse affaire du pont de Neuilly, avait fait là si triste contenance, que lui, Arnal, le héros du jour, afin de donner du cœur à ce soldat défaillant, avait

dû menacer de lui insinuer dans l'abdomen quelques pouces de sa baïonnette.

— Tiens, c'est toi, mon gaillard ! s'écrie Étienne : il paraît que nous avons changé de rôle ?

Reconnaissance, attendrissement, coup de théâtre.

Le brave d'autrefois et le brave du jour tombent dans les bras l'un de l'autre, protestent qu'ils sont enchantés de se revoir et se jurent une amitié éternelle qui dura..... près d'une semaine.

Il ne faudrait pourtant pas conclure de

ce récit que notre comédien est essentiellement pacifique.

Parfois il a des réminiscences de son ancien héroïsme, et le libraire Bréauté en témoignerait au besoin.

Cet éditeur avait fait paraître, en 1837, un ouvrage intitulé : *La Rampe et les Coulisses*, par Léonard de Géréon [1], dans lequel Arnal se trouva gravement offensé. Il se transporta au plus vite passage Choiseul, afin de connaître le nom et l'adresse de l'écrivain.

N'ayant pu l'obtenir, il se livra, dans sa rancune, à des mots et à des gestes qui au-

1. Eugène Routeix.

raient bien pu l'amener en police correctionnelle, si les torts n'avaient commencé d'autre part.

Victor Herbin, dans la *Gazette des Théâtres* de 1838, raconte une anecdote qui vient confirmer ce que nous avons dit sur le caractère résolu d'Arnal.

Dégoûté du service des bonnes, notre comédien qui venait de renvoyer la sixième depuis un mois, essaya pendant trois jours de vivre de salade et de confitures; mais, ayant reconnu l'insuffisance de cette alimentation, il choisit pour domestique un ex-caporal de la vieille garde qui, avant de gagner ses chevrons, s'était illustré en faisant la soupe du régiment.

Du reste, propre, honnête, moustaches luisantes, mains en bon état.

Lodi, — c'était le nom du grognard, nom de guerre apparemment, — n'avait jamais vu dans sa vie qu'un artiste dramatique, artiste sublime et favori de son empereur, Talma.

Il n'avait jamais assisté qu'à une seule pièce, à une tragédie, composée tout exprès pour son empereur, le *Triomphe de Trajan*.

Une seule fois il était entré dans un théâtre, et dans celui de son empereur, le Théâtre-Français.

Aussi Lodi, complaisant, exact, dévoué,

respectueux jusqu'à la vénération, ne prononçait jamais le nom de son maître sans ôter sa casquette.

Voulant le récompenser, un jour, Arnal lui permet d'aller au spectacle.

— Puis-je y conduire une de mes cousines ? demande le grognard en faisant le salut militaire.

— Conduis-en deux, si bon te semble ! répond le comédien.

Lodi était au septième ciel.

Il se rappelait toujours Talma et le *Triomphe de Trajan*, ce qui veut dire qu'il s'attendait à voir son maître, la couronne sur la tête, et vêtu de la pourpre impériale.

Or, on jouait le *Poltron*.

Figurez-vous le saisissement du vieux caporal, à l'aspect de notre acteur, qu'il avait peint d'avance à sa cousine sous la physionomie la plus majestueuse et la plus imposante. Il sentit le rouge de l'indignation lui brûler les joues, à la vue des insultes dont on accablait son maître; il eut des tressaillements de rage au spectacle de ses terreurs, et manqua de s'évanouir, quand il le vit reculer devant une provocation.

Tout à coup, dans la pièce, comme on se le rappelle, Arnal reçoit un coup de pied à l'endroit où l'échine se transforme, sans paraître pour cela plus ému.

C'en est trop.

Lodi se lève, bouillant de colère.

Il veut bondir sur la scène, afin de remplacer l'homme dont il rougit d'être le serviteur, et qui ose, en présence de deux mille personnes, se conduire avec autant de poltronnerie.

Sans aucun doute il se serait porté aux derniers excès, si on ne l'eût arrêté et mis à la porte.

Notre grognard rentra, bien décidé à demander son compte, le soir même, et à ne pas coucher sous le toit d'Arnal. Mais, comme celui-ci tarda beaucoup à revenir, Lodi, harassé, vaincu par toutes les émotions de cette soirée fatale, remit au lendemain l'exécution de son projet.

Il se coucha, s'endormit, et ne rêva que du *Poltron.*

Tandis que ce digne serviteur, victime de son ignorance de l'art dramatique, calomniait innocemment son maître, Arnal, qui sait fort bien comprendre la dignité de l'homme sous le costume bourgeois et la défendre au besoin, châtiait juste, ce soir-là, certain malotru qui lui avait manqué en dehors des fictions de la scène.

Deux témoins sonnaient, le lendemain, à la porte de l'artiste.

Etienne, qui s'était couché tard, dormait comme un bienheureux. Ils furent donc obligés de s'adresser à Lodi, en lui expliquant le motif de leur visite.

— Miséricorde! un cartel à mon maître! vous n'y songez pas! dit le brave homme, haussant les épaules avec un souverain mépris.

Aussitôt il leur explique, sans détours et sans périphrases, qu'Arnal est le plus poltron des hommes, que la simple vue d'une épée le fait pâlir, et qu'il tombe en défaillance en entendant un coup de pistolet.

— Vous pouvez me croire, leur dit-il. Hier encore, devant moi, sous mes yeux, il s'est laissé honteusement insulter jusqu'à la bride; on l'a même frappé sans qu'il exigeât satisfaction.

Comme l'ancien caporal achève de donner ces détails peu flatteurs, survient Arnal.

réveillé par le bruit, et devinant la cause qui lui amène une visite aussi matinale.

— Messieurs, dit-il en saluant avec politesse les amis de son adversaire, je suis entièrement à vos ordres pour le lieu et les armes. Quant à l'heure je la fixerai moi-même si vous le voulez bien, ce sera tout de suite et sans retard ! Je m'attendais à votre démarche ; mes témoins sont prévenus, nous allons les prendre, en passant, à leur domicile. Une voiture ! ajoute l'artiste en se tournant vers le grognard stupéfait.

Lodi tombe des nues et se croit sous l'empire d'un songe.

Quelque temps après, le personnage qu'Arnal a châtié, la veille, reçoit une seconde leçon sous une avenue solitaire du

bois de Boulogne, et le comédien rentre tout joyeux, avec l'appétit d'un homme satisfait du commencement de sa journée.

Repentant, confus, presque au désespoir, Lodi se précipite aux genoux de son maître, et pleure comme un veau, en lui demandant pardon d'avoir douté de son courage.

— N'importe, dit-il, à votre place, je casserais les reins à l'auteur qui ose vous faire une pièce de ce genre-là!

Jamais Arnal n'a pu suppprter les claqueurs.

Il aime bien mieux les rires de bon aloi que les applaudissements de commande. Souvent dans divers théâtres, il a eu maille

à partir avec le chef des Romains de service.

Voici à ce sujet une histoire que donne M. Théodore Nezel.

Un jour Arnal s'amusa, dans son rôle, à faire semblant de prononcer certain mot qu'on avait l'habitude d'applaudir; mais il ne l'articula point, et les claques de se faire entendre comme à l'ordinaire.

Quand elles eurent cessé, l'artiste prononça le mot, et, d'un geste, fit apercevoir au public la maladresse de ces messieurs.

Toute la salle hua nos Romains, et le directeur, après la pièce, les houspilla d'importance.

— Ah ! monsieur, je vous prends à témoin, soyez juste, dit le chef de claque à Arnal : ce n'est pas nous, ce soir, qui avons applaudi trop tôt ; c'est vous qui avez dit le mot trop tard !

Comme tous les auteurs aimés de la foule, Etienne se permet parfois des licences qui seraient sévèrement réprimées chez d'autres artistes. Il charge ses rôles avec un aplomb superbe et raconte au public de folles aventures, entièrement dues à son imagination burlesque, et où l'auteur de la pièce n'a rien à réclamer.

Ainsi, quand le Vaudeville était encore rue de Chartres, deux personnes, munies de billets de faveur, trouvèrent la salle

pleine et firent du tapage en voulant contraindre les ouvreuses à leur donner des places.

Interrompu dans son rôle, Arnal demande la cause de ce tumulte, et quand on la lui eut expliquée :

— « Bon ! dit-il, un billet de faveur, je connais cela. Pas plus tard qu'hier j'y ai été pincé moi-même. Figurez-vous que j'avais envie d'aller voir Arnal au Vaudeville... Arnal, vous savez?... On me parlait toujours de ce gaillard-là : ma foi, j'ai voulu le connaître. Virginie, d'ailleurs, me tourmentait pour la conduire au spectacle. Qu'est-ce que Virginie? allez-vous me dire. C'est une modiste de ma connaissance...

« N'en demandez pas davantage! »

Il n'y avait jusque-là, dans ce récit, rien d'extraordinaire, et cependant la salle éclatait en bravos.

— « Donc, reprend Arnal, je me procure deux billets de faveur chez le perruquier du coin de la rue de Chartres. Premières loges, un franc de droit par personne... ce n'était pas cher! et je monte à la chambre de Virginie.

« Elle faisait sa toilette.

« Je lui propose tout naturellement de lui servir de femme de chambre, afin d'aller plus vite et de ne pas manquer l'heure du spectacle. (Ici la description de la toilette de Virginie, description passablement ris-

quée et difficile à reproduire.) Enfin Virginie est prête ; nous partons.

« Au contrôle, je présente mon billet.

« — Premières loges... Elles sont toutes prises, me dit le contrôleur.

« — Diable! Alors donnez-moi une seconde. Ça nous est égal, n'est-ce pas Virginie?

« Ma compagne hocha la tête et fit la moue; car elle avait un magnifique chapeau rose, et, dame! elle voulait le montrer un peu : c'est tout simple.

« — Bah! lui dis-je, à la guerre comme à la guerre. Montons aux secondes.

« — Allez d'abord prendre un supplément, fait le contrôleur.

« — Hein?

« — Je vous dis qu'il faut prendre un supplément : passez au bureau!

« Ça me paraît drôle... Un supplément pour changer des premières en secondes!... Enfin n'importe! Je donne quarante sous de supplément, et nous montons deux étages!

« — Vous arrivez trop tard, je n'ai plus la moindre place, nous dit l'ouvreuse : voyez aux troisièmes.

« — Hélas! mon chapeau! murmura Virginie.

« Pauvre chatte mignonne! elle avait les larmes aux yeux. Nous montons, et l'ouvreuse des troisièmes nous dit :

« — J'ai deux places; mais vous me donnez-là des cartes de secondes. Avez-vous un supplément?

« Cristi!... Je vous avoue que la moutarde commençait à me monter au nez, d'autant plus que le rideau se levait et que nous allions perdre le commencement de la pièce. Que faire? Un esclandre... quand un acteur comme Arnal est en scène... Allons donc! ce serait inconvenant et malhonnête, n'est-il pas vrai, Virginie? Je me maintiens et je redescends trois étages.

« — Trente sous! me dit la femme aux suppléments.

« Je paye et je remonte.

« Mais pendant ce temps-là, deux autres personnes étaient venues; l'ouvreuse les avait placées, et il nous fallut monter au paradis.

« On ne nous demanda plus de supplément.

« C'était heureux!

« Mes billets de faveur me revenaient à trois francs chaque environ, et nous étions aux places à quinze sous.

« Virginie pleurait de colère.

« Par bonheur, Arnal était en scène et disait un tas de bêtises... Où diable cet animal là va-t-il chercher tout ce qu'il dé-

bite?... Je ne pense plus aux places à trois francs et je me tiens les côtes. Virginie éclate à son tour et rit bientôt plus que moi. Toutes nos mésaventures sont oubliées... Ah! le drôle de corps!... Vivat, Arnal! vivat!

« Je veux être pendu, si Virginie pensait encore à son chapeau rose.

« Elle riait, elle riait!... Bref, elle a tant ri, que les voisins d'au-dessous se mirent à crier, en se levant et en abandonnant leurs places à la hâte:

« — Qui est-ce qui *rit* donc comme ça, là haut? »

Racontée, cette improvisation bizarre

perd beaucoup de son effet comique. Il fallait voir Arnal lui-même et l'entendre.

En scène, il a le mérite de la riposte vive et des phrases d'à-propos.

Vers 1833 ou 1834, époque où le petit journalisme et la caricature vilipendaient Louis-Philippe au sujet du fameux système de la *paix à tout prix,* il jouait tous les soirs dans le *For-l'Evêque*.

Tout à coup, au milieu de ses ébats sur la scène, son épée, qu'il portait en sautoir, s'embarrasse dans ses jambes, s'échappe et tombe.

Il la ramasse au plus vite, la brandit avec orgueil, et crie aux spectateurs :

« — Morbleu ! vous n'allez pas dire,

j'espère, que celle-ci ne sort iamais du fourreau! »

La salle faillit crouler sous les applaudissements.

Hôrs de ses rôles, dans les coulisses comme à la ville, Arnal montre une humeur lycantropique et bizarre. Il n'a pas le talent de se faire aimer.

Nous avons entendu bien des personnes l'accuser de manquer de fraternité artistique.

On va même jusqu'à dire qu'il refusa toujours de jouer gratuitement, même à certaine représentation au bénéfice d'une malheureuse mère de famille. Si la chose

est vérédique, nous avouons qu'une semblable conduite, chez un artiste, n'a point d'excuse.

Quant au caractère d'Arnal, à son esprit dominateur, à sa nature difficile et fantasque, c'est un fait acquis à l'histoire, et que prouvent surabondamment ses nombreuses querelles avec les auteurs et les directeurs.

L'académicien Ancelot et ce triste Thibaudeau ont été particulièrement fort mal dans ses papiers.

Il leur joua des tours pendables.

Ancelot se mit en colère un jour qu'Arnal,

pour lui faire pièce, prétendait ne pas savoir son rôle dans les *Deux Tambours;* il introduisit un référé, soutint que l'acteur s'était montré magnifique à la répétition générale, et qu'il n'avait pas un seul instant manqué de mémoire.

La justice enjoignit au comédien d'aller s'habiller et de se montrer extrêment drôle, le soir même; ou, s'il ne faisait pas rire le public, à payer au directeur deux mille francs de dommages-intérêts.

Pourquoi non? Le grand sultan Schahabaham faisait bien couper le cou à ceux qui ne s'amusaient pas à ses fêtes.

Arnal obéit au juge.

Le soir, on le voit paraître en tambour,

et il débute par cette boutade singulière.

« — Je *bisque !* je *bisque !* Parole d'honneur, je viens d'avoir bien du désagrément ! »

Et le parterre d'applaudir son acteur pour le consoler. Mais, en revanche, il n'écoute pas une scène, siffle à tout rompre, et le vaudeville a une chute honteuse.

Voilà ce que gagnent les directeurs à introduire un référé [1].

1. Tant que dura la direction de M. et de Mme Ancelot, Arnal fut rejeté dans l'ombre. Ses rôles à lui, les rôles éclatants de verve et de bouffonnerie, lui manquaient complétement. Ce n'était pas la spécialité des maîtres de la maison.

Notre héros ne connaît pas de plus grand plaisir que celui de faire tomber les pièces qui, par un motif ou par un autre, ne lui agréent pas.

Du reste, il a pour sa profession de comique un véritable enthousiasme, une vénération profonde, et la place volontiers au-dessus de tous les autres emplois du théâtre. Il exagère avec complaisance les difficultés de l'art de faire rire, et il affirme que, pour y exceller, il se forme journellement à l'école des philosophes et des moralistes de tous les âges.

Arnal a lui-même écrit ces choses dans le style le plus sérieux.

Il est fier de l'application avec laquelle il se livre à ses études et du scrupule qu'il apporte à la disposition des moindres détails de ses rôles. Cette vanité rend ses relations journalières âpres et hautaines.

On le redoute, on fuit son voisinage.

C'est le despote des coulisses et de la rampe. Le moindre obstacle l'irrite et tout contradicteur le révolte.

Voici des vers, dans lesquels il se disculpe des mauvais bruits répandus à cet égard sur sa personne. Nous les empruntons à l'*Epître à Bouffé*, comme tous ceux que nous avons cités plus haut.

Un jour tu veux soigner la répétition,
(C'est le terme technique) : ô malédiction!

Ces dames, ce jour-là, parlent de leurs dentelles,
De fichus, de rubans et d'autres bagatelles.
On est interrompu. Toi, pour cette rumeur,
Tu viens de témoigner quelque mauvaise humeur;
C'en est fait, à leurs yeux tu seras détestable;
Pour elles tu n'es plus qu'un homme insupportable.

Voici le lendemain. Tout va donc mieux aller;
Tu le crois, et déjà tu veux te signaler.

Arrive le portier tout chargé de missives.
Ah! ton espoir fait place aux douleurs les plus vives!
Paul prévient qu'entraîné par un fâcheux hasard
Il a passé la nuit au Cancan de Musard.
Flore, à son grand regret, est encore inexacte;
Sa perruche chérie a pris la cataracte;
Elle attend le docteur. Lise est, en ce moment,
Occupée à chercher un nouveau logement.

De l'obstacle, pas un n'a l'âme chagrinée.
On ne répète pas; on perd sa matinée.

Toi seul, qui vois ainsi retarder tes progrès,
Tu laisses échapper des plaintes, des regrets.

Dès lors, à tous les yeux tu n'es que ridicule;
Sur ton compte, à bas bruit l'épigramme circule;
Et chacun à l'instant de répéter en chœur :
« Laissons-là ce monsieur, c'est un mauvais coucheur. »

Quoi qu'il en soit, la critique ne doit regarder Arnal que sous le côté favorable.

Après tout, les exigences tant reprochées à cet excellent comédien ne sont peut-être que les exigences de l'homme de goût, aussi soigneux des plaisirs du public que de sa propre réputation.

Celle-ci, d'ailleurs, est européenne.

Il a récolté des applaudissements d'un bout à l'autre de la province, à Londres, à Bruxelles, et dans les plus grandes villes du continent.

Jamais ils ne lui ont fait défaut, hormis en une seule circonstance, et l'aventure eut lieu nous ne savons plus dans quelle cité picarde.

Arnal, qui jouait *une Passion*, fut accueilli défavorablement, parce que l'acteur, ordinairement chargé des rôles de son emploi, s'affublait le crâne d'un toupet élastique, dont les soubresauts faisaient les délices des spectateurs.

On sut mauvais gré au comédien de Paris d'ignorer cette tradition locale.

Etienne quitta la scène, puis la ville, en jurant qu'on ne le reprendrait plus à jouer devant ces maniaques.

Tout à l'heure nous parlions du scrupule extrême qu'il apporte au moindre détail de ses créations.

En voici un exemple.

Au Vaudeville, un soir, dans un rôle de conscrit, l'ustensilier ne se trouva pas à l'heure du lever de la toile, et Arnal fut privé d'une badine, avec laquelle il entrait habituellement en scène.

Son jeu s'en ressentit, et l'incident donna lieu à un proverbe de coulisses.

Quand notre acteur se trouve mal disposé, quand il n'est pas dans son assiette, on dit qu'il a *perdu son bâton*.

Personne au monde n'est plus difficile qu'Arnal dans le choix des pièces et des rôles. Ses engagements sont hérissés de restrictions et de clauses rédhibitoires. Ils contiennent presque toujours les articles qui vont suivre :

1° Il recevra ses pièces lui-même.

2° On lui payera, tous les soirs, dans sa loge, ses feux, *en or*.

3° Il lui sera accordé un mois pour apprendre un acte, six semaines pour deux actes, deux mois pour trois.

4° Tous les jours il aura droit à deux stalles de balcon numérotées.

Arnal, autrefois, n'était pas l'homme atrabilaire et morose d'à-présent. On l'a vu très-joyeux, très-expansif et de charmante humeur, égayant ses camarades par une foule de quolibets et de traits satiriques.

Six mois après les glorieuses journées de 1830, on le nomme sergent-fourrier de sa compagnie dans la garde nationale.

Il accourt au foyer des artistes.

— Mes bons amis, s'écrie-t-il, je viens de recevoir un honneur inespéré!

— Quoi donc?

— Une paire de sardines citoyennes, et e les ai bien méritées, je vous le jure. On m'avait trouvé, la veille, endormi dans ma

guérite au retour de la ronde-major, et ces braves bourgeois ont compris que je n'étais bon... qu'à les commander [1]!

Bien plus, à cette époque Arnal était presque homme du monde.

Il donnait des fêtes splendides.

Un de nos amis se souvient d'avoir assisté,

1. Un jour de revue à la place Vendôme, un honnête habitant de province, qui se promenait avec son épouse, étonné de voir cette forêt de baïonnettes citoyennes, s'approche d'Arnal, et lui demande à quelle occasion la milice bourgeoise a été réunie. — Monsieur, j'en suis désolé, mais c'est un secret d'État, répond Arnal. — Et vous le connaissez, monsieur? demanda la dame. — Oui, madame, et tous mes compagnons aussi. — Alors, monsieur, faites-nous-en part; deux personnes de plus, qu'importe? mon mari est épicier et électeur. — Je comprends, madame,

chez l'artiste, au-dessus de Jockey's club, à un bal très-brillant, dont madame Doche était l'héroïne. Il y avait là nombreuse assistance, l'élite des théâtres parisiens, et des gens d'excellente compagnie.

Par exemple, il faisait dans les salons une chaleur intolérable.

Comme il était impossible d'ouvrir les

deux raisons pour qu'il s'intéresse à la politique. Eh bien, voilà ce dont il s'agit : le gouvernement ayant été averti que des malveillants se disposaient à enlever la colonne Vendôme pour la transporter à l'étranger, nous a tous placés ici pour veiller à la sûreté de cette colonne, qu'on ne contemple qu'avec fierté. — Ah! c'est une bien bonne idée, monsieur! ce serait grand dommage de laisser voler un aussi beau monument. Et le couple provincial s'en fut, jacassant contre l'étranger, qui en voulait à cette spirale de bronze et de gloire, comme l'appelle le poëte.

croisées, vu la multitude des épaules nues et le danger des pleurésies pour les danseuses, Arnal monta sur une console et brisa les vitres supérieures, ce qui établit, grâce aux rideaux, un ventilateur inoffensif et très-salutaire.

Toutes ces dames émerveillées, firent l'éloge de la galanterie d'Arnal et de son savoir-vivre.

On assure que notre héros a éprouvé dans sa vie une passion violente, et qui fit même courir à sa raison les plus grands risques.

Par bonheur les voyages et l'absence, ce remède unique au mal d'amour, dissipèrent ses chagrins, et le Vaudeville retrouva son

premier comique dont il pleurait déjà la perte.

A ceux qui, le portrait d'Arnal en main, révoqueraient en doute cet épisode romanesque, nous répondrons que les jeunes premiers ne font pas seuls des conquêtes, et que le rire exerce sur les femmes une séduction puissante, un empire irrésistible. C'est un fait notoire pour qui connaît le théâtre. Au moraliste et au physiologiste à en déduire savamment les causes.

Dans sa conduite privée, Arnal est l'homme méthodique et régulier par excellence.

Il écrit, jour par jour, ses faits et gestes, et tient note fidèle de ses sensations.

C'est peut-être de tous les comédiens de ce siècle celui qui possède l'instruction la plus variée et la plus étendue.

Nous avons cité plusieurs passages de son *Epître à Bouffé*, qu'il appelle modestement *son maître*, et le lecteur a pu juger le mérite intrinsèque de la poésie d'Arnal. Il a composé une seconde épître, dédiée à Odry; un fabliau, *la Planche à bouteilles;* une boutade en vers, *les Acteurs et les Prêtres*, des contes, des chansons et des fables.

En voici une qui donnera une idée de sa manière :

Un jour, au sortir d'une école,
J'aperçois un enfant qui crie et se désole.

Je m'approche de lui. — Mon ami, qu'avez-vous?
— Ah! j'ai l'âme bien chagrinée,
Me dit-il, j'ai perdu la pièce de dix sous
Que ma mère m'avait donnée.
— Cessez, mon bon ami, de vous désespérer,
C'est un petit malheur facile à réparer.
Tenez, voici pour vous une semblable pièce.
L'enfant sourit d'abord, puis reprend sa tristesse.
— Eh bien! qu'avez-vous donc? encore du chagrin?
— Hélas! monsieur, dit-il, voilà pourquoi je pleure :
Si je n'avais pas tout à l'heure
Perdu dix sous, j'en aurais vingt!

Lorsque Arnal habite Paris, c'est un des lecteurs les plus assidus de la Bibliothèque Impériale.

Nous donnerons, avant de terminer ce petit livre, quelques pensées et aphorismes inédits, dus à sa plume et relatifs à sa profession.

*
* *

« L'acteur comique doit particulièrement étudier le goût des spectateurs et y être parfaitement soumis ; il doit s'attacher à deviner ce que pense le public de ce qu'il a dit. C'était le grand art de Potier. Quand on arrive à ce point, on peut risquer bien des choses. Il faut observer toutefois que cela demande une grande circonspection. A-t-on dit un mot dont l'expression ambitieuse fasse rire : au ton du rire, l'acteur doit voir si le public la trouve outrée ; en ce cas, il doit aussitôt, et pendant le rire même, par une syllabe ou un geste correctif, faire comprendre qu'il connaît toute la valeur de l'expression dont il s'est servi. Sa pantomime doit signifier : « Je conviens que le mot est un peu fort ; mais enfin vous savez ce que je veux dire. » Il prouve

ainsi à la partie critique de l'auditoire qu'il est de son avis, et tout le monde crie bravo !

*
* *

« Pour l'acteur de sens, il ne suffit pas d'avoir été applaudi ; il faut savoir étudier et recevoir les applaudissements. Il en est qu'il faut interrompre, parce qu'on les a surpris plutôt que mérités. J'en dis autant de certains rires qu'il faut couper, dans la crainte que les rieurs ne s'aperçoivent de leur bonhomie et ne se fâchent. Un acteur habile, pour savoir ce qu'il doit faire, appréciera la qualité du mot qu'il lance et le ton du rire qu'il provoque.

*
* *

« Un homme d'esprit peut être un mauvais comédien ; mais un bon comédien est essentiellement un homme d'esprit.

*
* *

« Les auteurs, en général, sont toujours prêts à faire l'éloge d'un confrère qui vient de tomber, et, par contre, la critique de celui qui vient d'obtenir un succès.

*
* *

« Quelques pièces sont sifflées, parce que les acteurs se sont trop occupés du soin de les faire applaudir. Sans les bravos des claqueurs, elles n'auraient point reçu tant

d'applaudissements ; mais elles n'auraient pas été sifflées.

*
* *

« La claque fait tomber plus de pièces qu'elle n'en fait réussir.

*
* *

« Un comédien doit écouter avec intérêt les personnes qui se livrent à la critique de son jeu, et faire peu de cas de celles qui ne lui adressent que des compliments.

*
* *

« Ce qu'il y a de plus heureux dans la profession du comédien, c'est de jouir immédiatement des bravos qu'il a mérités, et cela d'une manière aussi éclatante que prompte. L'écrivain, le peintre, le sculpteur sont bien loin d'avoir cet avantage ; leurs œuvres sont à peine aperçues que déjà la critique a établi une prévention qui peut leur être funeste. Au théâtre, c'est autre chose. Le talent est récompensé dès qu'il est connu. En vain les camarades ou les journalistes veulent protester : le suffrage du public et tout. C'est le seul dont un comédien puisse raisonnablement s'enorgueillir. »

Certes, on ne le niera pas, ces aphorismes

sont d'une haute sagesse et d'une incontestable force de raison.

Arnal, qui habitait naguère un délicieux appartement, rue du Faubourg-Montmartre, et une magnifique maison de plaisance à Auteuil [1], a tout sous-loué et vendu, mobilier compris, pour une somme de cent mille francs.

1. Il l'avait achetée de Musard père, et en avait fait, dans ses détails les plus secrets, un véritable Eldorado. *Certaine pièce*, lambrissée en bois d'acajou, s'éclairait par une lampe d'albâtre. La première chose qui frappait le regard, quand on pénétrait dans l'antichambre d'Arnal, était une balance énorme, parfaitement établie sur son fléau, et dans laquelle il pesait lui-même tout ce que lui apportaient ses fournisseurs. Comme Alphonse Karr, il est l'ennemi né des marchands qui trompent sur le poids, et déclare qu'ils méritent les galères.

S'il eût accordé quelques délais à l'acheteur, il en aurait obtenu cent vingt mille ; mais il exigea qu'on le payât le jour même de la vente, espèces sonnantes et rubis sur l'ongle.

Il habite aujourd'hui la Suisse et possède deux adorables chalets au village d'Interlaken, dans le canton de Berne.

Vers la fin de l'été dernier, M. Dormeuil, directeur du Palais-Royal, alla lui rendre visite dans sa retraite, et parvint à lui faire signer un engagement de trois ans.

— Soit, dit Arnal, vaincu par son insistance ; mais le dédit n'existera pas contre

toi. Si tu veux me remercier tu en seras parfaitement le maître!

Le célèbre artiste, qui joue depuis tantôt quarante ans, trouve que l'heure du repos a sonné pour lui.

C'est de la prudence et de l'orgueil bien entendu. Nous l'approuvons de ne pas suivre l'exemple de ses confrères, qu'il faut en quelque sorte chasser des planches, et qui s'obstinent à survivre à leur renommée.

Sans doute il conserve beaucoup de talent; mais sa mémoire faiblit.

D'ailleurs, sur cette scène grotesque du Palais-Royal, il se trouve dépaysé dans le

voisinage de Grassot et auprès de son beau-frère Hyacinthe.

Il voulait s'en aller après *Mesdames de Montenfriche*, et il n'a joué qu'à son corps défendant l'*Affaire de la rue de Lourcine*.

Arnal est très-pudique de sa nature.

Certains mots qu'il faut lancer dans cette maison lui brûlent le gosier. Il déclare, à qui veut l'entendre, qu'il ne comprend absolument rien à ce genre de littérature.

Le comédien illustre, dont nous achevons l'histoire, n'a point d'ancêtres au théâtre, et très-probablement il n'y laissera

point de descendance. C'est un artiste individuel *et sui generis.*

Matthews, acteur anglais, disait de lui-même :

— « Le ciel, ne pouvant me faire beau, m'a fait comique. »

Plus avare pour Arnal, le ciel ne l'avait même pas fait comique ; mais il l'est devenu à force de soins, d'observation, de patience et d'efforts. Il n'en a que plus de mérite, et n'en a droit qu'à plus de louanges.

FIN.

Paris.— Typographie de Gaittet et Cie, r. Gît-le-Cœur, 7.

Mon cher monsieur

Je suis venu pour vous parler d'une chose assez importante — On remonte Le prédestiné tous les acteurs, excepté moi, seront nouveaux dans la pièce — puis je pars à la fin du mois. cette reprise en ce moment m'a tout l'air d'une mystification je voulais en causer avec vous —

Tout à vous

Arnal

Imp. Lith. de V. Janson, rue Dauphine, 18

VIENT DE PARAITRE

Chez GUSTAVE HAVARD, 15, rue Guénégaud.

LA LECTURE,

JOURNAL DE ROMANS,

DEUXIÈME VOLUME.

Premier semestre de la deuxième année :

LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE,

Par Charles Deslys.

LES DRAMES INCONNUS,

Par Frédéric Soulié,

LES SOUVENIRS D'UN ENFANT DU PEUPLE,

Par Michel Masson.

En cours de publication dans le 2e semestre

LE PARADIS DES FEMMES,

Par Paul Féval.

Prix de chaque Numéro : 5 cent.

DEUXIÈME ÉDITION

MÉMOIRES

SUR

BÉRANGER

SOUVENIRS, CONFIDENCES,

OPINIONS, ANECDOTES, LETTRES, ETC.,

PAR SAVINIEN LAPOINTE.

Accompagnés d'une magnifique photographie

représentant la tête de BÉRANGER

à ses derniers moments,

Exécutée par BILORDEAUX,

Un fort vol format Charpentier. Prix : 3 fr.

Le même Ouvrage, tiré à 100 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 100. Prix..... 10 fr.

VIENT DE PARAITRE.

BIBLIOTHÈQUE

POUR TOUS

ILLUSTRÉE,

Romans, Histoire, Voyages, Littérature, etc.

10000 LETTRES D'IMPRESSION POUR 1 CENTIME.

Chaque Ouvrage, contenant de 5 à 600000 lettres.

Prix : 50 centimes.

EN VENTE :

L'Italien, ou le Confessionnal des Pénitents noirs, par ANNE RADCLIFFE. 50 c.

Les Parvenus, par PAUL FÉVAL. 50 c.

VIENT DE PARAITRE.

L'ÊTRE

OU ÉBAUCHE

D'UNE ÉTUDE INTÉGRALE

DE LA VIE UNIVERSELLE,

PAR **F. CANTAGREL.**

1er MÉMOIRE :

Comment les Dogmes commencent.

(2e tirage.)

ACHILLE TRINQUIER.

MÉLANGES POÉTIQUES.

LE GIAOUR.

PARISINA. — LA BATAILLE PERDUE.

MORALITÉS.

Un vol. in-18. Prix : **1** fr.

EN VENTE :

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Paul Féval.
E. Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.

SOUS PRESSE :

BERRYER, — ROSE CHÉRI.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44

LES CONTEMPORAINS

93

ÉLIE BERTHET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS — 1857

CHEZ L'AUTEUR

48, rue des Marais-Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

ÉLIE BERTHET

Paris. — Imp. D'AD. BLONDEAU, 26, rue du Petit-Carreau.

ELIE BERTHET

LES CONTEMPORAINS

ÉLIE BERTHET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS. — 1857

CHEZ L'AUTEUR

48, rue des Marais-Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger.

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

ÉLIE BERTHET

Dans vos pérégrinations de promeneur et de touriste, il vous est arrivé plus d'une fois sans doute, après avoir gravi péniblement quelques rampes escarpées, de vous trouver tout à coup sur un plateau d'où l'œil découvre de vastes étendues : là des plaines, ici des coteaux sur lesquels on voit les nuages semer tour à tour

la lumière et l'ombre, et plus loin la cime gigantesque des montagnes bleues, perdues dans le ciel et fermant l'horizon.

La littérature contemporaine ressemble à ce paysage.

Quelques hommes de génie, au front majestueux et rayonnant de gloire, la dominent et la circonscrivent ; mais il est des silhouettes d'un ordre moins élevé dont l'aspect repose agréablement la vue.

M. Elie Berthet, sans contredit est de ce nombre.

On doit le placer en tête de la liste des romanciers laborieux et intelligents, dont

les œuvres offrent des proportions nouvelles à mesure qu'on les étudie.

Nous aimons cette physionomie littéraire, ce talent modeste, accomplissant chaque jour, depuis vingt ans, sa tâche méritoire, dans la retraite du sage et dans l'indépendance du philosophe.

Bertrand (1) Élie Berthet, naquit à Limoges, le 8 juin 1815.

(1) Le premier de ces prénoms seul lui appartient réellement, comme il put s'en convaincre, le jour où il eut entre les mains une expédition de son acte de naissance. Mais ses parents ne l'appelèrent jamais qu'Élie.

Son père était un négociant de cette ville, honorable, mais peu riche, et obligé de suffire à l'existence d'une famille nombreuse.

Il avait six enfants.

Un des frères d'Élie Berthet exerce avec distinction la médecine à Paris ; un autre est inspecteur des écoles primaires. Sa sœur cadette est directrice de poste.

L'enfance de notre romancier fut chétive et faible.

Il se livra de bonne heure à la méditation et à la vie contemplative. Au lieu de

partager les distractions bruyantes des écoliers de son âge, il employait ses heures de loisir à la lecture.

Bientôt il manifesta le goût le plus vif pour l'étude des sciences naturelles.

A douze ans, Élie était déjà un botaniste de première force et un entomologiste de quelque valeur.

Il empaillait les oiseaux tout aussi adroitement qu'un préparateur du Muséum, à l'aide de quelques indications qu'il avait trouvées çà et là dans les livres.

On le voyait courir les champs, les bois et les prés à la recherche des insectes, et

il forma une collection de papillons à faire pâmer d'aise l'ombre de feu Duméril, l'homme de France qui cultivait de la façon la plus intime ces intéressants lépidoptères.

A la même époque, il savait par cœur toute la petite bibliothèque paternelle, quelques livres d'histoire ou de science et quelques romans du dernier siècle, miraculeux trésors qui faisaient marcher notre jeune Aladin de surprise en surprise.

Déjà sa blonde tête enfantine renfermait assez bon nombre de notions littéraires et scientifiques, lorsqu'il fut envoyé

par sa famille au collége de Limoges.

Il y fit ses classes en qualité d'externe.

Tout d'abord Élie ne se révéla pas comme un *piocheur* intrépide.

Son goût pour la lecture devenait chaque jour plus impérieux, et donnait à son père une certaine inquiétude.

M. Berthet commençait à craindre que cette passion trop exclusive ne finît par être nuisible aux études classiques de son fils. L'enfance n'entrevoit guère la nécessité de marier l'utile à l'agréable; elle

cède beaucoup moins à la raison qu'à l'attrait.

Pour le contraindre au travail, son père, usant d'une tendresse pleine de sévérité, l'enfermait, dans l'intervalle des cours, tout en haut d'une espèce de donjon fort pittoresque, que l'enfant, dans sa rancune, appelait pigeonnier.

Du reste, Élie ne tarda pas à rendre les précautions inutiles.

En revenant du collége, tous les matins, il faisait sa provision de volumes aux étalages des bouquinistes. Ceux-ci convenaient avec lui de reprendre, le lendemain, ce qu'il avait acheté la veille, et notre

jeune élève rentrait dans son nid, les poches bourrées de bons ou de mauvais livres.

Quelques heures après, tout était dévoré, sinon digéré.

Si vous avez lu les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, vous devez vous rappeler avec quel appétit furibond l'ingrat protégé de madame de Warens engloutissait, dans son enfance, tous les livres sur lesquels il pouvait mettre la main.

Élie Berthet, s'il est possible, était plus vorace encore que Jean-Jacques.

Pourtant cette incontinence de lecture

ne l'empêchait pas de faire ses devoirs. Quelquefois même son imagination surexcitée lui procurait des bonnes fortunes de style et d'invention qui surprenaient ses professeurs.

Mais, d'ordinaire, afin d'être plus tôt libre et de se livrer sans réserve à ses goûts favoris, il *bâclait* ses thèmes et ses versions avec une incroyable rapidité.

En un mot, il était laborieux à force de paresse; mais de cette paresse qui est celle des natures intelligentes.

Les choses n'allaient pas trop mal de la sorte.

Par malheur, M. Berthet père, qui n'é-

tait point un Argus indolent, découvrit le subterfuge.

Avant de cadenasser dans son colombier le pauvre latiniste, il ne manquait plus de le visiter aussi scrupuleusement qu'un douanier visite le fraudeur qu'on lui signale.

Donc, pour ne pas mourir d'ennui dans sa solitude, Élie fut obligé de se venger sur le latin.

Néanmoins il ne perdit pas l'espoir de reprendre ses chères lectures, et la nécessité, d'ailleurs, rend inventif. Bientôt, malgré la fouille scrupuleuse exercée dans ses poches, il eut autant de livres à sa disposition que précédemment.

Sa jeune sœur devint sa complice.

Elle plaignait la dure captivité de son frère.

Notre collégien matois profita de la pitié qu'il lui inspirait pour l'engager à cacher dans ses chiffons les volumes interdits, et à les lui faire parvenir dans son cachot aérien.

On attachait le paquet de livres à l'extrémité d'une grosse ficelle dont le captif tenait l'autre bout. Élie tirait de sa fenêtre, et le tour était joué.

Grâce à cet enfant secourable, il eut comme par le passé sa pitance intellectuelle du jour.

Mais, ô catastrophe !

Un matin, l'habitant du pigeonnier, n'ayant pas su contenir sa vive impatience, communique, sans le vouloir, à la ficelle, une forte secousse. Le paquet de livres s'en va heurter contre les vitres de la chambre au-dessous, et les brise avec le plus épouvantable fracas.

Aussitôt une tête se montre. C'est la tête de M. Berthet père.

Il voit la bibliothèque frauduleuse qui se balance dans l'espace et la saisit au passage.

L'expédient de la ficelle n'était plus possible.

Une semaine ou deux, Élie fut complé-

tement sevré de lectures étrangères au programme du collége; mais son esprit imaginatif ne tarda pas à lui suggérer une foule d'autres ruses, dont le succès le consola pleinement de ses heures d'abstinence.

Tout le magasin des bouquinistes de Limoges y passa dans l'espace de quatorze mois.

Certes, un pareil amalgame de notions hétérogènes, pêchées, pour ainsi dire, au *hasard de la fourchette*, était bien fait pour troubler et bouleverser le cerveau de notre collégien; mais Elie, fort heureusement,

l'avait plus solide que l'illustre chevalier Don Quichotte de la Manche.

Il résista au régime qui avait rendu fou le brave hidalgo.

La manière dont le jeune homme fut élevé nous explique son caractère droit, grave et affectueux, bien qu'il soit assombri par une légère teinte misanthropique. Dès son plus jeune âge il observait religieusement sa parole, et jamais il ne s'est rendu coupable du plus léger mensonge, même en forme de plaisanterie.

Son père se montra pour lui toujours rigide, mais toujours tendre et bon ; toujours inflexible, mais toujours juste.

Il résulte de ce qui précède qu'Elie Berthet, pendant ses premières années de collége, ne fut pas ce qu'on appelle un écolier de premier ordre, grâce à sa passion frénétique pour la lecture et la négligence qu'il apportait à ses devoirs de classe.

Pendant son année de troisième, il lui prit, un beau jour, fantaisie de composer un roman.

Comme il en avait immensément lu, depuis son enfance, de tous les genres et de tous les formats, il devinait à peu de chose près la recette mystérieuse de ce *mixtum compositum* qu'on appelle une œuvre d'imagination.

Quinze jours durant, il roula dans sa

tête le plan fantastique d'une nouvelle (1).

Une fois tous les détails de ce plan bien fixés, notre littérateur précoce prit la plume et se mit à voyager dans les campagnes fleuries du style.

Pour mener son œuvre à bonne fin, l'élève Berthet s'adjoignit un aide.

Les fonctions de ce collaborateur étaient fort simples, utiles sans doute, mais peu glorieuses. Elles consistaient à transcrire d'une main superbe, sur un cahier de *corrigés*, les élucubrations du romancier en chef.

(1) Cette nouvelle a paru dans le recueil intitulé *la Veilleuse*, publié sous le pseudonyme d'Elie Raymond.

Or, ce copiste émérite, presque aussi content de lui que l'âne portant des reliques, perdit tout par excès de zèle.

Un jour qu'il s'avisait de mettre au net le manuscrit pendant la classe, on le lui confisqua.

Elie Berthet le savait par cœur, et la postérité n'y perdit rien.

Nous le voyons obtenir, en rhétorique et en philosophie, les deux premiers prix d'excellence.

Mais cette fièvre de travail était une fièvre intermittente, et presque aussitôt notre lauréat retombait dans les rêveries de l'imagination et dans une somnolence

méditative qui ressemblait beaucoup à la paresse.

De semblables dispositions d'esprit chez son fils plongeaient M. Berthet dans un chagrin réel.

Vif et laborieux de sa nature, il ne comprenait ni le calme bizarre, ni l'extérieur tout contemplatif du jeune homme. Il lui reprochait de passer des journées entières à herboriser ou à chasser des papillons dans la campagne.

— Mon ami, lui dit-il un jour, l'œil humide, je t'en conjure, travaille sérieusement, utilement! Songe à te faire un avenir! Il n'y a rien qui me soit plus antipathique au monde qu'un paresseux!

Elie prit à cœur ces paroles de son père.

Il se jura solennellement de ne jamais être à charge à sa famille et de subvenir lui-même à tous ses besoins.

Sans consulter personne, sans rien laisser paraître de sa résolution courageuse, il vend à des amateurs les collections d'histoire naturelle qu'il a formées dans ses loisirs de jeunesse, réalise près de mille écus, et annonce fièrement à sa famille son départ pour Paris, où il va chercher à s'ouvrir une carrière lucrative.

Cette carrière qu'il rêve est celle d'écrivain.

Mais le nom seul de littérature fait dresser les cheveux sur la tête du père d'Elie.

—Rassurez-vous, dit le jeune homme, je ferai mon droit. En même temps je vous promets de travailler chez un avoué. Les fonds que j'emporte sont destinés à pourvoir à mes frais d'étude, et je vivrai tant bien que mal avec les modestes appointements de ma plume de clerc.

Tout s'arrangea.

M. Berthet ne trouva plus d'objections au plan judicieux de son fils.

Huit jours après, Elie se trouvait installé dans une petite chambre de l'hôtel de

Champagne, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Aussitôt il se mit à travailler avec ardeur, sans perdre une minute aux distractions que lui offrait la grande ville.

Mais le droit fut sacrifié complètement à la littérature.

Notre jeune Limousin ne connut jamais que de nom MM. Ducaurroy et Duranton ; il ne passa que six fois le seuil de l'École, pour prendre au secrétariat ses six premières inscriptions.

Elie Berthet, feuilletoniste aimé des lecteurs du *Siècle*, est encore aujourd'hui étudiant de première année.

Du reste, il ne hanta point les estami-

nets et ne crut pas devoir exposer sa candeur provinciale sous les bosquets impudiques de la Grande-Chaumière.

Il travaillait sans cesse et sans perdre courage; mais il comprit bientôt que ses mille écus seraient insuffisants à lui faire attendre l'heure du succès.

— Avisons, se dit-il, au moyen de s'en passer.

Pourvu de ses deux diplômes de bachelier-ès-lettres et de bachelier-ès-sciences, obtenus à seize ans, il se présente chez un maître de pension de la rue Vaugirard, M. de Reusse, et lui propose de répéter gratuitement chez lui les classes d'huma-

nité, tout en donnant des leçons particulières aux élèves dont les parents voudraient lui accorder pour cela quelque rétribution.

M. de Reusse accepta bien vite.

— Je vois, dit-il au jeune homme, que vous avez été un excellent élève (il parlait sur la foi des diplômes), et je vous autorise à entrer aujourd'hui même en fonctions. J'estime que vous pourrez gagner ici quatre-vingts francs par mois.

C'était magnifique.

Une pareille somme représentait pour Elie l'existence indépendante et la possibilité de mener à bon terme ses ambitieuses espérances en littérature.

Des leçons de rudiment et des corrections de thèmes, à cinq heures du matin, dans une classe froide et humide, n'avaient rien d'agréable pour un romancier qui préférait de beaucoup Walter-Scott à Virgile.

Mais bah! ne faut-il pas souffrir pour la gloire? Et, d'ailleurs, les quatre-vingts francs sont d'absolue nécessité.

Le chef d'institution offre au jeune homme la table et une chambre.

Elie n'accepte point.

Il préfère conserver sa mansarde à l'hôtel de Champagne, où il reçoit à son aise quelques amis. Pour ce qui concerne la

table, il a entendu si souvent faire une description affreuse des repas du réfectoire, qu'il lui répugne de s'exposer à cette cuisine.

Préjugé de collége.

— Mieux vaut cent fois, se dit Elie, vivre de pain et de fromage, et vivre en liberté.

Donc il passe toutes ses nuits à écrire, à lire et à méditer. Les plans de nouvelles et de romans se succèdent sous sa plume et s'entassent dans ses tiroirs en piles prodigieuses.

C'est Pélion sur Ossa !

Rarement on vit jeune écrivain dé-

ployer à ses débuts une volonté plus ferme.

En trois mois, un volume de nouvelles est achevé et parachevé. Mais Berthet cherche en vain un éditeur, un libraire...

Quærens bibliopolam quem devoret.

Il n'en trouve aucun qui veuille publier ce premier livre, et le découragement commence à se glisser dans son âme.

Un jour, Edouard Ourliac et Arsène Houssaye grimpent à la mansarde du jeune homme, qui, après une nuit passée au travail, dormait, à onze heures du matin, d'un sommeil fiévreux. Il rêvait qu'il corrigeait des épreuves.

— Allons, haut le pied, monsieur le dormeur! lui crient Edouard et Arsène.

— Hélas! dit Berthet en se frottant les yeux, ce n'était qu'un songe!

— Lève-toi vite, et suis-nous.

— Pourquoi faire?

— Nous avons ton homme.

— Un éditeur?... Vrai?... Mon rêve se réalise! dit notre héros, passant un pantalon en toute hâte, puis endossant un habit bleu superbe à boutons d'or.

Ses obligeants amis le conduisent chez un éditeur de la rue Percée, qui se déclare prêt à entendre le chef-d'œuvre.

Edouard Ourliac fait monter de la bière.

On allume des pipes, et l'auteur commence d'une voix émue la lecture de ses chères nouvelles.

De temps à autre, Arsène et Ourliac, par quelques interjections admiratives jetées aux bons endroits, essaient d'allumer l'éditeur. Mais celui-ci reste froid et impassible.

A la fin, il rompt cet inquiétant silence.

— Vos nouvelles, dit-il au lecteur, sont pleines de style et d'observation; mais...

— Diable! il y a un *mais!* grommèle Ourliac.

— Mais vous n'avez pas de nom.

— Bah ? dit Arsène.

— Vous êtes inconnu, complètement inconnu du cabinet de lecture, cet arbitre poudreux du destin des gens de lettres. Malgré mon désir de vous être agréable, je ne puis pas éditer votre livre. Tous les exemplaires me resteraient en magasin.

— Quel dommage ! s'écrie Edouard, qui a son but : un garçon doué de si nombreux talents !

— Je n'en disconviens pas.

— Un si habile pêcheur. .

— Hein?

— A la ligne !

— Vous dites?

— Qui prend dans la Seine, — un fleuve où d'autres attrapent tout au plus quelques misérables goujons, — des anguilles magnifiques et des carpes monstres !

— O ciel ! fit l'éditeur avec un bond d'enthousiasme.

— C'est comme nous avons l'honneur de vous le dire, poursuit le blond Arsène. Notre camarade a pris l'autre jour à Saint-Ouen un gardon qui pesait quatre livres.

— Pas possible ! s'exclame le libraire, en ouvrant des yeux gigantesques.

— Un beau gardon, je vous le jure !

— C'est bien singulier ; le plus gros que

j'aie pris dans la Seine ne pesait que huit onces.

— Ah! c'est que vous amorcez de travers ou que vous choisissez mal votre temps. Les gros poissons ne mordent qu'à certaines heures. Pas plus tard que la semaine passée, moi qui vous parle, j'ai vu Berthet nous pêcher un énorme plat de friture dans l'espace de vingt minutes.

— En fouettant, sans doute? J'estime peu ce genre de pêche, fit l'éditeur sur un ton dédaigneux.

— D'accord ; mais c'était uniquement pour se faire la main. Ne le prenez pas pour un autre. Après le poisson blanc les grosses pièces. Il y avait, à la nuit tom-

bante, onze carpes dans le panier.

— Prodigieux! prodigieux! s'écria le libraire. Je vous le disais à l'instant même, ce jeune homme est plein de moyens, plein d'avenir.

— Ainsi vous allez publier son livre, dit Ourliac.

— Il y a donc beaucoup de carpes à Saint-Ouen?

— Beaucoup... C'est tout à la fois une œuvre d'action et une œuvre de style.

— Est-ce au pain ou au ver qu'il travaille? interrompit l'éditeur, suivant toujours le fil de ses idées et de sa ligne.

— Non, c'est à *la veilleuse*, titre excellent pour un volume de nouvelles.

— Ta, ta, mon cher! *Notre-Dame de Paris*, signée Elie Berthet, ne se vendrait pas du tout. Enfin, n'importe, je prends son volume pour cent cinquante francs, un tiers espèces, et le reste en une broche à trois mois. Il faut encourager le mérite, et je trouve scandaleux que ce garçon-là, un vrai pêcheur, qui vous prend onze carpes à la ligne en une soirée, n'ait pas encore de position faite.

Berthet sauta au cou du digne homme et de ses excellents amis.

— Un conseil, ajouta le libraire. Appliquez-vous dès à présent à vous faire connaître dans les revues et dans les jour-

naux. Présentez-vous de ma part à Louis Desnoyers. Je suis sûr que vos petites *machines* lui conviendront à merveille et qu'il vous imprimera tout vif dans le *Siècle*. Si vous parvenez à signer trente ou quarante feuilletons, le commerce de la librairie deviendra votre humble serviteur.

En effet, le conseil était bon.

Notre jeune écrivain le suivit sans plus de retard.

Il envoya, le jour même, sous enveloppe, trois ou quatre nouvelles au directeur de la partie littéraire du *Siècle*, avec une lettre bien capable de lui toucher l'âme.

Trois mois s'écoulent. Point de réponse.

Berthet s'imagine que ses manuscrits ont paru indignes de l'insertion. Cette pensée lui enlève son courage. Trois ans d'un travail assidu ne le mènent à rien, et toute sa jeunesse s'écoule en impuissants efforts.

Mieux vaut abandonner la littérature.

Adieu donc cette carrière ingrate qu'il a rêvée ! ses dernières espérances sont éteintes ; il va briser sa plume.

Tout à coup on frappe à sa porte.

C'est le maître de l'hôtel de Champagne, un brave homme qui s'intéresse fort à son studieux locataire. Il entre tout

joyeux, tenant à la main un numéro du *Siècle*.

— Ah! sournois! s'écrie-t-il, vous avez un feuilleton qui passe, et vous n'en dites rien à vos amis!

Berthet se précipite.

Il est pâle de saisissement.

C'est bien une de ses nouvelles que le *Siècle* fait paraître, c'est bien son nom qui resplendit en petites capitales au rez-de-chaussée d'une grande feuille périodique!

Toutes les nouvelles qu'il avait envoyées, passèrent à quelques jours d'intervalle.

Son bonheur et sa joie furent au comble.

Endossant le fameux habit à boutons d'or, il alla rue de Navarin, remercier Louis Desnoyers, qui lui fit le plus charmant accueil et le complimenta sur ses premiers essais littéraires.

— Vos nouvelles sont remplies d'intérêt, lui dit-il, et je vous demande pardon de vous avoir fait languir si longtemps. Mais je vous avoue que je ne les avais pas lues. Ce n'est pas une sinécure, allez, que la direction littéraire d'un grand journal. Il faut remuer bien du fatras pour recueillir un morceau de quelque valeur.

Ce disant, il lui montrait du doigt une montagne de paperasses.

— Oh! fit Berthet, dans la quantité pourtant il doit se trouver de bonnes choses.

— Vous croyez cela? reprit Desnoyers, eh bien, jugez-en par vous-même. Je ne puis suffire à toutes ces lectures. Si vous voulez accepter les fonctions de secrétaire auprès de moi, vous n'aurez absolument qu'à dépouiller ces liasses, et il vous restera encore assez de loisir pour composer des nouvelles ou de petits romans que je reçois d'avance. Parlez, cela vous convient-il?

— A merveille, répond Elie. Pour vous prouver ma reconnaissance, je m'engage à liquider, d'ici à quinze jours, tout votre arriéré de manuscrits.

— Faites cela, et vous verrez si je suis pessimiste.

Berthet se mit à la besogne.

Dès la première semaine, il la trouva rebutante et reconnut que Desnoyers avait raison.

Çà et là se trouvaient bien quelques idées heureuses, quelques passages réussis ; mais rien n'était complet, absolument rien. Pas une de ces œuvres, en conscience, ne méritait l'impression.

Le jeune écrivain conserva longtemps la position que lui avait offerte Desnoyers.

Ce fut pendant cette période qu'il fit paraître au rez-de-chaussée du *Siècle* cette foule de romans devenus populaires, et dont voici les titres : Le *Colporteur*, — le *Fils de l'usurier*, — la *Croix de l'affût*, — le *Premier Hareng*, — la *Convulsionnaire*, — l'*Auberge de la Baronne*, — l'*Incendiaire de l'Aveyron*, — *Une Rivalité de femme*, — *Châlus*, — la *Tour de Zizim*, — les *Fils de Henri II*, — *Clodwig-le-Chevelu*, — le *Comte de Bonneval*, — l'*Abbaye de Solignac*, — la *Nièce du Masque de fer*, — le *Marquis de Beaulieu*, — les *Chasseurs de la Saône*, — *Une Pas-*

sion, — *Jacques Brighton*, — *Un Alchimiste au XIX*e *siècle*, — *Un Martyr*, — *Agrippa d'Aubigné*, — le *Chasseur de Marmottes*, — le *Pacte de Famine*, — le *Premier des Pénitents rouges*, — *Un Novateur dans les landes*, — le *Dernier Mérovingien*, — la *Maison murée*, — les *Garçons de recette*, — la *Famille du paysan*, — la *Favorite*, — les *Inconvénients de la Bravoure*, — le *Mûrier blanc*, — la *Chasse au sanglier*, — la *Mésange bleue*, — l'*Histoire de l'esprit en France*, — les *Prédictions*, — *Une Plaisanterie*, — les *Souvenirs d'une Cigale pythagoricienne*, etc., etc.

Nous en passons et la liste est loin d'être complète.

La fécondité d'Elie Berthet ne peut se comparer qu'à celle d'Alexandre Dumas *seul*, avec cette différence, que le premier n'a jamais eu l'ombre d'un collaborateur, et que le second en a eu par milliers.

Le bibliomane patient qui voudrait remonter aux sources et prendre des informations auprès de ses contemporains, arriverait à démontrer, sans réplique possible, que cet estimable Dumas *seul* n'a pas un volume, pas une pièce de

théâtre, pas un chapitre, pas une scène intégralement à lui.

Tout est volé, sans vergogne, aux auteurs vivants comme aux auteurs morts.

Elie Berthet, par sa production incessante, devait naturellement conquérir une influence énorme sur la gent abonnable.

Toute nouvelle signée de lui amenait au *Siècle* des renouvellements superbes.

Voici comment un critique de l'époque appréciait le talent de notre romancier :

« Ses compositions sont dramatiques ; les contrastes y abondent ; les mœurs douces s'y mêlent aux passions les plus énergiques ; la vérité des portraits s'y joint au charme des descriptions.

» Si l'auteur était moins sédentaire, et s'il avait eu le temps de vivre, on serait tenté de penser qu'il a exploré en détail tous les lieux dont il parle, qu'il a reçu la confession de tous les personnages qu'il met en scène, qu'il est intervenu comme témoin ou comme acteur dans tous les drames qu'il raconte, car il est impossible d'être plus vrai, plus naturel, plus intéressant. »

Cet éloge est aussi complet que mérité.

Si les George Sand et les Eugène Sue, météores dont les passions politiques ont triplé l'éclat, n'avaient pas envahi, de nos jours, presque tout le ciel littéraire, l'auteur de la *Croix de l'affût* aurait, certes, une étoile plus radieuse.

Telle qu'elle est, sa part de célébrité reste encore assez digne d'envie.

Mais, comme toute chose en ce monde, la célébrité a des inconvénients bizarres, et les noms livrés au public, sans parler de la sottise bourgeoise qui s'en amuse ou de la critique jalouse qui les déchire, sont

exposés à de nombreuses mésaventures.

On frappe, un soir, à la porte d'Élie Berthet.

— Entrez, dit-il.

Un jeune homme, un inconnu se présente, les bras ouverts, en s'écriant :

— Que je suis heureux de vous revoir, mon cher ami ! souffrez que je vous embrasse....

Mais, ces mots à peine proférés, l'inconnu s'arrête interdit.

— Pardon ! murmure-t-il, je croyais... j'avais demandé.... je voulais parler à M. Élie Berthet.

— C'est moi.

— M. Élie Berthet, le romancier?

— J'écris des romans.

— M. Élie Berthet du *Siècle?*

— Le *Siècle*, en effet, publie mes œuvres.

Pourtant, monsieur, j'ai connu très-intimement, au Croisic, un autre vous-même, un jeune homme se disant feuilletoniste, romancier, rédacteur du *Siècle*, et s'appelant Élie Berthet.

— Je ne suis peut-être pas le seul de mon nom; mais je puis vous affirmer que nul autre que moi ne le porte en littérature.

— Est-ce possible ? j'ai donc été pris pour dupe ?

— Sans aucun doute.

— Mais c'est une abomination !

— Vous avez eu affaire à quelque mystificateur.

— Dites un filou, monsieur ! car ce personnage, tout en captivant mon amitié, s'est permis de m'emprunter des sommes assez rondes.

— J'en suis aussi désolé pour mon nom que vous pouvez l'être pour votre bourse. Mais comment ne vous êtes-vous pas douté de la fraude ? Il est assez difficile de prendre tout à la fois les bains de mer au

Croisic et de faire paraître trois romans, au *Siècle*, à la *Patrie* et au *Commerce*.

— Vous avez raison, je n'ai pas réfléchi.

— Cet audacieux personnage est-il resté longtemps au Croisic ?

— Environ six semaines.

— Pourriez-vous me dire où il est allé ensuite ?

— A Bordeaux. Il devait, de là, se rendre à Marseille, puis à Gênes, et visiter toute l'Italie.

— C'est un loisir que le véritable Élie Berthet n'aura jamais, monsieur, je vous le jure.

Le visiteur s'en alla, quelque peu déconfit.

Berthet ne songeait déjà plus à cet incident, lorsqu'il lui arriva, la semaine suivante, une lettre timbrée de Bordeaux. C'était une réclamation d'un particulier de la Gironde, maître d'hôtel, si nous sommes bien renseigné, chez qui le faux Elie Berthet s'était hébergé pendant un laps de temps fort raisonnable, oubliant, à son départ, (les gens de lettres sont si distraits!) d'acquitter une note de trois cent cinquante francs.

— Bref, à deux mois de là, notre ro-

mancier reçut des nouvelles de Turin.

Ces nouvelles lui annonçaient qu'il avait pris résidence dans la capitale des États Sardes, où Français et Piémontais lui faisaient cordial accueil, tout en lui ouvrant un crédit fort raisonnable sur la simple notoriété de son nom.

Élie Berthet n'a pas été la seule victime de ces usurpations coupables.

Au nombre des vols nombreux inventés par notre époque honnête, on peut inscrire le vol à la littérature à côté du vol au bonjour, du vol à l'américaine et du vol à la Bourse.

Tout ceci se passait en 1839.

Le théâtre de la Porte Saint-Martin éprouvait le besoin d'un succès d'argent. Sa caisse béante sonnait le creux, et l'hiver s'annonçait mal.

Harel, directeur de ce théâtre, avait compris, avec sa finesse de tact ordinaire, que, dans certains romans du jeune auteur, il y avait l'étoffe de quelques beaux drames.

Un jour donc, il va trouver Paul Foucher, qu'il sait lié très-intimement avec Élie Berthet, le priant d'engager celui-ci à donner une pièce à la Porte-Saint-Martin.

— Pourquoi, par exemple, dit Harel, ne pas mettre en scène le *Pacte de Famine?*

— J'y pensais comme vous, répondit le beau-frère de Victor Hugo.

Berthet lui-même avait la conviction que son œuvre possédait tous les éléments d'une pièce émouvante; on n'eut donc aucune peine à le décider.

Le *Pacte de Famine* obtint cent représentations successives.

Une autre pièce, écrite en collaboration avec Saintine, et qui a pour titre les *Garçons de recette*, fut accueillie avec la même faveur.

On se demande pourquoi le bagage dramatique de notre écrivain se borne à ces deux œuvres, si bien reçues de la foule.

Berthet répond à cela qu'il est *ensorcelé*.

Mais ensorcelé véritablement, ensorcelé au propre et non au figuré.

Notre héros est superbe lorsqu'il vous raconte de l'air le plus convaincu cette histoire de *Jettatura*.

Un homme au teint basané, à l'œil noir et profond, se présente chez lui.

C'était un compositeur de musique, Napolitain d'origine.

— Monsieur, dit-il, en fixant sur Elie son regard étrange, vous me trouvez audacieux peut-être de m'introduire chez vous de la sorte; mais on m'a fait l'éloge de votre caractère et de votre bienveillance. Je me nomme C.... ; je termine en ce moment la partition d'un opéra, et j'ose croire que vous ne refuserez pas de m'écrire un libretto, bien que je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous. Mais je puis me recommander de plusieurs de vos amis, de MM. Théophile Gautier et Gérard de Nerval.

— Je ferai tout pour vous êtes agréable, monsieur, répond Berthet. Seulement, je dois vous prévenir que ce seront mes

débuts de poésie lyrique. Pour la première fois je vais m'essayer dans ce genre. Enfin, je prendrai, s'il le faut, un collaborateur.

—Monsieur, je vous rends mille grâces ! dit l'Italien.

Il salua son auteur avec la plus exquise politesse et sortit.

Le lendemain, Berthet rencontre dans l'avenue de Marigny Gérard et Gautier.

— A propos, dit-il, j'ai reçu hier la visite d'un de vos amis, un musicien qui cherchait un poème. Il se nomme C...

— Miséricorde ! s'écrie Théophile, tu es un homme enterré!

— Et pourquoi cela, bon Dieu ?

— Tu ne feras plus jamais rien au théâtre.

— Ah ! ça, perdez-vous l'esprit l'un et l'autre ? dit Berthet, voyant que Théophile était sous l'empire d'une sorte d'épouvante, et que Gérard, au nom de l'Italien, devenait d'une pâleur extrême. Explique-toi, de grâce ; que veux-tu dire ? ajoute-t-il en s'adressant à Gautier.

— Je veux dire que cet homme-là est un *jettator*.

— Hein ? fit Berthet, pâlissant à son tour, car il est très superstitieux de sa nature.

— Oui, mon cher, il a le mauvais œil.

En veux-tu la preuve? continua Théophile en baissant la voix : l'année dernière, Gérard se croise avec lui dans la rue; l'Italien le regarde de son œil sombre, et, le même soir, Gérard était fou.

Berthet sentit un frisson de terreur courir dans ses veines.

— Moi qui te parle, reprit Gautier, je me trouve quinze jours plus tard au Vaudeville à côté de cet homme, et à minuit, en rentrant chez moi, je fais dans l'escalier une chute à me rompre le cou. Cette chute m'a tenu au lit pendant six semaines.

Nous l'avons dit, Berthet raconte lui-

même cette histoire le plus sérieusement du monde.

— A dater de ce jour, vous dit-il, une étrange fatalité s'est appesantie sur mes œuvres dramatiques. Pas une n'est arrivée à bonne fin, tantôt par une circonstance, tantôt par une autre. Ici le théâtre brûlait, là le directeur faisait faillite. Ma foi, j'ai renoncé à écrire pour la scène, afin de ne pas multiplier les catastrophes. Toutes les administrations y auraient passé, je vous le jure !

Sous aucun prétexte Elie Berthet ne commence une nouvelle un vendredi.

Jamais il ne conclura, le treize du mois, un marché avec son libraire, et nous l'avons vu se signer à table devant trente convives, — lui, un rédacteur du *Siècle !* — pour une salière renversée.

Puisque nous citons ses principaux ouvrages, il ne faut pas oublier ceux qui vont suivre :

La *Malédiction de Paris*, — la *Falaise sainte*, — *Honorine*, — la *Fille des Pyrénées*, — la *Roche tremblante*, — le *Roi des Ménétriers*, — le *Nid de Cigognes*, — l'*Etang de Précigny*, — *Paul Duvert*, — le *Château d'Auvergne*, — une *Maison de*

Paris, — le *Château de Montbrun*, — la *Fille du Cabanier*,—la *Ferme de l'Oseraie*, — la *Belle Drapière*, — le *Chevalier de Clermont*, — le *Braconnier*, — la *Mine d'or*, — *Richard le fauconnier*, — *Justin et l'Audore*,— et les *Catacombes de Paris*, toutes compositions de longue haleine, en plusieurs volumes.

On accuse Elie Berthet de manquer de style.

Mieux vaudrait dire qu'il a été jeté forcément, comme beaucoup d'autres, dans cette littérature à bâtons rompus que le

journalisme, depuis vingt ans, met à l'ordre du jour et qu'il paie au rabais en ne laissant jamais à l'écrivain le temps de corriger et de revoir son œuvre.

Tous les jeunes auteurs qui ont voulu dans ce siècle lutter contre la honteuse fabrique de romans du sieur Alexandre Dumas *seul*, ont dû produire et produire sans cesse, quand ils étaient assez heureux pour trouver un débouché, sous peine d'être engloutis sous l'avalanche éternelle des collaborations anonymes.

Rivée à cette chaîne de forçat, la muse gémissante changeait parfois ses pleurs en sourires et profitait pour déployer ses ailes

des rares occasions qui lui étaient offertes.

Voici, dans la *Malédiction de Paris*, un passage que nous plaçons sous les yeux du lecteur.

On verra qu'il y avait chez Elie Berthet, non-seulement l'étoffe d'un homme de style, mais aussi l'étoffe d'un poète.

L'auteur dans ce passage fait parler la Seine.

« Je suis le roi des fleuves. Je me suis couché comme un géant fatigué dans ce pays de France, et il y a cent lieues de mes pieds à ma tête. L'Yonne et l'Aube sont

mes jambes, que je tiens écartées comme fait un homme endormi ; la Marne vient se pendre à ma ceinture et me forme une flottante écharpe d'or ; l'Oise et l'Eure sont les deux bras que j'étends pour embrasser de riches provinces, et ma tête fauve se baigne dans les flots de l'Océan.

« Seigneur, Seigneur, ne m'avez-vous donné tant de grandeur que pour me faire l'esclave de l'homme ?

« Paris a resserré ma taille majestueuse dans un dur corset de pierre ; ses quais se rapprochent toujours, semblables aux mâchoires d'un étau. Malgré mes gémissements et ma colère, je vais être bientôt aussi

mince que le ruisseau des champs. Ses lourdes barques glissent sur ma poitrine et m'étouffent de leur poids ; ses machines rapides déchirent ma peau basanée. Il me torture nuit et jour comme un enfant vicieux qui enfonce ses ongles dans le sein de sa nourrice.

« Oh! qui me délivrera de Paris, cet ulcère de mes flancs !

« Ses ponts entrent dans ma chair avec leurs dents de granit et me cachent l'air et le jour. Il faudra bientôt que je coule dans un sombre souterrain comme mon frère le Rhône, à la course impétueuse. N'est-ce pas à moi, miroir du monde, de réfléchir

la campagne, le firmament, le soleil ? Ne dois-je pas abandonner librement au vent qui passe mes vagues blondes et ma chevelure de roseaux?

« Et mes eaux, Seigneur, ces eaux que vous m'avez données si larges et si belles, les hommes me les dérobent chaque jour comme des voleurs de grands chemins. Elles disparaissent dans des gouffres secrets où une force irrésistible les attire ; elles se portent à travers la ville en suivant d'innombrables canaux souterrains, puis elles tombent et reviennent à moi fétides, noires, chargées d'immondices. C'est dans mes profondeurs que les malheureux

cherchent un refuge contre leur désespoir, et il me faut les porter à l'Océan défigurés par la corruption et les membres tordus.

« Quand l'émeute gronde dans les carrefours, mes flots sont rouges de sang et je marche à la mer avec une charge de morts.

« La nuit, quand je sommeille sur ma couche de sable et quand mon humide haleine de brouillards s'élève autour de moi comme un nuage, quelque objet lourd tombe soudain dans mon onde silencieuse.

« Tantôt c'est une jeune fille fraîche et

rose, tantôt un beau jeune homme à la mise élégante, tantôt un père de famille aux vêtements délabrés, à la face pâle et maigrie par la faim.

« Mais que m'importe à moi ? Pauvre ouvrier, jeune fille séduite, ou amoureux désespéré, ne sont-ce pas toujours des cadavres infects qui empoisonnent mes ondes ?

« Paris ! Paris ! que me font tes obélisques et tes statues équestres qui m'insultent du haut de leur piédestal ? Que me font tes édifices, grands comme des montagnes, qui semblent me braver à mon passage ? Que me font tes lumières

qui glissent, le soir, sur ma rive, semblables à des comètes errantes ? Que me fait ton murmure immense qui ne saurait égaler le bruit de ma voix dans mes heures de colère ?

« J'existais avant toi, ville orgueilleuse !

« Tu n'étais encore qu'un amas de boue et de marécages, un groupe d'îlots rétrécis que j'avais formés de mon limon, quand j'étais, moi, depuis des siècles, la *Sequana* majestueuse, le beau fleuve vierge, roulant dans mes eaux des forêts entières.

« Je suis un ennemi digne de toi, Paris ; je ronge tes pierres et j'arrache à tes môles leurs anneaux de bronze ; j'emporte

tes constructions trop hardies, tes grands bateaux de chêne, et je les brise en me jouant.

« Paris, un jour viendra peut-être où je te ferai éclater toi-même comme une ceinture trop étroite, où mes flots, qui lavent depuis si longtemps tes pieds impurs, te prendront par le corps pour t'emporter dans l'Océan !

« A ce jour fatal, je frapperai à ta porte et j'escaladerai ta muraille ; je mugirai contre les sculptures les plus élevées de tes clochers ; j'entrerai en maître dans tes palais et dans tes temples. J'aurai ta coupe d'or et la goutte de vin qui y sera restée

de l'orgie de la veille; j'aurai tes statues d'airain et leur voile de marbre; tes diamants et tes perles se mêleront à mon gravier; ton sceptre sera broyé entre les débris de tes somptueux hôtels. Je te balayerai honteusement des îles que tu m'as volées, et je ferai naître à ta place des joncs et des iris.

« Et jusqu'à ce que ce jour vienne, Paris, je ne cesserai de te maudire dans le clapotement de mes flots et le frémissement de mes rives. Je ne réfléchirai qu'à regret les ormeaux poudreux de tes promenades, les pointes élancées de tes tours. Je saisirai traîtreusement tes baigneurs à

la jambe et je les entraînerai dans mes abîmes, pour les étouffer en silence. Mes vagues te heurteront sans relâche, comme un ennemi qui menace sourdement, en attendant l'heure du combat ! »

Il nous semble que les pages qui précèdent sont d'un écrivain et d'un penseur.

Certains condottieri de la presse, race aussi absurde que méchante, ont appelé Élie Berthet le Bouchardy du feuilleton.

Ne serait-il pas temps qu'on fît justice des ennuques littéraires, qui ne tiennent compte ni de la patience du travail, ni des difficultés vaincues ?

Soyez aristarques, si vous ne pouvez pas être autre chose ; mais ne vous vengez pas de votre impuissance sur ceux qui, par leurs louables et constants efforts, ont droit à votre respect !

Pour estimer la science qui perce à chaque ligne dans les œuvres de l'écrivain dont nous faisons l'histoire, il faut la posséder soi-même, et l'on est mal venu de

jeter le dénigrement sur ce que l'on est incapable d'apprécier.

D'autres ont voulu opposer le talent d'Élie Berthet au talent d'Eugène Sue et à celui de Paul Féval.

Rien n'est plus injuste.

Il n'existe pas la plus mince analogie entre ces romanciers. Un abîme les sépare. La nature de leur esprit, leurs tendances, leur manière d'envisager les hommes et les choses, leur style même, ne se ressemblent pas plus que leurs personnes.

Élie Berthet, qui peut montrer aujour-

d'hui quatre-vingts volumes, a le travail difficile.

Chez lui l'invention n'est pas le résultat spontané d'une brillante disposition de l'esprit, mais le produit laborieux d'un enfantement pénible.

Il écrit ordinairement sur ses genoux, assis sur un siège très-bas, et entouré d'un rempart de livres.

Quand il habitait à la Celle-Saint-Cloud une petite maison précédemment occupée par Jules Sandeau, il composait ses livres dans un grenier à foin, couché dans un

hamac qu'y avait oublié l'auteur de *Marianne*.

Ce romancier, qui a décrit tant de régions, n'a presque pas fait de voyages.

Sa seule équipée de ce genre est une excursion de touriste au Puy-de-Dôme, faite en société d'un ami.

Cheminant tous deux en naturalistes déterminés, le sac sur le dos, le carton sous le bras, la boîte traditionnelle au flanc, ils gravisssaient des sentiers ardus, creusés dans un terrain volcanique où l'on ne trouve pas une goutte d'eau.

Les deux herboriseurs ne tardèrent pas à subir le supplice de la soif.

Berthet descendit dans le cratère éteint d'un volcan, guidé par l'espoir d'y trouver un peu d'eau de pluie; mais ce sol crevassé avait tout bu.

Que devenir? Leur gosier était littéralement en feu, et déjà la fièvre faisait battre leurs artères, quand ils aperçurent à quelque distance, sur la croupe d'une colline, un petit pâtre conduisant un troupeau.

— Hé, petit! crièrent-ils en patois d'Auvergne, tu vas traire une de tes chèvres, et nous donner du lait.

— Nenni dà, répondit l'enfant.

— Pourquoi ? Nous te payerons bien. Voici dix sous.

Le jeune pâtre secoua la tête.

— Vous êtes des sorciers, leur dit-il, et vous donneriez du mal à mes chèvres.

— Il faut respecter les convictions de cet enfant, dit Berthet avec un soupir, en se rappelant son Italien.

D'ailleurs, le petit pâtre sifflait deux énormes bouledogues, formidables compagnons, avec lesquels il eût été dangereux d'essayer une lutte.

Nos touristes rentrèrent à Clermont presque morts de soif.

Cette aventure dégoûta le romancier des expéditions lointaines.

Aujourd'hui, dans ses promenades de naturaliste ou de chasseur, il ne dépasse guère le département de Seine-et-Oise.

Elie Berthet s'est marié, en 1840, avec une jeune personne, allemande de nation, qui lui a donné deux fils. L'aîné manifeste des dispositions extraordinaires pour les

sciences exactes. A onze ans, il fait de la géométrie descriptive entre deux parties de barres.

Par ce bon temps de coq-à-l'âne et de calembours (soit dit sans flatter l'esprit de notre époque) on devait nécessairement jouer sur le nom de notre romancier.

— C'est bien dommage, disait Méry, après 1848, que Berthet, le bras droit du *Siècle*, ne soit pas nommé commissaire du gouvernement en Limousin, son pays natal, comme Altaroche vient de l'être en Auvergne.

— Et pourquoi cela? lui demanda-t-on.

— Dame! il aurait économisé beaucoup de temps à la République, attendu qu'en rédigeant les proclamations, sa signature aurait fait double emploi :

Fraternité, *Egalité*

Elie Berthet.

Une variante du même calembour se trouve consignée au *Moniteur*.

A l'une des séances de la Chambre, un représentant du peuple, ayant entamé l'exorde d'une harangue politique par ces mots : « Les libertés du siècle... » Un interrupteur goguenard de la droite s'écria :

— Que vient faire ici l'Élie Berthet du *Siècle ?*

L'auteur de la *Mine d'or*, ainsi que nous l'avons dit plus haut, mène une existence fort retirée.

Toujours on le voit en excellents termes avec les écrivains ses confrères, mais sans cultiver avec eux des relations intimes.

A l'époque où il était secrétaire de Desnoyers, il voyait souvent Balzac.

Celui-ci semblait le remarquer à peine et ne lui adressait jamais la parole.

Un jour Elie rencontre dans la rue l'illustre père d'*Eugénie Grandet*. Balzac venait de porter de la copie chez l'imprimeur. Il était fort mécontent de n'avoir pas trouvé là Desnoyers, qui seul pouvait lui ouvrir les portes de la caisse. Apercevant son jeune secrétaire, il vint à lui, le chapeau sur la tête, et, lui touchant l'épaule de l'index :

— Ah ! fit-il, vous direz à Desnoyers que j'ai remis la copie au journal.

Puis il tourna les talons et disparut.

Berthet s'acquitta, le soir même, de la commission.

Desnoyers lui répondit :

Je ne l'oublierai pas, il me l'a déjà fait dire par trois personnes.

A quelques mois de là, Berthet rencontre Balzac précisément à la même place. Gardant son chapeau sur la tête, il va droit à l'auteur du *Lys dans la vallée*, et reproduisant avec scrupule sa pantomime :

— Ah ! fit-il, en lui touchant l'épaule de l'index, vous le lui aviez déjà fait dire par trois personnes !

Balzac resta tout ahuri de cette leçon de politesse.

Simple dans ses goûts, Élie Berthet loge

au faubourg Saint-Germain, dans un appartement modeste. Rien ne distingue son salon du salon d'un bourgeois, si ce n'est quelques toiles précieuses, un Garafalo splendide, trois Decaisne, deux Marilhat, et de beaux émaux de Limoges, comme on n'en voit guère qu'au Louvre et au musée de Cluny.

Le docteur Félix Thibert, son ami, lui a fait présent d'un superbe bas-relief en cire, dans le goût des *rustiques figulines* de Bernard de Palissy.

Nombre d'écrivains médiocres ont le ruban rouge à leur boutonnière.

Élie Berthet, beaucoup plus digne

qu'eux de l'obtenir, ne l'a pas encore. Il est vrai qu'il faut le demander pour l'avoir : en ce cas, ni lui, ni certains autres, ne l'auront jamais.

Sur ce tortueux chemin de la vie, où tant de voyageurs s'égarent, manquent à leur mission et se prostituent à la fortune, il est beau de rencontrer des âmes honnêtes que rien ne fait dévier de la droite ligne.

Notre héros est de ce nombre.

C'est l'homme probe, intègre, esclave de son devoir, ennemi de l'intrigue, étranger à toute coterie et ne sachant pas le premier mot du vocabulaire des courti-

sans. Nature bonne, intelligente, serviable, il gagne par la douceur de ses mœurs et par la loyauté de son caractère les sympathies de tous ceux qui l'approchent.

FIN

Mardi matin —

Mon cher ami,

volume a été publié à une époque où l'on ne
issait pas le temps de me relire. Toutes les phrases
à refaire, un travail énorme. Cette besogne m'occupera
à la fin du mois.

la fin du mois donc, et à vous de cœur

Elie Berthet =

Imp V Janson, r. Dauphine, 18, Paris.

BIBLIOTHÈQUE MODERNE

à un franc le volume

EN VENTE

LE ROI D'OUDE

MOEURS DE L'INDE

Récit arrangé de l'anglais par B. H. REVOIL

SUIVI D'UN

PRÉCIS DE L'HISTOIRE

et de

L'INSURRECTION DE L'INDE

PAR CHALLAMEL

Un volume in-18. — Prix : 1 franc.

LA BOURSE

ET

SES TURPITUDES

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Un volume in-octavo. — Prix **cinq francs.**

Cet ouvrage paraîtra vers la fin de novembre.

On souscrit d'avance chez l'auteur, rue des Marais-Saint-Martin, 48. — A l'administration du journal *les Contemporains*, rue Coq-Héron, 5. — Chez M. Gustave Havard, libraire, 15, rue Guénégaud. — Et chez M. Blondeau, imprimeur, 26, rue du Petit-Carreau.

En envoyant un mandat de *cinq francs cinquante centimes* sur la poste, les souscripteurs recevront l'ouvrage *franco*, le jour même de la mise en vente.

25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

MÉMOIRES

DE

NINON DE LENCLOS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Auteur des *Confessions de Marion Delorme*

2 volumes grand in-8° jésus, illustrés par J.-A. BEAUCÉ

Le succès obtenu par les *Confessions de Marion Delorme* nous décide à publier sans interruption un second ouvrage, qui en est, pour ainsi dire, le complément.

A l'étude si dramatique et si intéressante du siècle de Louis XIII, M. Eugène de Mirecourt va faire succéder l'étude du grand siècle, que mademoiselle de Lenclos a parcouru dans toute sa durée et dans toute sa gloire.

Nous allons retrouver ici, sous un autre point de vue et dans des circonstances différentes, beaucoup de personnages du premier livre, mêlés à de nou-

veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en coudoie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Mémoires de Ninon de Lenclos, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées par J.-A. Beaucé, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet, 15 fr.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, rue Guénégaud,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

EN VENTE :

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.

SOUS PRESSE :

AUGUSTINE BROHAN, — INGRES, ETC.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

LES CONTEMPORAINS

94

CORMENIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS — 1858

CHEZ L'AUTEUR

48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

CORMENIN

CORMENIN

LES CONTEMPORAINS

CORMENIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS — 1858

CHEZ L'AUTEUR
48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

CORMENIN.

Louis-Marie de Lahaye de Cormenin est né à Paris, rue Saint-Lazare, le 6 janvier 1788.

Cet illustre auteur de pamphlets appartient à une ancienne famille de robe, originaire de la Bresse.

Aux environs de Montargis, on peut voir encore le château de Cormenin, vieille résidence du temps de la Fronde, où les ancêtres de Louis-Marie bravaient à distance la reine Anne et son ministre, en lisant la *Mazarinade* ou en chantant les couplets séditieux attribués au coadjuteur.

M. de Cormenin père, lieutenant-général de l'amirauté, prit part au grand mouvement national de 1789, comme membre de l'assemblée de la noblesse.

Il signa le *Cahier des pouvoirs et instructions du haut baillage de Montargis*, cahier où se consignait le vœu de réformes aussi utiles que justes.

En feuilletant les procès-verbaux de cette assemblée préliminaire, nous y trouvons, à la date du 22 mars de l'année susdite, un discours de M. de Lahaye de Cormenin, dans lequel il s'élève avec force contre l'institution de la loterie, « cet impôt de séduction, disait-il, qui va chercher dans les replis de l'âme humaine le germe de l'avidité et le goût des chances aléatoires, deux des plus mauvais instincts de notre nature, qu'il faudrait tendre à étouffer, tandis qu'au contraire il les cultive, les développe et les arme contre le genre humain, en lui faisant espérer et prévoir avec délices un gain énorme, résultat du hasard.

« La loterie, ajoutait l'honorable député de la noblesse, joue contre nous à coup sûr

et nous immole, après nous avoir corrompus. »

M. de Lahaye de Cormenin s'éleva de toutes ses forces contre le système antinational et pusillanime de l'émigration. Pendant la Terreur, il ne quitta point ses terres, vécut dans la retraite, et ne fut pas inquiété, malgré sa qualité de ci-devant.

Le dix-huitième siècle se fermait au fracas du canon, lorsque le héros de ce petit livre fut envoyé à l'Ecole centrale de Paris (collége Louis-le-Grand).

Ce fut d'abord un écolier paresseux et dissipé.

Ses maîtres l'accablaient de pensums et de punitions de tout genre, sans le rendre studieux et docile. On manqua plus d'une fois de le renvoyer à ses parents comme un incorrigible démon.

Néanmoins, avec l'âge l'amour du travail lui vint.

Servi par une intelligence extraordinaire, il eut bientôt regagné le temps perdu. Des rangs les plus infimes de la tourbe scolaire, *profanum vulgus*, on le vit, presque sans transition, passer au banc d'honneur des bons élèves.

Dès cette époque, la vocation du futur écrivain se révéla par la très-grande supériorité de ses compositions françaises.

Il écrivait en vers avec une facilité prodigieuse, et, malgré sa vive imagination, les études philosophiques n'eurent pas un moindre attrait pour lui. Dans les deux dernières années qu'il passa sur les bancs, il obtint, au concours général des lycées impériaux, un prix de logique et un accessit de discours français.

Quoique médiocre latiniste, il aimait les poëtes de l'ancienne Rome et lisait leurs œuvres, surtout celles d'Horace.

Au sortir du collége, il étudia le droit et reçut, en 1807, son diplôme d'avocat.

Napoléon laissait le barreau rassembler

ses membres dispersés et se reconstituer lui-même.

Louis-Marie fut une des premières recrues que fit la vieille corporation de Saint-Yves, renaissant de ses cendres, après l'extinction du bûcher révolutionnaire.

Toute la jeunesse de l'Empire était fanatique de gloire.

On l'organisait militairement dans les lycées, on l'élevait au son du tambour, on ne manquait pas de lui lire les magnifiques bulletins de nos conquêtes : aussi Louis de Cormenin, comme tous ses condisciples, professait le plus ardent enthousiasme pour Napoléon.

Vers 1810, il publia une ode à la louange du grand homme.

Cette flatterie poétique lui ouvrit l'entrée de la carrière administrative. Il fut attaché au Conseil d'État, en qualité d'auditeur, bien qu'il n'eût point encore fini son stage et n'eût jamais plaidé la moindre cause civile ou correctionnelle.

M. Hochet, que nous avons déjà vu intervenir dans les débuts de Saint-Marc Girardin, et qui savait reconnaître les capacités véritables, désigna le nouvel auditeur pour faire partie du comité du contentieux.

Louis de Cormenin entrait alors dans sa vingt-deuxième année.

Bien qu'il se montrât fort assidu aux séances du grave conseil, il continuait, pour nous servir du style du temps, à cultiver les Muses et à gravir les élévations sacrées du Parnasse.

Afin que nos lecteurs ne conservent là-dessus aucun doute, ouvrons le *Mercure de France* du mois de mars 1812.

Voici une pièce de vers adressée à la nymphe de Blanduses, et signée : L. M. DE CORMENIN, *auditeur du Conseil d'État*. Nous en citons quelques strophes :

O fontaine sacrée, ô toi qui me vis naître,
Nymphe de ce beau lieu,
Il faut nous séparer et je te dis peut-être
Un éternel adieu.

Vespasien m'enlève à mon humble fortune ;
Belle nymphe, je pars,
Que la pourpre des cours va paraître importune
A mes tristes regards !

Quand les Muses en deuil loin de Rome exilées,
S'enfuyant aux déserts,
Sur le penchant des monts, dans le creux des vallées
Soupiraient leurs concerts,

Tu me vis rechercher, ô Nymphe de Blanduses,
Loin de la cour des rois,
La fraîcheur de tes eaux, le doux loisir des Muses,
Le silence des bois.

Je cachais mon bonheur dans la vallée obscure,
Et, du monde oubliés,
Tous mes jours s'écoulaient comme cette onde pure
Qui s'enfuit à tes pieds.

Certes, voilà de la belle et bonne poésie

de l'Empire. Son cachet n'est pas douteux.

L'*Almanach des Muses* de 1813, dans le quarante-neuvième volume de sa collection, jugea convenable de reproduire ce chef-d'œuvre de versification, l'intitulant : *Adieux de Gallus à la nymphe de Blanduses.*

Dussault en rendit compte dans le *Moniteur*, et M. Rolle, « bibliothécaire de la ville[1], » l'apprécia dans ces termes pleins de pompe :

« On reconnaît ici l'école des anciens. Quel naturel ! quelle fraîcheur ! que ce style

1. Jamais il ne manquait d'ajouter cette qualification à sa signature. C'est le père du critique Hippolyte Rolle.

est doux et harmonieux ! et que ces stances tombent avec grâce ! Nous sommes devenus fort difficiles et même un peu dédaigneux. Des poëtes se sont fait, dans le temps, une assez grande réputation avec un petit nombre de stances qui ne valaient point celles-là. »

Le *Mercure*, dans ses numéros du 8 et du 22 août 1812, publia du jeune auteur deux autres pièces ayant pour titre : *Le Vieillard polonais* et *l'Ombre de Sobieski*.

Un souffle généreux et sympathique pour la Pologne animait ces morceaux passablement guindés de facture.

En ce temps-là, notre scepticisme railleur n'avait pas encore approfondi le ca-

ractère des exilés polonais et trouvé le motif de ne plus compatir que médiocrement à leur infortune.

Jamais on ne manquait, au commencement d'un repas, de porter un toast aux *Polonais* et aux *Dames*.

Henri Monnier, qui nous a tant fait rire, en laissant tomber des lèvres pédantes de M. Prud'homme ces mots célèbres : « Les Polonais sont une bien belle nation, mais un bien sale peuple! » Henri Monnier lui-même était alors affublé par l'auteur de ses jours d'un superbe petit costume de lancier polonais.

M. de Cormenin recueillit, l'année sui-

vante, les diverses pièces qu'il avait éparpillées dans les journaux, et en forma un volume qui parut sous ce titre : *Odes, par M. de Cormenin, auditeur au Conseil d'État;* Paris, chez Bailleul, imprimeur-libraire, rue Helvétius, n° 71.

A propos de cette publication, M. Rolle, « bibliothécaire de la ville, » revient sur le compte de notre poëte[1].

« J'avais distingué, dit-il, une ode de M. de Cormenin, pleine de naturel, d'harmonie, et remarquable surtout par l'élégance, la douceur et l'heureuse mollesse du style. Il m'avait semblé néanmoins que toutes les parties de cette production si

1 *Mercure de France*, 18 septembre 1813.

digne d'éloges n'étaient pas égales en mérite; j'avais cru même y trouver un certain vague dans les idées. J'apprends que ces observations, dictées par le vif intérêt que m'avait inspiré le talent de l'auteur, l'ont engagé à supprimer la moitié de son ode et à la faire imprimer telle qu'elle se trouve dans le petit recueil que j'examine en ce moment.

« Dirai-je que M. de Cormenin me paraît avoir été trop sévère? Les strophes qu'il a conservées forment un tout à peu près irréprochable; mais ceux qui connaissent la pièce telle qu'elle était d'abord regretteront, je crois, ce qu'elle perd plus qu'il n'applaudiront à ce qu'elle gagne. Les *Adieux de Gallus à la nymphe de Blanduses* formaient, dans la première leçon, une al-

légorie complète et assez développée; l'auteur a supprimé ces développements dont quelques-uns pouvaient sembler un peu vagues. Il en résulte que l'ouvrage, moins répréhensible dans les détails, est devenu plus commun, moins lyrique dans l'ensemble, et peut-être sont-ce aujourd'hui des stances charmantes plutôt qu'une ode.

« Il faut que M. de Cormenin se soit armé d'une sévérité bien cruelle pour sacrifier des vers tels que ceux-ci :

Mais quoi ! de nos guerriers l'impatient courage
S'arrache au doux repos,
Et sur les bords lointains de l'Euphrate et du Tage
Court planter nos drapeaux.

Et moi, lâche Romain, sur mon lit de fougeres
Je perdrais mes beaux jours

A chanter les sylvains, les driades légères
Et les molles amours !

Le cygne, jeune encor, de son aile craintive
Rase à peine les flots,
Et de sa faible voix le son meurt sur la rive,
Oublié des échos.

Bientôt il prend l'essor, et d'une aile puissante,
S'élevant dans les cieux,
Fait monter de ses chants la douceur ravissante
A l'oreille des dieux, etc.

« Je regretterais vivement, poursuit M. Rolle, « bibliothécaire de la ville, » la perte de ces stances harmonieuses et de l*a plus aimable poésie* (sic); je regretterais surtout d'avoir été à mon insu la cause du changement que l'auteur a fait subir à sa

composition, s'il était moins aisé de la rétablir en son premier état, telle qu'un heureux talent, une émotion douce et vraie l'avaient inspirée au poëte. »

Excellent M. Rolle père!

On n'a jamais vu d'homme aussi chagrin de la portée et du résultat de ses observations. C'est un *critique à remords,* variété perdue depuis, et déjà si loin de nous qu'elle ressemble à une curiosité paléontologique.

Notre jeune poëte n'eut pas le temps de suivre les conseils du bienveillant Aristarque.

Le colosse impérial chancelait sur sa base,

et la bucolique n'était plus possible sous les nuages sombres qui couvraient l'horizon.

1813, année fatale et chargée de désastres, allait finir.

Épuisée d'hommes, la France devait en chercher encore dans ses générations presque éteintes. On expédiait dans les vingt-six divisions militaires des sénateurs et des conseillers d'État, flanqués de maîtres des requêtes et d'auditeurs. Napoléon chargeait ces commissaires exceptionnels d'accélérer :

1° Les levées de la conscription

2° L'habillement, l'équipement et l'armement des troupes.

3° Le complétement et l'approvisionnement des places de guerre, destinées à mettre obstacle à l'envahissement du territoire, qui menaçait d'être prochain.

4° La rentrée des chevaux requis pour le service de l'armée.

5° La levée et l'organisation des gardes nationales sur toute l'étendue de l'Empire.

M. de Cormenin fut adjoint au sénateur Cochon, comte de l'Apparent, envoyé dans la vingtième division militaire, dont le chef-lieu était Périgueux. Nécessairement le jeune auditeur ne joua dans cette mission qu'un rôle secondaire, et ce rôle n'a point laissé de traces.

Quand il revint, les Bourbons étaient aux Tuileries.

Il crut devoir se rallier sans hésitation au régime nouveau.

Cette conduite lui valut la sympathie des rois légitimes. On nomma notre ex-auditeur maître des requêtes surnuméraire, par l'ordonnance du 5 juillet 1814, qui reconstituait le Conseil d'État.

Louis de Cormenin, à l'époque des Cent-jours, n'accepta de l'Empereur aucune fonction administrative et se démit de son titre, mais sans prendre la route de Gand, comme M. Guizot, pour donner à Louis XVIII des preuves éclatantes de fidélité.

Jugeant même que la question essentielle était alors d'assurer l'indépendance du territoire, sauf à délibérer ensuite, il envoya cinq cents francs au ministre de la guerre pour l'équipement des gardes nationaux de province, qui manquaient d'armes, et se rendit à Lille, en qualité de volontaire, afin de prendre part de sa personne à la défense de la place.

Il avait alors vingt-sept ans.

Après Waterloo, notre maître des requêtes démissionnaire revint à Paris, où le roi lui tint compte de son refus de service dans l'administration, beaucoup plus sans doute que d'un acte de patriotisme, dont l'exemple, s'il eût été général, aurait mis

obstacle au rétablissement définitif de la branche aînée.

Par ordonnance du 24 août 1815, contresignée du garde des sceaux, ministre secrétaire d'État au département de la justice, baron Pasquier, — le duc académicien aujourd'hui, — M. de Cormenin fut nommé maître des requêtes au comité du contentieux.

Nous le voyons, à dater de ce jour, se consacrer d'une manière active et presque absolue à l'étude des questions de droit administratif les plus sérieuses.

Quelques ouvrages, témoignant de ses travaux pleins de conscience, lui assignèrent

un rang distingué dans le corps dont il faisait partie.

Le premier de ces ouvrages qui a pour titre : *Du Conseil d'Etat, envisagé comme conseil et comme juridiction dans notre monarchie constitutionnelle*, fut publié, sous l'anonyme, en 1818. L'auteur demandait que, pour donner des garanties aux particuliers dans la distribution de la justice administrative, une cour spéciale fût organisée par une loi, avec les conditions de l'inamovibilité de ses membres, de la défense orale et de la publicité des audiences, pour qu'on y portât l'appel des arrêtés des conseils de préfecture, des décisions des ministres, et des actes des préfets excédant la compétence de leurs pouvoirs.

Dans un second livre, à la date de la même époque, également publié sans nom d'auteur, et qui s'intitule : *De la responsabilité des agents du gouvernement, et des garanties des citoyens contre les décisions des ministres et du Conseil d'État*, M. de Cormenin demande des garanties contre le Conseil d'État lui-même.

Enfin il donne, en 1822, la première édition de son œuvre la plus remarquable et la plus importante. Nous parlons des *Questions de droit administratif*[1], dont les éditions postérieures sont intitulées simplement : *Droit administratif*.

C'est le fruit de douze années de réflexion et de pratique.

1. Deux volumes in-octavo.

Sous ce titre modeste, M. de Cormenin embrasse l'universalité des matières contentieuses.

On a justement loué la méthode de l'auteur dans ce travail. Il y révèle un talent merveilleux de déduction et d'analyse. Rien n'égale, sur ces pages savantes, la vigueur de sa dialectique, la solidité de sa doctrine et la fécondité de ses solutions.

« Ce livre, a dit M. d'Audiffret, fait autorité devant les tribunaux, les cours royales, le Conseil d'État et même devant la Cour de cassation qui plusieurs fois en a confirmé la doctrine. »

Nous devons le dire, parce que notre habitude n'est pas de marchander l'éloge,

quand un homme en est digne, M. de Cormenin a créé et constitué la science de cette branche du droit que les professeurs enseignent, de nos jours, dans des chaires spéciales, et qui, avant l'illustre écrivain, était presque ignorée parmi nous.

« Personne plus que moi, a dit M. Dupin à la tribune de la Chambre des députés, ne rend justice aux lumières et à la rectitude d'esprit de notre honorable collègue[1]. C'est principalement dans ses ouvrages que j'ai pu prendre quelques notions de ce qu'on appelle le droit administratif.

La branche aînée récompensa les services

1. M. de Cormenin.

de M. de Cormenin par des distinctions, gage du brillant avenir que sans doute elle lui réservait.

Mais cet avenir fut retardé par l'utilité même de sa présence au Conseil d'État.

On craignait de se priver d'un homme, dont la science devenait là chaque jour de plus en plus indispensable, en l'appelant à quelque autre carrière, où l'avancement aurait été pour lui plus rapide.

Tout gouvernement s'appuie sur l'égoïsme et en fait une loi de son existence, vérité bonne à dire, si elle n'a jamais été dite.

Louis de Cormenin se maria.

Sa Majesté Louis XVIII lui fit l'honneur de signer à son contrat de mariage et le créa baron.

Plus tard, en janvier 1826, Charles X le gratifia d'une croix d'officier de la Légion-d'honneur [1], et l'autorisa par lettres patentes à créer un majorat au titre héréditaire de vicomte, conditions auxquelles l'impétrant satisfit deux ans après, en 1828.

« Un biographe radical, écrit Loménie, a essayé de justifier M. de Cormenin de ce dernier fait, en disant qu'il avait cédé aux

1. Il était chevalier depuis l'Empire.

suggestions d'une famille aristocratique, à laquelle il s'alliait. Or, cette famille aristocratique est tout simplement celle d'un riche notaire de Paris, M. Gillet.

« S'il y avait nécessité de justification, celle-là serait donc mauvaise.

« Quant à moi, je ne vois rien à justifier dans ce fait. M. de Cormenin était alors, au vu et au su de tout le monde, légitimiste, oint ultrà, mais malheureusement légitimiste. Il suffit de lire le *Moniteur* pour ne conserver là-dessus aucun doute. Servant un pouvoir aristocratique, M. de Cormenin a accepté un majorat et des titres. Devenu radical, il s'est empressé de renoncer publiquement à ses titres et de révoquer son majorat.

« Tout cela est fort logique, à mon sens.

« Mais ce qui l'est moins, c'est que M. de Cormenin ait jugé à propos de sacrifier en holocauste, sur l'autel de la liberté, une croix d'officier de la Légion d'honneur très-légitimement gagnée. J'avoue que ce dernier sacrifice me paraît une superfétation. »

Si indulgent pour le légitimiste devenu radical, Loménie le serait sans doute encore pour le radical devenu bonapartiste.

Mais passons.

Il n'était pas d'usage, sous les rois de la branche aînée, de publier les lettres patentes qui conféraient soit l'anoblissement,

soit un majorat. Ce fut seulement après la révolution de Juillet que le public eut connaissance des faveurs sollicitées et obtenues de Louis XVIII et de Charles X par M. de Cormenin.

Celui-ci, contre toute attente, se déclarait adversaire systématique et implacable de la dynastie d'Orléans.

Aussitôt les écrivains ministériels de fouiller dans le passé de l'homme et de chercher tous les détails biographiques capables de le déprécier aux yeux des démocrates, qui lui ouvraient les bras avec effusion et l'appelaient grand citoyen, parce qu'il était l'ennemi personnel de Louis-Philippe.

Voilà chez nous comment les partis argumentent.

N'anticipons pas sur les événements, et suivons M. de Cormenin pendant les dernières années de la Restauration.

En 1828, il jugea convenable de se présenter aux électeurs du Loiret, département où se trouvent en grande partie ses propriétés.

Déjà son nom était dans toutes les bouches, grâce à sa dialectique puissante et à son incontestable talent d'écrivain.

Les votes coururent au-devant des ses désirs.

Elu par le collége d'Orléans, il vint prendre place à la Chambre sur les bancs du centre gauche, à côté de Casimir Périer, de Sébastiani et de M. Dupin du Danube.

Tout d'abord il marqua son opposition de la manière la moins équivoque, ce qui témoignait chez lui d'une assez curieuse indépendance, eu égard à sa position de fonctionnaire.

Néanmoins, disons-le, cette opposition fut dynastique et modérée.

M. de Cormenin n'abordait pas souvent la tribune.

L'auteur du *Livre des Orateurs* n'est point orateur. Il venait, à de rares inter-

valles, lire quelques discours écrits, et bien écrits, qui obtenaient un grand succès parmi ses collègues.

En même temps il publiait des œuvres d'une polémique passablement acerbe sur les sinécures et les cumuls.

De méchantes langues assuraient que, si les ministres lui eussent offert une ou deux de ces sinécures et l'eussent mis en position de cumuler lui-même, il n'aurait pas montré cette rancune subite au pouvoir.

Mais les méchantes langues en disent bien d'autres.

Toujours est-il que les pamphlets de notre

député commençaient à rendre son nom populaire.

A chaque instant, la modération dont il avait d'abord donné la preuve à la Chambre faisait place à une hardiesse incroyable, et tout à coup, dans la session de 1829, le 14 avril, M. de Cormenin prononça le discours le plus caractérisé comme violence, que, de date constitutionnelle, on ait jamais entendu.

C'était une sorte de réquisitoire lancé contre les hommes et les choses du système de la restauration.

Le radicalisme commençait à gagner notre héros.

M. de Martignac, ce charmant esprit, ce ministre si bien intentionné, si rempli de bienveillance, qui, certes, aurait sauvé le trône, si on lui eût permis d'obéir aux inspirations de son cœur, M. de Martignac, vivement ému, répondit en ces termes à Cormenin :

« — Le discours que vous venez d'entendre, messieurs, exige une réponse. D'abord, je ne crois pas nécessaire de justifier la restauration du trône légitime des étranges accusations qui viennent d'être formulées contre elle. Non, je le déclare, on ne croira pas en France qu'on ait pu signaler ces quinze années comme une ère d'iniquité, de trahison et de banqueroute! Je viens d'énumérer, avec une complai-

sance incompréhensible pour moi, de prétendues violations d'engagements sacrés. Eh bien! je crois pouvoir soutenir que le crédit public, que la prospérité du royaume, que la confiance dont le gouvernement du roi est entouré, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, répondent sans mon secours à de semblables allégations. Je certifie que le règne de Louis XVIII et le règne de Charles X n'ont pas besoin d'être justifiés aux yeux de la France! »

Or, c'était mal défendre le gouvernement royal que de rester ainsi dans de vagues généralités.

Face à face avec cet orateur audacieux, avec ce puritain intraitable, Martignac au-

rait dû tout simplement arguer contre lui de son titre de maître des requêtes.

Il est défendu de signaler l'animadversion du pays un ordre de choses gouvernemental dont on est l'un des rouages. La conscience publique n'admettra jamais qu'on puisse toucher le salaire d'un pouvoir quelconque, et en même temps s'arroger le droit de le calomnier, de le vilipender, de l'attaquer soit sourdement, soit à ciel ouvert.

C'est immoral.

Une pareille conduite offusque la bienséance, la délicatesse et presque l'honneur.

Tout fonctionnaire qui ne *fonctionne*

pas comme une machine intelligente, — et tel n'était point le cas de M. de Cormenin, — se sépare d'un gouvernement qu'il n'estime plus, avant de le rendre victime de ses attaques.

Ainsi le veut la probité.

Nous savons que ce n'est point là le système des frères et amis.

Ces honnêtes démocrates ont refait la morale, comme tout le reste, à leur usage. Ils ont décidé qu'on peut sans scrupule mendier les faveurs d'un despotisme quelconque, du moment que c'est *pour le bon motif*, et sous la réserve faite *in petto* de le trahir à la première occasion.

— Bah! c'est autant de pris sur l'ennemi! disent ces bons citoyens, essentiellement voraces de leur nature.

Ils réussirent à faire partager un instant ce système à l'homme dont nous écrivons l'histoire, et qui probablement alors ne les connaissait qu'à demi.

A partir de sa lutte parlementaire avec M. de Martignac, l'opposition de Cormenin devint si fougueuse, nous dirions presque si aveugle, que, dans la séance du 8 juillet suivant, il vota, lui quatre-vingt-quinzième, contre le budget des dépenses, et, dans celle du 15 du même mois, lui cinquante-cinquième, contre le budget des recettes.

Comme chacun le sait, on ne tarda pas

à tomber de Martignac en Polignac, et M. de Cormenin vota, au mois de mars 1830, la fameuse adresse des deux cent vingt-un, qui provoqua la dissolution de la Chambre.

Orléans, par un vote presque unanime, le réélut au mois de juin de la même année.

Il se disposait à venir à Paris avec son nouveau mandat, lorsque les journées de Juillet éclatèrent comme une mine sous la dynastie frappée d'épouvante.

Loménie prétend que, dans une réunion particulière de membres du Conseil d'État, Cormenin se prononça très-énergiquement pour la royauté du duc de Bordeaux.

C'est possible.

En ce moment son rôle était analogue à celui de l'enfant mutin qui pleure sur le jouet qu'il a brisé.

Le 7 août donna le signal de plusieurs démissions exemplaires. Celle de M. de Cormenin fut du nombre.

Il refusa de s'associer à l'usurpation de pouvoirs commise par les députés, lorsqu'ils offrirent le sceptre à Philippe d'Orléans, au mépris des droits incontestables du petit-fils de Charles X.

« En arrivant à la Chambre, dit M. Bérard, dans ses *Souvenirs de la Rochelle de*

1830, je rencontrai dans un couloir Cormenin qui venait de donner sa démission. Le motif de cette démission était l'absence d'un mandat régulier pour ce que nous allions faire. Ce scrupule de conscience était assurément respectable; mais, dans le cas où nous l'eussions tous éprouvé, que fût devenue la tranquillité du pays? »

Ce qu'elle fût devenue, ô doctrinaire myope? elle eût probablement été rétablie pour toujours.

Si Louis-Philippe, cédant aux instincts ambitieux qui, depuis deux siècles, aveuglaient sa race et la jetaient sur le chemin de l'usurpation, ne s'était point hâté de ceindre le diadème que lui proposait une Chambre sans pouvoirs, et avait demandé

l'assentiment du peuple, il est à présumer qu'il eût obtenu, dans les comices, une majorité respectable, et l'on aurait pu constituer une république honnête, fondée par tous et pour tous sur des éléments d'ordre et de repos.

Mais prince et députés s'unirent pour inaugurer le règne de la caste bourgeoise,

Ils le croyaient inébranlable, un souffle l'effaça de l'histoire.

En même temps qu'il donnait sa démission de député, M. de Cormenin résignait sa place au Conseil d'État. Sa conduite alors fut réellement dictée par le sentiment bien compris de ses devoirs.

S'étant représenté devant les électeurs d'Orléans avec une profession de foi légèrement empreinte de vague, ceux-ci ne lui renouvelèrent plus leur mandat.

Il fut élu postérieurement au mois d'octobre par le collége de Belley.

Tout d'abord, l'attitude de M. de Cormenin ne trahit pas ses projets hostiles envers le roi des barricades.

Il ne leva le masque, décidément, que le 30 août 1831, après la dissolution de la Chambre, et par une lettre adressée au *Courrier français*, dont il était depuis longtemps un des principaux actionnaires.

Ce manifeste posa les fondements de sa popularité radicale.

Il déclara que tout ce qui s'était fait depuis le 7 août de l'année précédente, était attentatoire à la souveraineté da peuple, et devait être, par conséquent, regardé comme nul et non avenu.

Dès ce jour, M. de Cormenin fut dans sa voie; dès ce jour, il obéit sans réserve à sa vocation, à ses goûts, à sa nature : il était pamphlétaire, et pouvait dire avec Francaleu de la *Métromanie :*

Or, j'avais quarante ans quand cela m'arriva.

Pour ce qui est de son fameux pseudo-

nyme de Timon, voici comment il fut amené à le prendre.

Un jour, Sarrans lui demande des articles pour la *Nouvelle Minerve*, et Cormenin propose les portraits des principaux orateurs de la Chambre.

Au moment de signer la première de ces silhouettes, il hésite et déclare qu'il est impossible de faire à ses collègues, face à face, la blessure du nom propre. Alors Sarrans lui cherche un nom supposé et lui impose celui du fameux misanthrope d'Athènes.

Donc, notre écrivain commence à peindre dans ce journal tous les orateurs vivants.

Après les exemples, il trace les préceptes de l'éloquence délibérative dans les différents genres; puis, trouvant sa galerie trop étroite et voulant l'élargir, il augmente le nombre de ses cadres et peint successivement la physionomie oratoire de la Constituante, de la Convention, de l'Empire et de la Restauration, dans les figures illustres de Danton et de Robespierre, de Napoléon, de Villèle, de Serres, de Manuel, de Foy, de Benjamin Constant, de Royer-Collard, de Martignac, etc.

Ces études réunies ont formé le beau *Livres des orateurs*.

Malgré le mérite incontestable de l'ouvrage, la critique y signale d'assez nombreux défauts.

Ainsi, par exemple, on reproche à l'auteur, et on lui reproche avec raison, de traiter souvent la langue et la grammaire avec une familiarité trop aristocratique. Il affecte aussi trop visiblement d'imiter la manière de Brantôme et de Montaigne, et confond la langue du temps de Louis XIII avec celle du XVIe siècle, anachronisme impardonnable et qui choque d'autant plus que, l'instant d'après, on voit reparaître la phrase nombreuse du rhéteur de l'époque impériale.

Pendant les dix-huit années du règne de Louis-Philippe, M. de Cormenin se condamna stoïquement, à la Chambre, au mutisme le plus absolu.

Il se bornait à jeter dans l'urne sa boule noire, à chaque mesure proposée par le gouvernement.

En 1831, la discussion du budget lui inspira ses fameuses *Lettres sur la liste civile*.

Le ministère avait proposé de fixer à dix-huit millions la dotation annuelle de la couronne, et la Chambre, trouvant ce chiffre exagéré, le fit réduire à douze.

C'était le soufflet le plus rude que l'on pût appliquer sur la joue du Système.

En cette circonstance comme en beaucoup d'autres, le cabinet manqua complétement de dignité.

Il s'empressa de fournir à la Chambre le compte minutieux, détaillé par francs et centimes, des divers services de la maison du roi, afin de justifier le chiffre de l'allocation réclamée.

Certes, il y avait autant de bassesse à entrer dans ces détails que de mesquinerie et de platitude à les discuter.

Dans ses *Lettres sur la liste civile*, M. de Cormenin sut donner aux lieux communs et aux phrases déclamatoires de l'opposition un tour original et piquant; il en rajeunit la forme à l'aide d'un style leste, incisif, pittoresque, mais trop évidemment calqué sur celui de Paul-Louis, cet autre pamphlétaire qui lui servit de modèle et qu'il ne fera point oublier.

Notre écrivain ne tarda pas à obtenir un autre grand succès de scandale par un second pamphlet qui eut pour titre : *Très-humbles remontrances de Timon, au sujet d'une compensation d'un nouveau genre, que la liste civile prétend établir entre quatre millions qu'elle doit au Trésor et quatre millions que le Trésor ne lui doit pas.*

L'effet de ce brûlot fut tel que le Système recula devant les clameurs générales et ne donna pas suite à ses réclamations.

Faute sur faute, sottise sur sottise.

On ne fait plus depuis longtemps le calcul du tirage des diverses brochures de M. de Cormenin. Quelques-unes sont arri-

vées à leur quarantième édition, c'est-à-dire qu'il s'en est vendu quarante mille exemplaires, car l'auteur n'a jamais consenti à ce qu'on tirât plus de mille exemplaires à la fois de ses divers ouvrages.

Quand ce millier se trouvait épuisé, son plus grand plaisir était de reprendre à nouveau son travail, aiguisant et affilant de plus belle ses phrases acérées, et y ajoutant des considérations empruntées aux faits du du jour.

Communiquées à l'avance aux feuilles radicales qui les citaient *in extenso*, ces additions devenaient un excellent mode de publicité, qui ne coûtait rien à Pagnerre le *grand* et *vertueux* éditeur.

Une justice à rendre à M. de Cormenin, c'est que la vente de ses pamphlets fut employée par lui en œuvres de bienfaisance.

Spéculation de popularité! s'écrient les sceptiques.

N'importe, nous aimons ces spéculations-là. Soyez certain que Jules-Isaac Mirès n'en fera jamais de pareilles!

Ce fut ainsi qu'en 1845 M. de Cormenin fit don à la ville de Montargis de cinq cents francs de rentes sur l'État, pour la fondation d'un prix de vertu. Le capital de cette rente venait du produit de son pamphlet intitulé : *Questions scandaleuses d'un Jacobin au sujet d'une dotation.*

Il s'agissait de la dotation réclamée pour monseigneur le duc de Nemours, une des plus lourdes bévues du règne de Louis-Philippe

Au moins servit-elle à quelque chose!

M. de Cormenin jouissait depuis douze ans d'une immense popularité dans le parti démocratique.

Mais il lui arriva tout à coup de blesser de la manière la plus grave les convictions des frères et amis, à propos de la nature des rapports qui doivent exister entre l'Église et l'État.

Toutes les idées qu'il essaya de faire pré-

valoir là-dessus, au lieu d'être comprises comme l'application logique du système de liberté, scandalisèrent nos démocrates et excitèrent contre lui les plus injurieux soupçons.

Il pensait qu'en recevant de l'État un salaire, le clergé n'abdique pas, pour cela, toute indépendance, parce qu'il sert Dieu avant de servir le roi ; il ne voulait pas que, sous prétexte de faire la guerre aux doctrines ultramontaines, on modelât l'église gallicane sur l'église anglicane.

Aussi prit-il la défense de l'évêque de Clermont et s'opposa-t-il à ce que l'enseignement des séminaires fût soumis à la surveillance de l'Université.

Le jour où l'on réclama l'expulsion des jésuites, il publia ses deux célèbres brochures, *Oui et non* et *Feu ! feu !* qui lui enlevèrent décidément toute popularité parmi les républicains.

Pour avoir osé confesser la foi catholique, apostolique et romaine, il faut voir comme on le traita !

Nous avons sous les yeux les notes de la quatorzième édition de *Feu ! feu !*

Elles contiennent les lettres anonymes, les menaces et les injures qui l'assaillirent de toutes parts. Ces nobles démocrates oubliaient le refrain du chansonnier :

Qu'on puisse aller même à la messe,
Ainsi le veut la liberté !

Dans leur colère, ils lui écrivaient des lettres de ce genre :

« Timon !

« Vous avez perdu toute espèce de popularité! Vos *Oui* et *non* font horreur. C'est dégoûtant! c'est honteux! c'est odieux! Vous déshonorez votre plume! »

Quelques autres affectaient dans leur éloquence épistolaire plus de laconisme encore :

« Timon ! le peuple vous renie !

« Vous êtes un jésuite

« Infamie!!! »

Mais voici l'épître la plus curieuse. On la trouve dans le même recueil de notes, et Cormenin n'a point hésité à la rendre publique.

« Monsieur,

« Je crois devoir vous prévenir qu'il circule en ce moment, sous votre nom, un ignoble libelle, intitulé *Oui* et *non*, au sujet, etc... Vous vous devez à vous-même, vous devez à tous ceux qui ont lu vos ouvrages, qui vous ont aimé et respecté à cause de votre cœur et de votre génie, de réclamer contre ce livre qu'on veut faire passer sous votre nom, contre ce livre absurde et ridicule, contre ce livre qui donne un si sanglant démenti à tout votre passé.

Non, monsieur, Vous n'avez point écrit ces pages; car, de deux choses l'une : Ou bien vous seriez tombé en enfance, et il faudrait pleurer la perte d'un des plus fermes soutiens du peuple; ou bien vous n'auriez été toute votre vie qu'un hypocrite animé seulement par les passions les plus viles, et il faudrait faire justice de tant de honte et de duplicité ! Êtes-vous jésuite, monsieur? êtes-vous carliste? êtes-vous catholique ou bigot? N'êtes-vous plus avec le peuple, avec la nation? Pour Dieu, répondez hautement; les organes de la publicité sont là! Que nous sachions au moins s'il faut confondre vos calomniateurs, ou s'il faut nous voiler la face devant la honte et l'infamie dont vous auriez couvert votre nom. Vous qui étiez si haut, tomber si bas! Allons,

c'est impossible; nous attendons un éclatant démenti de votre part.

« Le plus calme d'une réunion de ving membres, devant lesquels vient d'être lu ce pamphlet.

P. R. »

M. de Cormenin répond :

« Je dois dire au public qui me fait l'honneur de me lire, que je ne connais pas du tout le monsieur qui m'écrit de si belles choses, et qui est, dit-il, le *plus calme* de ses vingt amis. Mais fussent-ils vingt mille de ces amis-là, si *calmes!* ils n'ébranleront pas ma fermeté. On me demande le sacrifice de ce qu'on appelle ma renommée! Je la

donne à rien, pourvu qu'on ne me demande pas l'impossible sacrifice de ma conscience. Il faut que ces prétendus démocrates qui m'insultent sachent que je suis trop fier pour obéir à leurs caprices, et trop courageux pour ne pas leur dire la vérité.»

A la bonne heure!

Mais, dans ce beau pays de France, on ne comprendra jamais l'écrivain qui ne s'abrite pas exclusivement sous un drapeau et qui parle avec courage, même à ceux de son bord. Vous êtes d'un parti : louez ce parti sans restrictions, même quand il commet des turpitudes!

C'est la loi et les prophètes.

En vérité, nous sommes plus absurdes qu'on ne pense.

Le Saint-Père envoya des félicitations à M. de Cormenin sur son livre de *Feu! feu!* et le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Georges.

Timon n'eut jamais plus d'esprit, de verve, d'originalité, de logique et de style que dans ce dernier pamphlet, quoi qu'en puissent dire, encore à présent, les crétins-démocrates, les crétins-socialistes, les crétins-protestants et surtout les crétins-athées.

Il y disait des vérités à tout le monde, à

la jeunesse qui vient, à l'âge mûr qui gouverne, comme à la vieillesse qui s'en va.

Le *Corsaire* de 1848 publia sur M. de Cormenin l'appréciation qui va suivre :

« Qu'est-ce donc que Timon? Suivant plusieurs, Timon est démocrate, radical, monarchique, légitimiste, impérialiste, gallican ou ultramontain. La plupart, dans leur pauvreté native, ont loué ou blâmé tour à tour le frère d'armes, l'auxiliaire ou l'ennemi qu'ils croyaient rencontrer dans leurs rangs ou devant eux. Mais Timon n'a jamais pu faire que M. de Cormenin fût radical, démocrate, légitimiste, impérialiste, gallican ou ultramontain. Timon a nié ces dernières significations, nous nions

les autres; et la preuve que Timon n'est rien de tout cela, c'est que M. de Cormenin a été, est, et sera toujours un aristocrate.

« O mon Dieu, oui, toujours un aristocrate!

« Non pas, à la vérité, de ceux qui furent assez niais pour se laisser pendre à la lanterne en 93, mais de ceux *qui sauraient mettre leurs coquilles en sûreté*, si l'on venait à les vouloir briser.

« M. de Cormenin doit, en effet, comprendre toutes les aristocraties. Il est homme de talent, riche, député et... vicomte par dessus le marché.

« Ce que nous reprochons à Timon, c'est

de n'avoir point fait pour M. de Cormenin une aristocratie complète et rationelle. Timon ressemble aux abeilles, il prend son bien un peu partout. Seulement M. de Cormenin ne dit pas ce qu'il en veut faire. Timon a défendu le clergé, c'est bien! Il a combattu l'avide économie de la liste civile, c'est très-bien! Il a parlé pour le peuple, c'est à merveille! Mais de tous ces matériaux utiles et précieux qu'a-t-il fait? que va-t-il édifier? où est son plan?

« Nous craignons qu'avec tout son esprit, toute sa verve, toute sa logique, Timon n'ait véritablement mis M. de Cormenin dans l'embarras. »

Brouillé avec le républicanisme, l'il-

lustre pamphlétaire demanda des consolations à la philantropie.

Il publia successivement les *Dialogues de maître Pierre*, le *Maire de village*, — et les *Entretiens de village*.

Ce dernier livre, couronné d'abord par la Société d'Instruction élémentaire, obtint, en 1847, le prix Montyon à l'Académie française [1]. L'œuvre consiste en dialogues familiers sur toutes les questions de mo-

1. Une première fois messieurs les Quarante refusèrent le prix à Cormenin. M. Dupaty les y avait excités en s'écriant : « — Il porte un nom fameux et fâcheux. Comment les faveurs du philanthrope Monthyon seraient-elles acquises au misanthrope Timon ? L'ombre du testateur en frémirait! »

rale, d'économie, d'hygiène, d'instruction et de bienfaisance publique que les campagnards ont le plus d'intérêt à connaître.

Le but de l'auteur était de défricher partout les broussailles de l'ignorance.

« Vain et frivole bruit, s'écrie-t-il, que ce bruit éclatant des cités qui monte, qui monte, qui se dissipe, et qu'on appelle la gloire!

« Ah! mille fois plus douces sont les bénédictions des pauvres à l'oreille de celui qui les recueille en passant le long du sentier! Y a-t-il de petit intérêt, lorsqu'il s'agit de l'intérêt des malheureux? Y a-t-il de petites gens pour qui sait les aimer et les servir? Les hommes s'en laissent volon-

tiers imposer par les pompes de la civilisation, par le brillant des villes; mais aux yeux de Dieu, la plus humble des roses, la rose des champs n'est pas la moins belle.»

Le *Maire de village* a pour but de tracer nettement à cet obscur fonctionnaire ses devoirs : 1° envers soi-même; 2° envers le gouvernement; 3° envers la commune; 4° envers les habitants; 5° envers le conseil municipal: 6° envers le ministre du culte; 7° envers l'instituteur; 8° envers les pauvres.

« Dans l'ordre des devoirs, dit l'auteur en terminant, ce ne sont pas les plus élevés qui sont les plus dignes d'estime, ce sont les mieux accomplis.

« On n'a pas besoin, pour être un bon maire de village, d'avoir de grandes lumières, une suite d'ancêtres illustres ou beaucoup de fortune; il suffit d'avoir de la probité, du bon sens, un caractère conciliant et ferme, et la volonté de bien remplir sa charge.»

M. de Cormenin est un homme d'infiniment d'esprit. A la Chambre, malgré sa tenue grave et presque sévère, il lançait une foule de bons mots.

En voici quelques-uns.

Le ministre de la guerre, en 1845, fit

enlever le coq gaulois des shakos d'une partie de nos régiments.

– Pourquoi diable, demanda quelqu'un, s'amuse-t-on d'ôter cet emblème de la vigilance, du courage et de mille autres vertus ?

— Ah! vous parlez de l'oiseau? dit Timon.

— Oui. Savez-vous pourquoi ils le suppriment?

— Certainement... Parce qu'ils l'ont trop plumé!

Voyant, un autre jour, circuler dans les couloirs de la Chambre quelques huissiers

du Château, portant aux députés bien pensant des lettres d'invitation pour les soirées de monseigneur de Nemours :

— Oh ! oh ! s'écria-t-il, la cour fait porter ses lettres d'invitation par des huissiers : voilà qui sent terriblement la contrainte !

Michel-Odilon-Morin Barrot lui reprochait de ne consacrer ses loisirs qu'à la confection de pamphlets parlementaires ou à des croquis à la plume sur les hôtes du Palais-Bourbon.

— Que voulez-vous? repartit négligemment M. de Cormenin : j'écris pour le peuple, et la satire est la dernière raison d'un peuple que ses législateurs ennuient.

A ce même Michel-Odilon-Morin Barrot, qui lui demandait :

— Qu'entendez-vous par conservateurs dynastiques?

— On entend par ce mot, répondit Timon, des conservateurs sans place, et qui veulent en obtenir une.

Comme on lui reprochait de ne pas prendre assez souvent la parole à la Chambre :

— N'y a-t-il pas assez de bavards, fit-il, sans que j'en augmente le nombre?

— Mais, reprit son interlocuteur, du moment qu'on accepte un mandat de dé-

puté, c'est qu'on a l'ambition de jouer un rôle sur la scène politique.

— Eh! non, mon cher, répondit en souriant M. de Cormenin : ce n'est ni par des motifs ambitieux ni par le désir de jouer un rôle que j'ai voulu avoir mes entrées au Palais-Bourbon ; c'est tout simplement par curiosité et pour voir la comédie de plus près.

Aux élections générales de 1846, Timon n'est pas réélu.

Il ne s'en émeut en aucune sorte et travaille dans une paix profonde, loin du vacarme parlementaire.

Sur ces entrefaites, éclate la révolution de février.

Les vainqueurs, ébahis de se trouver brusquement à la tête du pouvoir, cherchent parmi eux des hommes de mérite, et, n'en trouvant point, se reconcilient avec Cormenin, malgré les boutades que celui-ci leur décoche sans cesse.

A l'une des séances de l'Hôtel-de-Ville, il frappe sur l'épaule de Lamartine et lui dit :

— Citoyen, si vous laissez faire les hommes de la veille, le peuple de février sera bientôt réduit à la portion *qu'on gruge*.

Mais on lui passait ces vétilles.

On le flattait, on l'amadouait, on avait besoin de son expérience et de ses lumières.

Son nom sortit de l'urne du suffrage universel dans quatre lieux à la fois, à Paris, à Marseille, à Auxerre et à Laval. On lui fit même l'honneur de le choisir pour un des vice-présidents de la Chambre.

Plus tard, il devint président du Conseil d'État et président du Comité chargé de rédiger la fameuse Constitution de 1848, dont il fut à vrai dire le père, en collaboration avec Armand Marrast.

Tout à coup une réminiscence de son

ancien métier de pamphlétaire vient le saisir, et quel sujet choisit-il pour égayer la galerie? précisément la fille qu'il a mise au monde, cette chère Constitution de 1848.

Jugez du scandale!

Invité à se démettre de la présidence du comité, il ne marchande pas, quitte ses collègues et se contente de son rôle muet au Conseil d'État.

Désigné par le sort pour faire partie du roulement annuel et successif qui renvoyait un certain nombre de conseillers, il resta simple spectateur de la comédie politique jusqu'au 2 décembre 1851.

Bientôt un décret de Louis Bonaparte appela M. de Cormenin à faire de nouveau partie du Conseil d'État.

Il est reconnu que ce corps ne peut se passer de ses lumières.

En même temps, son fils prit la rédaction en chef du *Moniteur*, journal officiel de l'Empire français.

Au physique, M. de Cormenin porte une soixantaine d'années.

Il est d'une taille au-dessus de la moyenne. Sa parole est sérieuse, sa figure ouverte, son front beau, son sourire plein de bien-

veillance. Comme on dit vulgairement, il a tout à fait l'air d'un brave homme.

Pour tout dire, il pêche à la ligne!

Voici une anecdote racontée jadis par les journaux de 1846 :

Chaque matin, depuis quelque temps, au petit jour, un individu muni de tout l'attirail d'un pêcheur à la ligne, sortait discrètement d'une maison voisine de la Madeleine et se dirigeait à grands pas vers les arceaux du pont de la Concorde.

Une fois arrivé là, il disposait ses lignes et se livrait avec délices, jusqu'à huit heures, à la pêche du goujon.

Mais, un matin, notre homme trouve commodément installé à sa place un étranger dont les lignes sont tendues sur presque toute la largeur de l'arcade. Nonchalamment couché sur les dalles, ce personnage ne donne pas même un coup d'œil à ses hameçons et s'occupe, le profane! à lire les *Oui* et *Non* et *Feu! Feu!* de M. le vicomte de Cormenin.

Celui dont il usurpe la place hausse les épaules et s'en va.

— Demain, se dit-il, je viendrai plus tôt.

Or, le lendemain, la place est encore prise; elle est prise par le même individu qui lit les mêmes pamphlets, et, comme la

veille, ne semble pas s'inquiéter le moins du monde si le poisson mord ou ne mord pas.

Notre pêcheur n'y tient plus.

— Monsieur, dit-il à l'étranger, vous aimez évidemment très-peu la pêche, et je ne vois pas le motif qui vous excite à venir tous les jours prendre ma place.

— Le goujon frétille pour moi comme pour vous, monsieur.

— Allons donc! vous dissimulez mal votre usurpation, je devrais dire votre taquinerie. Encore si vos lectures étaient variées! mais toujours M. de Cormenin!...

ce n'est déjà pas si amusant, M. de Cormenin !

— C'est vrai, je le trouve paradoxal et rempli d'erreurs.

— Alors, pourquoi diable le lisez-vous ?

— Pour le mieux réfuter.

— Oh ! oh !... monsieur écrit ?

— Après vous, monsieur Timon !

— C'est à merveille. J'ai toujours cru être logique et consciencieux. Tâchez, après votre réfutation, de vous rendre le même témoignage. Monsieur doit être républicain ?

— Comment le devinez-vous?

— Parce que monsieur m'a pris ma place!

Dans le cours de cette notice, nous avons très-peu cherché querelle à l'illustre écrivain, au sujet de ses variations politiques.

Pourtant, c'est le reproche le plus grave qu'on lui adresse, dans ce siècle de chauvinisme, où tant de niais s'entourent des plis de leur drapeau et jurent de ne s'en séparer sous aucun prétexte, même lorsqu'on leur prouve que ce drapeau n'a qu'une devise absurde, et flotte sur des bataillons d'ambitieux.

M. de Cormenin, — nous le croyons du moins, — n'a jamais été sérieusement ni légitimiste, ni démocrate, ni bonapartiste; c'est-à-dire qu'il a toujours été du parti de la France, ou, en d'autres termes, qu'il veut, comme tous les nobles cœurs, comme tous les hommes sages, le repos, la tranquillité, la moralisation du pays.

FIN.

Paris.— Typographie de Gaittet et Cie, r. Gît-le-Cœur, 7.

Monsieur le Président,

Je vous prie de vouloir bien m'accorder la permission de visiter M. Marrast qui est détenu à Ste Pélagie,

j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre très humble et très obéissant serviteur

Fornier

député

Paris, ce 16 avril 1835

Monsieur le Président de la Cour de Paris

LA VÉRITÉ POUR TOUS

JOURNAL CRITIQUE ET LITTÉRAIRE

BUREAUX A PARIS, RUE MONTMARTRE, 55

Le titre de ce nouveau Journal indique suffisamment quelles doivent être ses tendances, dans un siècle de mensonge, d'agiotage et de matérialisme.

Ses rédacteurs ne se nomment pas.

Ou ils tiennent à se laisser deviner, ou ils se croient trop peu célèbres pour attirer le public à l'amorce de leur nom.

QUI LIRA VERRA

Le Journal *LA VÉRITÉ POUR TOUS* paraîtra le jeudi de chaque semaine, et le premier numéro sera publié le jeudi 10 décembre 1857.

On s'abonne à Paris, rue Montmartre, 55.

Le Journal se vendra :

Chez GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE, 15, rue Guénégaud, et boulevart Sébastopol (rive gauche).

Chez tous les MARCHANDS DE JOURNAUX de Paris.

Et chez

TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ETRANGER.

Un Numéro — Trente centimes

PRIX DE L'ABONNEMENT :

POUR PARIS

Un an, **16 francs.** — Six mois, **9 francs.**
Trois mois, **5 francs.**

POUR LES DÉPARTEMENTS

Un an, **18 francs.** — Six mois, **10 francs.**
Trois mois, **6 francs.**

POUR L'ÉTRANGER

Le port en sus, selon les pays.

Envoyer, pour le prix de l'abonnement, une *valeur sur Paris* ou un *mandat sur la poste* à M. Viriot, administrateur-gérant de la VÉRITÉ POUR TOUS, rue Montmartre, 55. (*Affranchir.*)

NOTA. Les personnes qui ajouteront DEUX FRANCS à leur abonnement et qui s'abonneront pour un an, d'ici au 1er janvier prochain, recevront franco, comme étrennes et comme témoignage de gratitude, le magnifique ouvrage des *Confessions de Marion Delorme*, par Eugène de Mirecourt, deux volumes de chacun 500 pages grand in-octavo, cotés DIX FRANCS nets en librairie.

PARIS. — Typ. LAHOUR, rue Soufflot, 18.

VIENT DE PARAITRE

HISTOIRE-MUSÉE
DE LA
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
DEPUIS
L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES JUSQU'A L'EMPIRE

PAR

AUGUSTIN CHALLAMEL

ACCOMPAGNÉE

DES ESTAMPES, COSTUMES, MÉDAILLES, CARICATURES, PORTRAITS HISTORIÉS ET AUTOGRAPHES LES PLUS REMARQUABLES DU TEMPS

TROISIÈME ÉDITION

Le succès qui a accueilli les deux premières éditions de ce livre pourrait, à la rigueur, nous dispenser d'entrer dans de nouvelles explications sur l'intérêt des matières qu'il traite et

sur l'importance des nombreux documents qu'il contient; mais il nous a semblé qu'il ne serait pas hors de propos aujourd'hui de dire quelques mots sur la pensée de l'auteur, sur le plan qu'il a suivi et sur les motifs qui doivent faire, à notre avis, désirer en ce moment une réimpression de cet ouvrage.

L'*Histoire-Musée de la République française* n'est pas, à proprement parler, une histoire de la République, c'est-à-dire un récit plus ou moins détaillé des événements publics groupés et appréciés suivant la passion politique, le système ou l'école philosophique de l'auteur; elle n'est pas non plus, comme on pourrait le penser, un simple recueil de documents, plutôt fait pour les écrivains que pour les lecteurs; elle tient à la fois de ces deux genres de livres; plus impartiale et moins solennelle que les narrations des historiens, en ce qu'elle se borne, la plupart du temps, à exposer les circonstances dans lesquelles se sont produits les lettres, les dessins, les emblèmes, les caricatures, dont elle retrace et conserve l'image exacte comme autant de

monuments des luttes des partis, elle est moins sèche aussi et plus instructive qu'une simple collection de pièces, parce que, en guidant le lecteur par un récit rapide des faits qui relient entre elles ces productions si diverses de l'esprit français pris sur le fait dans le moment où la surexcitation des passions de parti lui donne l'essor le plus énergique, elle met l'observateur intelligent à même d'en déduire des enseignements utiles.

On pourrait dire que l'*Histoire-Musée de la République française* est la chronique du mouvement quotidien de l'esprit français pendant la Révolution.

Quant à l'opportunité du moment choisi pour cette réimpression, nul ne contestera qu'elle ne saurait se produire plus à propos que dans ces temps de calme si favorables à la méditation, ces temps où les esprits sérieux aiment à chercher dans l'étude impartiale du passé la raison d'être du présent et la leçon de l'avenir.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'*Histoire-Musée de la République française*, par AUGUSTIN CHALLAMEL, formera deux volumes grand in-8 jésus.

350 gravures sur acier et sur bois, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 72 livraisons à 25 cent., et en 12 séries brochées à 1 fr. 50 cent.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte, avec gravures, plus *deux gravures* sur acier ou sur bois, tirées à part, ou une gravure et un autographe.

Prix de la livraison, 25 centimes

LES PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE GUÉNÉGAUD, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

LISTE COMPLÈTE DES 100 VOLUMES

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Beranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval. — Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaître
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Chamfleury. — Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.
Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clémence Robert.
Cousin.
Rosa Bonheur.
Viennet.
Gustave Planche.
Henri Heine.
Mélingue.
Paul Delaroche.
Crémieux.
Lachambaudie.
Auber.
Henry Monnier.
Emile Deschamps.
Lola Montès.
Mérimée.
Philarète Chasles.
Michelet.
Grassot.
Louise Colet.
Ledru-Rollin.
Beauvallet.
Cavaignac.
Montalembert.
Saint-Marc-Girardin
Louis Blanc.
Gérard (le tueur de lions).
Blanqui.
Arnal.
Elle Berthet.
Cormenin.
Considérant.
Madame Ancelot.
Ravignan.
Plessy-Arnould.
Barbès.
Ricord.

EN VENTE CHEZ LE MÊME

CONFESSIONS DE **MARION DELORME**

MÉMOIRES DE **NINON DE LENCLOS**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

Éditions illustrées par J.-A. Beaucé. — Chaque ouvrage est publié en 60 liv. à 25 cent. — Prix, complet, 15 fr. pour Paris et la province.

PARIS. — IMP. D'AD. BLONDEAU, 26, RUE DU PETIT-CARREAU.

LES CONTEMPORAINS

95

RAVIGNAN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

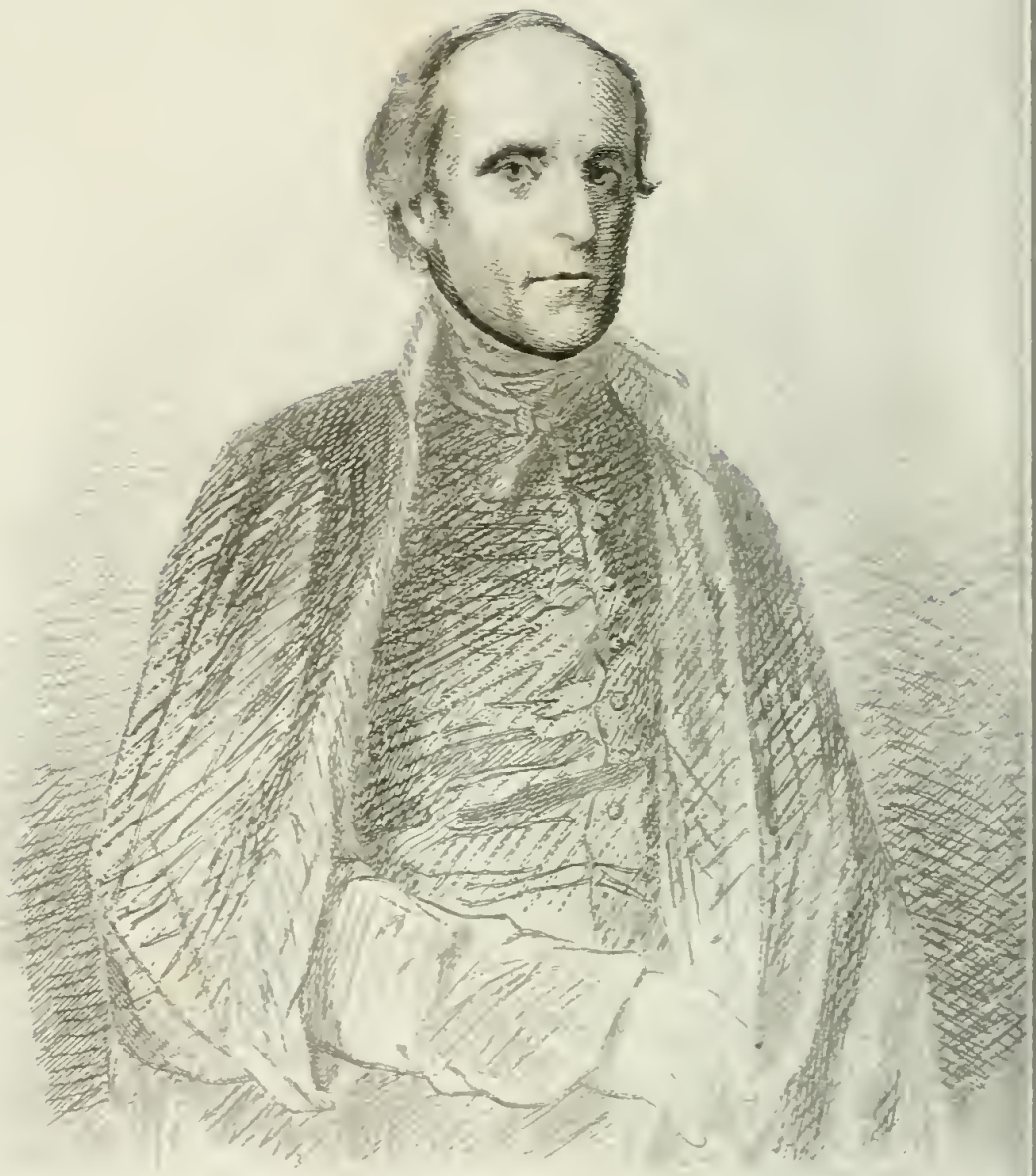
PARIS — 1858

CHEZ L'AUTEUR

48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

RAVIGNAN



Carey, del et sc. Imp de Mangeon, 67 St Jacq Pa

RAVIGNAN

Publié par CHAVANT

LES CONTEMPORAINS

RAVIGNAN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS — 1858

CHEZ L'AUTEUR
48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS.

Depuis environ dix mois, chers lecteurs, un journal était devenu le frère de ces petits volumes. Il s'appelait comme eux ; il avait pris en main leur défense, et voici que ce pauvre journal est mort.

Qui l'a tué? demanderez-vous.

Un de ces matins nous vous raconterons l'histoire du meurtre.

En attendant, voici un détail judiciaire, que l'appel formé par nous en Cour impériale autorise, et qu'il faut communiquer aux journalistes, exposés comme nous à se tromper et à s'imaginer qu'ils marchent sur la route du sens commun, quand il suivent (le Tribunal de première instance l'affirme) un chemin diamétralement opposé.

Jusqu'ici, sachant que les magistrats sont institués pour appliquer la loi, nous avions cru qu'ils devaient, en matière de presse par exemple, *prononcer* dans un jugement *définitif* la suppression d'un journal, pour que ce journal cessât de paraître.

Erreur !

Nous étions dans le faux absolu.

Le journal doit se supprimer de lui-même, sans le secours des juges, sans avertissement préalable, sans

mise en demeure, sans l'ombre de sommation du Parquet, sous peine de CINQ CENTS FRANCS D'AMENDE par chaque numéro qui osera montrer son titre à la fenêtre de la publicité [1].

Cette législation ne manque pas d'un certain charme, et l'on va très-incessamment l'appliquer sur une vaste échelle.

1. Pourtant le *Siècle* qui, d'après un système analogue, se trouvait à son troisième *avertissement* suspendu *de droit*, n'a pas jugé convenable de se suspendre de son propre chef. L'honnête journal existe toujours. Grand bien lui fasse, et à la morale aussi!

Tout voleur qui aura crocheté une serrure sera tenu de s'empoigner lui-même et de se conduire au bagne.

Tout assassin devra se servir également de gendarme à lui-même, se mettre les menottes, dresser l'échafaud dans le plus bréf délai, et se guillotiner en personne, sous peine de cinq cents francs d'amende par chaque jour de retard.

On simplifiera singulièrement ainsi les procédures civiles et criminelles.

Vous savez, chers lecteurs, que le

journal qui n'est plus avait constamment pris la défense de la religion, de la morale et de l'ordre. Il était lancé, par malheur, comme ces petits livres, dans la voie biographique, en conséquence il a dû plus d'une fois écrire des noms propres sous une page de blâme énergique.

Sa ruine et celle de son rédacteur en chef viennent de là.

Mais notre conscience est parfaitement calme, et nous ne croyons avoir dépassé ni les droits de l'écrivain ni

les limites d'une juste défense sociale, en arrachant le masque des ambitieux, des hommes vendus, des faux apôtres et du Million.

Voilà qui est dit.

Nous vous avons promis *cent volumes;* nous tiendrons parole.

Dieu nous a rendu la santé, nous l'en remercions du plus profond de notre âme. Peu nous importe la prison, peu nous importe la souffrance, dès que le travail est possible.

Nous ne sommes ni abattu, ni découragé. Si le présent est contre nous, toutes nos espérances prennent leur vol du côté de l'avenir.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Sainte-Pélagie, 25 novembre 1857.

RAVIGNAN.

Le saint prédicateur que nous allons peindre vit dans la retraite sous le regard de Dieu.

Il ne s'est révélé aux hommes que par son éloquence, descendue sur eux du haut

de la chaire chrétienne, et cette not
aura principalement pour objet l'étude
son talent comme orateur sacré.

Xavier Delacroix de Ravignan vint
monde à Bayonne en 1793.

Jamais il n'a reçu au baptême les pı
noms de Jules-Adrien, comme l'affirm
certaines biographies peu exactes, qui c
également le tort d'indiquer Paris comı
sa ville natale, ou de le faire naître da
les environs de Bordeaux.

Sa famille appartenait à la petite n
blesse de province.

Le jeune Xavier fut élevé dans l'amo
de Dieu et des bonnes œuvres par une mè

éminemment chrétienne. Il a plusieurs frères et sœurs qui occupent avec plus ou moins d'éclat diverses positions dans le monde.

Une de ses sœurs avait épousé le général comte Excelmans.

Xavier fit une partie de ses études au collége Bourbon et suivit ensuite les cours de droit.

Admis au stage, il s'occupa sérieusement de la procédure, sans négliger toutefois les autres branches de la législation, comme lui en avaient donné l'exemple Joly de Fleury et d'Aguesseau, les grands jurisconsultes.

Inscrit au tableau de la Cour royale de Paris, il plaida quelque temps avec succès; puis on le nomma conseiller auditeur à l'âge de vingt-trois ans.

Cette nomination ne surprit personne; elle était justifiée par le mérite extraordinaire du jeune avocat.

Réfléchi, studieux, pénétrant, spirituel et d'une simplicité noble et douce, dit le *solitaire* biographe du clergé, sa précocité, plus réelle que bruyante, n'avait pas étourdi ses contemporains, mais les avait pénétrés et persuadés.

Il est facile de comprendre où M. de Ravignan puisait cette grâce merveilleuse qui,

en le faisant aimer du ciel et des hommes, l'élevait au-dessus des passions : il remplissait scrupuleusement tous ses devoirs de chrétien.

L'Évangile est aussi un admirable manuel à l'usage des gens du monde.

Celui qui a bien prié ne s'irrite point. Il ne médite pas l'injustice dans son cœur, il ne blesse personne. L'obéissance lui suffit pour sa gloire et ses intérêts. Sa conscience est le trône où il aspire; son salut éternel est la fortune qu'il a rêvée.

Les sentiments de parfait chrétien de Xavier de Ravignan ne l'empêchaient pas de voir le monde.

Il y brillait par l'exquise politesse de ses manières et par sa conversation, à laquelle on trouvait beaucoup de charme, bien qu'elle fût toujours grave et pleine de réserve.

Sept ans après son entrée dans la magistrature, le 1er août 1821, il fut nommé substitut du procureur du roi près le Tribunal de la Seine.

M. le président Séguier dit alors :

— Laissez-le venir, mon fauteuil lui tend les bras !

Xavier de Ravignan remplit sa nouvelle charge avec beaucoup de distinction, jus-

qu'au jour où il crut devoir l'abandonner pour se consacrer exclusivement à Dieu.

Il écrivit alors au procureur général Bellart, lui annonçant qu'il donnait sa démission de substitut et qu'il allait entrer au séminaire.

M. Bellart lui répondit :

« Si je n'étais pas comme vous détrompé de toutes les affections humaines, mon cher Ravignan, je regretterais pour le monde et pour moi un bon et aimable jeune homme, qui promettait de rendre des services distingués à son pays et d'être l'ornement de la magistrature.

« Tout en étant donc fort enclin à vous applaudir par mes dispositions personnelles et par le dégoût que me donne le spectacle de démence et de perversité auquel j'assiste, je crois devoir m'élever au-dessus de cette espèce d'égoïsme qui me fait envier plutôt que désapprouver votre résolution, pour vous inviter cependant à la méditer de nouveau.

« Elle est grave ; elle va vous imposer des devoirs très-austères, beaucoup de privations surhumaines, auxquelles il faut que vous soyez bien sûr de vous ployer aujourd'hui, demain, des années, à jamais, votre vie entière, sans murmure et surtout sans regrets.

« Quant à vous-même, si vous êtes bien

assuré de votre persistance, je vous crois heureux de sortir de ce théâtre tumultueux, où j'éprouve trop souvent le mortel ennui de vivre pour ne pas apprécier à toute sa valeur cette douce paix de l'âme, dont doit jouir celui qui est assez favorisé de Dieu pour vivre loin de ce jeu effrené de passions, de crimes et de folies, qui ne se sont jamais produits plus à découvert, je crois, sur la scène du monde.

« Mais n'y a-t-il pas un peu d'égoïsme aussi dans une résolution pareille?

« Vous vous serez fait votre part des avantages de la société humaine, en conquérant une position fortunée où vous échapperez à tous les dangers du siècle, mais l'avez-vous faite aux autres? Êtes-

vous bien sûr de ne pas sacrifier quelques devoirs à votre goût?

« J'honore assurément du fond de mon cœur ces héros de la religion qui se dévouent à cette vie de perfection et de sacrifices, dans laquelle, quand ils n'y portent que les vues divines et que la charité, il y a tant de bien à faire à soi-même et aux autres.

« Mais il faut obtenir des grâces du Tout-Puissant d'être un héros véritable; car, si on retombe, on redevient homme, on devient moins qu'un homme. Ma tendre et sincère amitié pour vous, mon cher Ravignan, m'a suggéré une réflexion. Il peut bien se faire que, parce que je n'étais pas digne de tenter de si grands efforts, ils ef-

frayent trop, pour vous qui êtes plus que courageux, mon imagination et mon esprit. Mais mon affection paternelle vous devait cet acte de franchise. Je ne combats point votre projet, je vous engage seulement à le bien mûrir. L'engagement n'est pas pris encore ; s'il l'est jamais, je ne saurai plus que vous y affermir et que former le vœu que, dans ce nouvel état, vous fassiez autant de bien que vous pouviez en faire dans celui que vous quittez.

« Je vous embrasse,

« BELLART. »

Cette lettre aussi touchante qu'amicale émut profondément Xavier.

Mais il persista dans son pieux dessein et entra au séminaire de Saint-Sulpice.

On conçoit qu'un semblable néophyte, un homme du monde, renonçant à une haute position sociale pour l'humble solitude qui prépare au sacerdoce, devait être, dans cette maison, l'objet d'une curiosité générale et d'une admiration parfois indiscrète.

Est-ce à l'importunité bienveillante de ses jeunes condisciples qu'il faut attribuer le court séjour de M. de Ravignan dans ce séminaire, ou bien, comme on l'a dit, trouvait-il incomplète la méthode théologique des Sulpiciens?

Il s'expliquait difficilement leurs variations sur certaines matières plus ou moins libres de foi ; il ne partageait pas leur façon de voir sur l'opportunité de certaines pratiques, et aurait voulu chez eux plus d'ouverture, plus d'intrépidité, moins de sens politique peut-être, moins d'esprit d'animosité, moins d'irritations puériles, moins d'habileté à couvrir leurs faiblesses du voile d'or de l'intention.

L'écrivain que nous avons déjà cité, dit à ce sujet :

M. de Ravignan ne pensait pas qu'on pût devenir un grand théologien en parcourant les cuisines et les corridors d'un séminaire du matin jusqu'au soir. Il lisait un

peu moins que d'autres *la Gazette de France* et les recueils de calembourgs; mais, en compensation, il feuilletait journellement la somme de saint Thomas, Isaïe, saint Paul et saint Augustin.

Dévoré d'une soif inextinguible de savoir, on l'entendit plus d'une fois déplorer que la vie de l'homme fût trop courte pour embrasser l'arbre encyclopédique des connaissances humaines. Il lisait les vieux auteurs et compulsait en même temps la théologie païenne et l'histoire des hérésies, le tout la plume à la main, suivant son procédé ordinaire de travail.

M. de Ravignan recueillait ainsi une

prodigieuse quantité de notes et amassait des trésors d'érudition.

Il reçut la tonsure et les ordres mineurs des mains de l'aumônier de Louis XVIII, M. de Frayssinous, qu'on venait de sacrer évêque.

Devinant la gloire future du studieux lévite, le prélat lui dit devant tout le séminaire assemblé :

— Mon plus vif désir est de vous avoir pour successeur dans l'œuvre des *Conférences*.

Bientôt M. de Ravignan se fit recevoir à

la maison professe des Jésuites, à Montrouge.

Au moment de prononcer des vœux irrévocables, dit le *Solitaire*, il se considéra comme mort pour le monde, et ne voulut pas que ce renoncement fût une fiction. Il appela son notaire, et voici ce qui se passa dans l'entrevue :

— Je veux, dit-il, partager tous mes biens, sans réserve aucune, entre mes héritiers naturels.

— Vous n'y pensez pas.

— J'y ai pensé.

— Pensez-y encore; je reviendrai dans quinze jours.

— Dans quinze jours ma volonté sera la même, répondit M. de Ravignan.

Cet intervalle écoulé, le notaire se représenta.

— Eh bien, monsieur l'abbé?

— Eh bien, terminons!

Le contrat fut rédigé et signé; le partage fut fait, et M. de Ravignan dit au notaire :

— Dieu merci, je n'ai plus rien; je suis libre!

Il est inutile de recourir au commentaire en présence d'un acte d'abnégation aussi héroïque. Les ennemis les plus achar-

nés de la foi religieuse n'ont rien à répondre, et de pareils exemples les écrasent.

Le frère de M. de Ravignan, chef d'escadron dans la garde royale, eut la majeure partie de sa fortune.

Presque aussitôt il quitta le service.

Dès le second mois de son noviciat dans la maison de Montrouge, Xavier fut élu *admoniteur*.

On appelle ainsi, aux termes du règlement de la Compagnie de Jésus, un élève préposé à l'inspection perpétuelle de la conduite des autres.

L'ardeur de notre novice pour l'étude était admirable.

Il y consacrait jusqu'aux heures destinées au sommeil, approfondissant le dogme, la morale, et méditant sans cesse les Pères de l'Église.

Devenu jésuite-profès, il manifesta le désir de se consacrer à la prédication; mais ses supérieurs jugèrent convenable de le charger de l'enseignement de la théologie.

Sacrifiant ses goûts, M. de Ravignan se courbait sans murmurer sous la loi de l'obéissance, lorsque Dieu permit que sa vocation première eût son cours.

M. de Quélen le désigna pour prêcher à Notre-Dame les conférences du carême de 1837.

Depuis trois ans, ces conférences avaient été établies par l'archevêque.

Leur but essentiel était de procurer aux hommes éclairés, et surtout à la jeunesse des Ecoles, des institutions spécialement en rapport avec le besoin de *connaître* qui distingue notre époque.

Ouvertes en premier lieu par le révérend père Lacordaire, elles avaient attiré un concours inouï de citoyens de toutes les classes, preuve évidente que l'ignoble séquelle voltairienne allait rentrer sous terre,

et que l'incrédulité systématique fatiguait les esprits et les consciences.

L'ordre d'idées qui faisait le fond des discours de l'illustre dominicain, le genre de talent qui s'y révélait avec un éclat supérieur, sa parole incisive, son geste énergique et inimitable, tout lui avait attiré d'universelles sympathies.

On craignait, malgré la confiance inspirée par le talent du nouveau prédicateur, que d'imprudents parallèles ne vinssent à s'établir.

Il n'en fut rien.

Au début de M. de Ravignan les craintes cessèrent. Le talent de l'un ne perdit rien

à être mis en comparaison avec celui de l'autre.

Nos deux orateurs conservèrent chacun leur mérite respectif.

Ce fut le 12 février 1837 que s'ouvrit la première conférence de M. l'abbé de Ravignan.

Il y examina :

1° Les éléments favorables au catholicisme que présente la société moderne.

2° Les éléments contraires qu'elle renferme.

Cette division posée, il traita chaque

point avec un talent remarquable et traça l'histoire rapide des progrès du catholicisme, parallèlement au progrès des sciences.

On se plut à reconnaître qu'il était, en cette matière, aussi grand littérateur que théologien profond.

Voici l'analyse succincte de son discours :

Il établit d'abord qu'après un demi-siècle de moqueries, d'impiétés et de dissolutions affreuses, le monde européen se réveilla tout à coup, au XIXe siècle, avec un besoin de foi qui pressait tous les esprits éclairés.

On répudiait la philosophie de l'athéisme.

Elle n'avait produit que des ruines.

Tous les cœurs revenaient à la religion catholique, et l'on n'insultait plus les vieilles croyances de nos pères.

Jusque-là si audacieuse dans ses assertions blasphématoires, la science parla dignement des faits divins. Sa voix impartiale attesta l'exactitude des récits de Moïse.

Après avoir tout nié, elle expliqua tout dans le sens de la Bible; elle trouva conforme à ses recherches et la fluidité primitive de la terre, et l'existence de la lumière, indépendamment des corps lumineux.

Le mouvement des arts s'empreignit également d'une inspiration catholique.

Or, ces éléments heureux furent infirmés, pour ainsi dire, par les éléments contraires.

Vainement on interroge le passé, rien n'y offre une situation analogue à l'époque présente. L'erreur, inévitable au dire de l'apôtre, avait toujours eu des limites précises, un caractère net, qui la distinguait de la vérité. Toujours on pouvait l'attaquer, la saisir, la confondre. Mais, dans ce siècle, où est l'erreur saisissable?

On s'est fait rationaliste, éclectique, sensualiste, mystique, panthéiste.

Puis on a tout approuvé, tout loué, afin de tout conduire à une sorte *d'unité* fantasque, à laquelle il eût mieux valu donner le nom de *nullité*.

Au-dessus de tous les systèmes surnage cette vague indifférence, plaie quasi inguérissable de notre époque. On s'est fait *chercheur* avec elle; on s'est appelé *pèlerin du doute*, à condition de rester indifférent si l'on rencontre la vérité.

Cependant la foi catholique a constamment dissipé ces nuées sombres.

Elle reste immuable et toujours la même, tandis que l'erreur adopte mille formes diverses, bizarres, fugitives, comme celles qui se jouent du regard de l'homme pendant les orages.

M. de Quélen assistait à cette première conférence, dont le succès fut inouï.

Le vieil édifice voltairien trembla jusque dans sa base, et le *Constitutionnel*, l'un de ses organes les plus absurdes, le *Constitutionnel* qui, depuis trente ans, remplace le cœur et les idées par le ventre, fut effrayé de cet essor inattendu de l'esprit chrétien.

Il déclara du haut de sa première colonne, *ex cathedrâ*, qu'une armée de Jésuites était arrivée à Paris.

Pauvre vieux niais !

Dans sa deuxième conférence, à huit jours de là, M. de Ravignan développa

cette vérité : *Que le dogme du péché originel est l'unique fondement de la véritable philosophie de l'histoire.*

Ce fut, dit-il, une magnifique et noble inspiration du génie, quand, déployant ses ailes puissantes, il se prit à remonter aux causes des événements, à pénétrer, à suivre, et en quelque sorte à saisir d'un regard dominateur la pensée intime, cachée, et néanmoins vitale, qui gouverne le monde.

L'humanité, ainsi étudiée et comprise, a pu fournir matière à ce que l'on a nommé la philosophie de l'histoire.

Ainsi ce torrent des âges, malgré le fracas et l'impétuosité de son cours dévasta-

teur, a connu des limites et laissé des traces de fécondité.

Mais, hors du catholicisme, il n'y a que des systèmes trompeurs en fait d'histoire, parce que le dernier mot de l'humanité c'est le catholicisme.

Sans la foi catholique, impossible de rien comprendre à ce mystérieux univers.

Aussi a-t-on remarqué, à toutes les époques, les égarements les plus bizarres, lorsqu'on a cherché, hors du dogme du péché originel, l'explication des grandes misères de l'humanité.

Bossuet est venu.

De son regard d'aigle plongeant sur cette immense chaîne des générations, dont nous ne sommes que les imperceptibles anneaux, il a vu se développer à grands traits la pensée divine, laquelle, de toute éternité avait préparé le remède infaillible pour la réhabilitation de sa créature déchue.

Le bouleversement et la chute des empires, la formation de nouvelles cités, les succès des conquérants des nations, les crimes de la tyrannie, les fureurs populaires, tout, dans sa conception sublime, vient concourir, selon le conseil divin, à l'arrivée du Sauveur, Jésus-Christ.

Voilà le modèle de philosophie de l'histoire qu'il faut lire et méditer toujours.

Bossuet n'a pas eu d'égal et n'en aura jamais.

Le premier fait incontestable c'est la croyance primitive de la grande catastrophe de la chute originelle, événement dont les conséquences terribles ont établi une lutte incessante dans la nature de l'homme, duel acharné que se livrent chez les générations humaines les deux principes qui s'y perpétuent, celui du mal introduit par l'homme rebelle et coupable, celui du bien ou de la réparation qui a Dieu pour organe.

De là sont venus tous les maux qui pèsent sur le monde.

De là également sont venues les erreurs

les plus étranges, le dualisme inventé ou recueilli par Manès, ou, plus anciennement, le polythéisme, qui commença par le culte de la force, et qui vint aboutir à la divinisation de la plus honteuse et la plus entraînante des passions, la volupté.

Nous savons comment les poëtes ont embelli ces grossières erreurs ; mais toute la pompe de leur langage n'a pu cacher les dissolutions d'un culte qui faisait l'apothéose de tout ce qu'il y a d'infamant.

Voilà où en était venue l'humanité.

Mais, vous dit-on dans les livres et dans les chaires modernes, en termes pompeux qui semblent avoir peur d'un sens, la philosophie qui a sondé l'histoire a trouvé

le secret qui constate le progrès de l'esprit humain. Ce culte grossier, que vous venez de dépeindre, n'était pas le fond de la croyance proprement dite. Le stupide vulgaire adorait peut-être la pierre et le bois; mais la pierre et le bois n'étaient que des symboles d'une pensée véritablement grande et élevée.

« Ah! je comprends! continue l'orateur : on veut dire que le polythéisme était une religion digne de l'homme et pleine de morale. Seulement ses symboles mystérieux exigeaient quelque philosophie pour les démêler.

« Voilà, messieurs, où l'on vous mène!

« On veut ressusciter le paganisme

chrétien du premier Jamblique et de l'école d'Alexandrie; on réhabilite l'antiquité païenne et ses excès.

« Apparemment on aura des faits pour appuyer cette entreprise.

« Non; mais on aura des systèmes, des aperçus. On nous présentera une poignée de philosophes, dont les mœurs au moins problématiques donnent un démenti à la croyance qu'on veut bien leur attribuer.

« Sans doute le symbolisme a été dans la pensée de quelques-uns de ces sages de la Grèce, qui étaient allés s'entendre avec ceux de l'Egypte sur des secrets, que les uns et les autres tenaient cachés au vulgaire.

« Pourtant ce vulgaire aurait eu besoin de connaître la vérité.

« Il y aurait eu sagesse, en effet, à instruire, à réformer cette multitude livrée aux croyances et aux mœurs les plus dégradées. Mais non, la philosophie gardait pour elle ces notions privilégiées, et loin de corriger les peuples, elle sacrifiait comme eux aux divinités dont on nous dit qu'elle avait mépris.

« Où était donc le progrès humanitaire! Il faut avouer qu'il y a d'étranges progrès! »

Au nombre des auditeurs de M. de Ravignan, à cette seconde conférence, on remarquait les évêques de Nancy et de Ca-

rysto, l'internonce du pape, MM. de Chateaubriand et Berryer.

La conférence du 26 fut employée à faire l'histoire de la vérité, depuis les révélations primitives jusqu'à Jésus-Christ, et l'orateur prouva que la vérité s'était conservée :

1° Par la religion primitive.

2° Par la théorie mosaïque.

3° Par la succession du ministère prophétique.

On peut se rappeler encore l'impression saisissante produite sur l'auditoire, quand

M. de Ravignan prononça les paroles qui vont suivre :

« Visiblement destinée de Dieu à l'exécution de ses grands desseins sur son église, la domination romaine était le degré préparé d'en haut pour asseoir le catholicisme et marquer sa place ici-bas.

« Tous les grands empires sont tombés les uns sur les autres. Un seul reste.

« La terre est dans l'attente d'un événement extraordinaire. Auguste est seul maître de Rome. Il a fermé le temple de Janus ; l'univers vit en paix sous sa puissance.

« Jésus-Christ vient au monde.

« Alors se présente à nous l'événement le plus étrange, le plus universel, le plus grand de toutes les annales du genre humain ; la révolution la plus étonnante et la plus entière qui se soit opérée dans l'intelligence humaine, l'établissement du christianisme. »

La conférence du 5 mars montra les luttes et le triomphe de la vérité contre l'erreur, au berceau de la foi chrétienne.

Jamais on ne vit à Notre-Dame pareille affluence ; elle dépassait de beaucoup la portée de la voix. L'immense nef du milieu, les bas côtés, tout était comble, et le banc d'œuvre lui-même se trouvait envahi.

Plusieurs évêques, entre autres Monsieur de Meaux, y trouvèrent place à grand peine.

Cette fois, l'abbé de Ravignan s'était surpassé.

La lutte de l'erreur, représentée par le sophisme et l'hérésie arienne, contre la vérité, défendue par le témoignage des martyrs et par l'autorité de l'épiscopat, fournit à son éloquence de splendides développements.

Jamais thèse ne fut soutenue d'une façon plus triomphante.

Il s'écria dans la conférence du 12 mars, à propos du panthéisme.

« L'homme, sa vie, son essence, son corps, tous les hommes, tout les êtres, le monde entier, si l'on en croit ces philosophes, c'est Dieu.

« Dieu est un, Dieu est tout, tout est Dieu.

« Pour les uns, c'est le *moi;* pour les autres c'est le grand *tout*. Pour ceux-ci, la matière; pour ceux-là, l'esprit.

« Adieu raison, foi, morale, liberté, individualité humaine, évidence! Il n'y a plus que leur Dieu, un Dieu chaos, un Dieu tout, un affreux dédale, une abominable et profonde nuit, un horrible rêve, où toutes les passions et toutes les illusions se livrent le combat du délire.

« Voilà le panthéisme.

« Eh bien, rêvez encore... Nous, Messieurs, nous CROYONS ! »

Un frémissement courut d'un bout de la basilique à l'autre, et l'orateur fut obligé d'arrêter par un geste les signes trop expansifs d'une admiration, qui, dans le lieu saint, doit toujours se taire.

Cette foule enthousiaste allait applaudir comme au théâtre.

M. de Ravignan, le dimanche d'ensuite, dépeignit la lutte de l'Islamisme et de la Réforme. Il traça un portrait de Luther et

un autre de Mahomet qui rappellent la touche de Tacite.

« Laissant de côté le schisme déplorable de l'orgueilleuse Byzance, éteint, repris sans cesse, jusqu'à ce qu'un châtiment terrible vînt s'appesantir sur ces terres de la séparation et les charger d'un joug bien autrement pesant que la suprématie paternelle de Rome, — deux ennemis nouveaux, deux ennemis redoutables, deux géants d'erreur se sont levés, arrêtés, brisés dans leur course.

« Ils se sont survécu à eux-mêmes pour disputer encore au catholicisme l'empire de l'un et de l'autre monde.

« Mahomet et Luther sont leurs noms.

« Si je mets en parallèle ces deux hommes trop fameux, si je rapproche un moment leur pensée et les maux qu'elle causa dans l'Europe chrétienne, à Dieu ne plaise que je veuille irriter aucune susceptibilité. Un tel dessein est loin du désir et du vœu le plus cher de mon cœur. Je sais tout ce que je dois d'égards et de regrets à ceux que le malheur de la naissance place et retient le plus souvent dans l'erreur. Prêtre de Jésus (vous m'en croirez) et formé à l'école de sa charité, jamais je ne verrai que des frères dans les hommes, quels qu'ils puissent être, quelque égarés et séparés qu'ils soient.

« Mahomet et Luther avaient reçu tous deux de la nature une énergie et une force d'esprit peu communes, et cette éloquence

des passions qui fait agir puissamment sur les multitudes. Tous deux eurent la même obstination dans leurs desseins et la même violence dans leurs désirs. »

Nous ne croyons pas que le lecteur puisse se fatiguer de semblables citations.

Tous ces extraits des discours de M. de Ravignan sont puisés aux bonnes sources. Ils contiennent, avec le talent de l'orateur, son caractère élevé, son âme généreuse, son intelligence sublime.

Le catholicisme est un fait accompli, telle fut la thèse qu'il développa dans la septième et dernière conférence de 1837,

comme résumé, comme conclusion de son enseignement.

« J'appelle fait accompli, dit-il, celui qui, préparé et amené par les lois de la Providence, se réalise d'une manière stable, et passe, pour y vivre et y demeurer, dans les institutions et les mœurs des peuples.

« Tel est assurément le catholicisme.

« De jeunes âmes à l'essor généreux, dévoyées par l'inconsidération et l'enthousiasme, par les passions aussi; des esprits ardents singulièrement abusés et déçus [1] ont cru qu'il y avait transition, travail

1. Phrase à l'adresse de M. de Lamennais.

générateur chez les peuples, pressentiment, attente, préparation prochaine d'un christianisme futur, sans songer que ce sont là de ténébreux attentats contre l'œuvre et la vérité divines, des rêves coupables d'imaginations malades et tombées. »

Le père Ravignan termina ce dernier discours par une péroraison touchante.

Quand il se tut, M. de Quélen se leva et dit aux assistants :

— Pour successeur de celui auquel vous accordez à juste titre tant de regrets [1], Dieu vous a donné ce saint prêtre, que je

1. Lacordaire.

nommerais mieux en l'appelant le moderne Chrysostôme, et dont le talent, malgré des dons différents, n'est ni moins majestueux, ni moins doux, ni moins sûr.

L'année suivante, l'illustre prédicateur traita les points que nous allons présenter par ordre :

De la notion de Dieu.

L'action divine, ou *la Providence et le naturalisme.*

Le fatalisme.

La liberté.

Le lien religieux.

L'immortalité de l'âme.

Des caractères de l'enseignement religieux.

Nombre d'hommes politiques se pressaient pour entendre sa parole éloquente.

Hennequin, Guizot, Lamartine, Dupin, de Flahaut, Roger, de Vatisménil, Caffarelli et cinquante autres venaient régulièrement s'asseoir au pied de la chaire.

L'abbé de Ravignan prêcha pour la troisième fois les conférences, en 1839.

Il retrouva son auditoire d'élite.

On a pu lire sur cette figure saintement austère, dit un journaliste d'alors, que la solitude, le silence et la prière de toute une année n'ont fait qu'ajouter à son éloquence. L'énergie de l'orateur, qui semblait avoir atteint ses dernières limites, croît et redouble avec la masse d'auditeurs qui se presse et s'étend toujours.

Voici les matières diverses que traita le saint prêtre :

Les préjugés illégitimes.

Le préjugé sceptique ou *le doute et le préjugé du fait humain.*

La possession historique du droit divin.

Le christianisme historique.

— J'appelle ainsi, dit-il, le christianisme de la foi, le christianisme catholique. C'est le type, le caractère vrai, ineffaçable et invincible de la religion de Jésus-Christ d'être historique; c'est ce qu'on a cru dans tous les temps, c'est le christianisme des faits; c'est le mot qui répond à tout, à vos maladies, à vos besoins, à l'immense besoin de la société moderne.

Ouvrant, à ces mots, un livre de M. Emery, il lut à l'appui de ses raisonnements une lettre de Leibnitz à Arnauld.

Parmi les autres points traités, cette

année là, par le père Ravignan, citons encore :

Le miracle historique.

Le caractère de Jésus-Christ.

Développements de la doctrine de Jésus-Christ.

Ce discours fut son triomphe.

Il y fit preuve d'une puissance de dialectique extrême, d'une profondeur inouïe d'ascétisme et d'une onction qu'on ne lui soupçonnait pas.

Eugène Briffaut, qui était allé l'entendre, pour rendre compte de son talent d'orateur dans le feuilleton du *Temps*, et dont les

idées n'étaient rien moins que catholiques, sortit tout ému de Notre-Dame. Il s'écria par bravade, et pour dissiper son trouble :

— Allons, celui-là est encore plus prêtre que les autres !

Le même jour on entendit M. Scribe murmurer entre ses dents :

— Voilà de quoi faire bâtir plus d'églises que je n'ai fait de pièces !

Sur ce texte : *Prædicamus Christum crucifixum, Dei virtutem et Dei sapientiam*, l'abbé de Ravignan prononça un discours pour les victimes du cataclysme de la Martinique, et la vieille cathédrale

vit tomber littéralement une pluie d'aumônes.

C'était la conférence de clôture. Il la termina par ces paroles :

— Messieurs, entre l'apôtre et ceux qu'il évangélise des rapports touchants s'établissent. Je ne vous quitte jamais sans une émotion profonde, sans ressentir vivement les liens puissants qui m'attachent à vos âmes. Votre souvenir m'accompagne dans la retraite.

En répondant au célèbre prédicateur, l'archevêque rappela le mot de M. de Fontanes, appliqué, en 1804, à M. de Frayssinous :

« C'est Bossuet en chaire. »

L'année suivante, M. de Quélen était mort, et l'abbé de Ravignan prononça, le 26 février, son oraison funèbre.

A midi précis, dit l'*Ami de la religion*[1], il montait dans cette même chaire, où, depuis des années, son éloquente et forte parole a remporté de si beaux triomphes au nom de Jésus-Christ, et sous les yeux du prélat vénéré dont il avait à retracer la vie et les exemples. Il n'a pas failli à ce que cette vie réclamait.

Notre prédicateur avait choisi pour texte : *O mors, bonum est judicium tuum.*

1. Numéro 3247.

Voici quels furent les autres sujets des conférences de 1840 :

Sur les droits de Dieu considérés en général.

Sur la lutte du bien et du mal qui ramène à Dieu.

Le christianisme seul est raisonnable.

L'efficacité de la foi.

Dans ce quatrième discours M. de Ravignan cita le mot de Mélanchton, cet hérétique surprenant qu'on a nommé le Fenélon du protestantisme et qui écrivait à Luther : « L'Ebre avec tous ses flots ne me fournirait pas assez de larmes pour pleurer les maux de la Réforme. »

Parmi les types les plus purs et les plus sublimes du catholicisme, l'orateur choisit, pour les présenter à son auditoire :

1° *La Vierge chrétienne.*

2° *Le pontife.*

3° *Le héros chrétien.*

Puis il termina par deux conférences sur les *garanties de la foi* et sur la *raison de l'Église*, à laquelle il appliqua victorieusement cet axiome :

« Le pouvoir ne se trompe pas. »

En 1844, nous le voyons aborder un sujet brûlant, la *Papauté*.

Certes, en faisant la part de l'éternelle dispute gallicane et ultramontaine, il y avait là un écueil terrible.

Mais le talent du saint prêtre, sa haute raison, sa foi pleine d'héroïsme et d'ardeur emporte toujours son auditoire au-dessus des passions mesquines et des misérables questions d'amour-propre, que l'homme vient mêler à tout, même aux choses divines.

Ce discours dangereux fut son plus beau discours et lui attira d'unanimes éloges, même de la part de ceux dont il combattait les opinions.

M. de Ravignan prêche sur des matières

qui ont rapport au dogme ; par conséquent il excite peu la critique des journaux.

Sa manière est plus posée; plus réfléchie que celle du père Lacordaire.

Il se tient beaucoup plus en garde que le grand dominicain contre tout ce qui pourrait donner à l'éloquence chrétienne un caractère politique.

« Mon royaume n'est pas ce monde, » a dit Jésus.

Laissez les grands de la terre et les ambitieux qui les entourent s'occuper d'un trône qui s'élève ou d'un sceptre qui se brise.

Rien de tout cela n'est du domaine de la foi.

— J'aime mieux l'oraison dominicale, dit le père Ravignan dans sa naïveté sublime.

L'extérieur du saint prêtre, si l'on peut tirer de l'apparence physique une induction morale, dénote une grande énergie de conviction. La faiblesse de son corps a de la fermeté sans sécheresse; les traits de son visage sont bien accentués; tout dans cette noble tête accuse des facultés remarquables.

L'aspect général présente les signes certains de la foi et de la ferveur.

M. de Ravignan ne parle pas avec éclat, mais il parle bien.

Son mérite essentiel consiste dans une argumentation simple, à laquelle cette simplicité n'enlève ni la puissance ni la verve. Sa logique est nette et lucide comme les rayons d'une étoile.

Il s'appuie sur le dogme plus que sur la morale et s'adresse plus à l'esprit qu'au cœur.

On s'explique néanmoins le succès qu'il obtient et l'impression produite sur son auditoire.

Dans son débit, exempt d'emphase et de néologisme, il y a une sorte de précision

limpide qui charme et séduit. On l'entend fort bien, on le comprend mieux encore. Il se fait écouter avec plaisir, il se fait admettre sans fatigue; mais le mouvement, la véhémence, l'oraison enfin lui font défaut.

M. Dupanloup instruit.

M. Combalot émeut.

Le père Ravignan combat.

Mais, on doit le dire, ce qui caractérise avant tout le mérite de son éloquence, ce n'est pas seulement l'ordre, la justesse, la force des pensées et l'art de présenter les faits dans leur logique invincible : c'est une diction merveilleuse qui sait unir à

l'élégance la plus pure la plénitude de l'idée.

Nombre de compositions oratoires perdent presque tout en présence d'un examen sérieux.

Celles de M. de Ravignan, au contraire, gagneraient beaucoup à cet examen. Elles réclament, loin de le redouter, tout le loisir de la lecture et de la méditation.

Le célèbre jésuite a une physionomie méridionale marquée au cachet le plus énergique, une rude carnation d'une teinte sombre et animée, l'œil vif et flamboyant, et un large front en saillie, bombé outre mesure, signe majestueux et infaillible d'un génie supérieur.

Sa chevelure est épaisse, négligée, presque inculte. Il a dans son débit des gestes rapides, inattendus, saisissants.

Le timbre de sa voix est clair et ne manque pas de puissance.

On regrette seulement qu'il n'ait pu se débarrasser d'un accent gascon, naturel et tenace, qui afflige son admirable parole.

Aux conférences de Notre-Dame, les places du milieu sont réservées au sexe masculin, non pour établir une suprématie; mais pour indiquer que les discours de l'orateur s'adressent principalement aux intelligences, sinon les plus fortes, du moins les plus orgueilleuses.

En 1846, une apostrophe foudroyante fut adressée par le père Ravignan à une dame qui, mue sans doute par un sentiment de pieuse curiosité, s'était assise, faute de place, dans la travée réservée aux hommes.

Le prédicateur s'interrompit tout à coup.

— Avant de continuer, s'écria-t-il, j'éprouve le besoin d'inviter la curieuse, qui s'est fourvoyée, à reprendre la place que lui assignent la décence et le bon ordre!

On devine sans peine l'effet de cette sortie.

La dame disparut avec un pied de fard naturel sur les joues, et M. de Ravignan continua de prêcher.

Vers la même époque, l'auteur des *Martyrs*, toujours fort assidu aux conférences du carême, échappa comme par miracle à un triomphe populaire fort embarrassant pour sa modestie.

Au sortir de la cathédrale, plusieurs jeunes gens le reconnurent, et l'un d'eux cria :

— Vive Châteaubriand !

La foule aussitôt d'entourer notre grand homme et de l'acclamer sur tous les tons. Quelques héros déterminés de cette ovation imprévue se mirent en devoir de placer sur leurs épaules le chantre d'*Atala*.

Celui-ci ne savait à quel saint se vouer, quand tout à coup un cabriolet passe.

Il s'y jette éperdu et glisse une pièce d'or dans la main du cocher, en murmurant avec épouvante :

— Sauve-moi, mon ami, sauve-moi !

L'automédon ne cherche pas à s'expliquer l'aventure.

Enchanté de la richesse du pourboire, il n'hésite pas à distribuer de grands coups de fouet aux adorateurs du génie, acharnés autour du véhicule.

Il réussit à faire prendre à son cheval un galop rapide.

Et comme les plus enthousiastes essayaient encore de suivre le cabriolet à la course.

— N'ayez pas peur, brave homme, n'ayez pas peur! dit le cocher à Châteaubriand. Si ces polissons-là vous touchent, je leur casse les reins!

M. de Ravignan ne s'est pas rendu célèbre uniquement par ses discours.

De remarquables écrits sont dus à sa plume, et l'on retrouve chez lui, comme écrivain, toutes les qualités qui ont établi la réputation du prédicateur, nous voulons dire une logique incomparable : une douce originalité, et une harmonie de style qui, pour être un peu flottante, n'en a parfois que plus de charme.

En 1846, il publia l'*Institut des Jésuites* pour la défense de son ordre attaqué.

Nous le trouvons, à cette époque, au nombre des rédacteurs les plus infatigables de l'*Ami de la Religion*.

Dans la seule année 1849, ce journal a reçu de lui trois articles excellents sur les études ecclésiastiques. En voici un passage dont la hauteur de pensée mérite les plus grands éloges, et qui témoigne, en outre, chez M. de Ravignan, d'une science philologique véritablement extraordinaire.

Il s'agit de démontrer l'excellence de la langue grecque.

« Née sur un sol riant, dans un climat délicieux, sous un ciel toujours serein, elle apporta avec elle, dès son berceau,

tous les germes de la beauté, qui, à la faveur de la musique, se développèrent avec une rapidité si étonnante, qu'elle semble être née comme Minerve.

« Sa première production fut un chef-d'œuvre désespérant [1], sans qu'on ait jamais pu prouver qu'elle eût balbutié.

« Dès lors, cultivée par la main des écrivains les plus illustres, elle reçut de chaque âge de nouveaux embellissements : poëtes, orateurs, historiens, philosophes même, tous se disputèrent la gloire de la parer de ce que l'art et le génie peuvent donner d'éclat et de magnificence.

1. L'*Iliade*.

« Elle porte son harmonie naturelle à ce comble de perfection qu'elle saisit et ravit l'âme, soutient et fortifie même les pensées quand elles sont faibles, amuse encore l'oreille quand le cœur et l'esprit se reposent, et qu'on est tenté de dire à Homère :

« — Chantez, chantez toujours ! Dussiez-vous ne rien dire, votre voix me charme quand vos discours ne m'occupent plus.

« L'harmonie délicieuse de la langue grecque flatte d'autant plus l'oreille, l'esprit et le cœur, que sa clarté, sa précision permettent d'en jouir davantage ; car elle a le don particulier de mettre sous nos yeux, de nous faire toucher pour ainsi

dire l'essence des choses les plus abstraites et les plus compliquées, de distinguer même par l'harmonie imitative et inimitable de ses mots la nature des objets qu'elle veut représenter. Elle ajoute encore à sa clarté par le privilége de l'inversion qui lui permet de faire valoir toutes les parties de la période ; elle peut les couper, les suspendre, les opposer, les rassembler, attacher toujours l'oreille et l'imagination, sans que cette composition artificielle laisse le moindre nuage, ni le moindre doute sur le sens.

« Aussi prompte que fidèle à porter les idées dans l'esprit, quelle force ne lui donne pas sa concision !

« Elle offre à l'imagination un tableau

entier avec un ou deux mots souvent très-harmonieux. Ainsi un seul lui suffit pour exprimer cette phrase : *Ils répondirent par une acclamation favorable à ce qu'ils venaient d'entendre*. Elle peint d'un seul trait *le casque qui jette des rayons de lumière de toutes parts*, — *le guerrier dont le front est ombragé d'un panache de diverses couleurs*, etc.

« Pour rendre les mêmes objets, les autres langues emploieront plus de mots, plus de temps; elles ne peindront pas la nature avec la même vérité.

« La quantité d'expressions propres qu'elle a pour un seul objet, l'abondance inépuisable de ses composés, la variété

particulière de ses dialectes, tous exquis dans leurs nuances, lui donnent une richesse si grande qu'elle en prête à toutes les autres langues, sans en emprunter d'aucune, semblable à ces grands fleuves, qui, assez riches de leur propre source, roulent majestueusement leurs eaux, sans recevoir le tribut des rivières, et fertilisent par eux-mêmes les pays immenses qu'ils parcourent. »

M. de Ravignan a fait aussi paraître dans l'*Ami de la Religion* le compte rendu d'un mémoire sur l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, par le révérend père dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes; puis deux articles sur la lettre de monsei-

gneur l'évêque d'Orléans à MM. les supérieurs, directeurs et professeurs de son petit séminaire, « grand et important travail, dit-il, dans lequel le saint évêque s'est proposé d'indiquer les moyens de soutenir, d'élever et de fortifier les études. »

On voit que notre illustre jésuite ne partage pas les préventions de l'abbé Gaume contre les littératures anciennes.

Sa raison est trop haute et son esprit trop élevé pour prendre au sérieux les ignorantes déclamations du *Ver rongeur*.

Lorsque M. Dupanloup publia son

grand ouvrage intitulé *De l'Éducation*, auquel la lettre pastorale, ci-dessus citée, sert d'avant-propos, le père Ravignan, dans un nouvel article, appuya encore avec plus de force sur l'importance qu'il y a pour les prêtres de faire de bonnes et sérieuses études classiques.

Cette déclaration dut beaucoup surprendre M. Louis Veuillot.

Nous avons dit qu'à ses débuts dans la vie M. de Ravignan aimait le monde et y avait laissé de brillants souvenirs.

Supérieur de la maison de Bordeaux, mais habitant presque toujours Paris,

grâce à une dispense spéciale, il n'affecte pas de fuir le théâtre de ses anciens succès.

Dans ce milieu mondain le révérend père apporte un esprit de saillie dégagé d'aigreur et toujours édifiant.

Un soir qu'il se trouvait dans un salon du noble faubourg, en compagnie d'un poëte nouvellement immortel, l'académicien de fraîche date laissa échapper devant lui une exclamation très-usitée, mais peu bienséante.

« Je veux, s'écria-t-il, que le diable m'emporte !...

— Ah! permettez, interrompit l'éloquent prédicateur avec un fin sourire, permettez! je vous ai retenu pour le ciel.»

FIN.

Paris.— Typographie de Gaittet et Cie, r. Gît-le-Cœur, 7.

Colomb. (Suite.)

d'abord les Sauvages semblèrent approuver la fondation de
nole, mais bientôt ils craignirent de se soumettre par cette
cité même au joug qui commençait à peser sur leurs
. on délibère longtemps, enfin les sentiments se partagent :
ieurs insulaires partisans de Colomb s'attachent à lui.
autres prennent les armes. les Sauvages étoient très inférieurs
. Espagnols pour la discipline et la force des armes, mais la
différence supériorité du nombre compensoit beaucoup
antages. quelques hommes, la plupart affaiblis et malades,
posoient l'armée de Colomb. Cependant il ne se laissa point
ttre. actif et vigilant, il possédoit tous les talents requis dans un
éral.

Rarignan

Lith de V Janson, rue Dauphine 18

LA VÉRITÉ POUR TOUS

JOURNAL CRITIQUE ET LITTÉRAIRE

BUREAUX A PARIS, RUE MONTMARTRE, 55

Le titre de ce nouveau Journal indique suffisamment quelles doivent être ses tendances, dans un siècle de mensonge, d'agiotage et de matérialisme.

Ses rédacteurs ne se nomment pas.

Ou ils tiennent à se laisser deviner, ou ils se croient trop peu célèbres pour attirer le public à l'amorce de leur nom.

QUI LIRA VERRA

Le Journal *LA VÉRITÉ POUR TOUS* paraîtra le jeudi de chaque semaine, et le premier numéro sera publié le jeudi 10 décembre 1857.

On s'abonne à Paris, rue Montmartre, 55.

Le Journal se vendra :

Chez GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE, 15, rue Guénégaud, et boulevart Sébastopol (rive gauche).

Chez tous les MARCHANDS DE JOURNAUX de Paris.

Et chez

TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

Un Numéro — Trente centimes

PRIX DE L'ABONNEMENT :

POUR PARIS

Un an, **16 francs.** — Six mois, **9 francs.**
Trois mois, **5 francs.**

POUR LES DÉPARTEMENTS

Un an, **18 francs.** — Six mois, **10 francs.**
Trois mois, **6 francs.**

POUR L'ÉTRANGER

Le port en sus, selon les pays.

Envoyer, pour le prix de l'abonnement, une *valeur sur Paris* ou un *mandat sur la poste* à M. Viriot, administrateur-gérant de la VÉRITÉ POUR TOUS, rue Montmartre, 55. (*Affranchir.*)

NOTA. Les personnes qui ajouteront DEUX FRANCS à leur abonnement et qui s'abonneront pour un an, d'ici au 1er janvier prochain, recevront franco, comme étrennes et comme témoignage de gratitude, le magnifique ouvrage des *Confessions de Marion Delorme*, par Eugène de Mirecourt, deux volumes de chacun 500 pages grand in-octavo, cotés DIX FRANCS nets en librairie.

VIENT DE PARAITRE

HISTOIRE-MUSÉE
DE LA
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DEPUIS

L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES JUSQU'A L'EMPIRE

PAR

AUGUSTIN CHALLAMEL

ACCOMPAGNÉE

DES ESTAMPES, COSTUMES, MÉDAILLES,
CARICATURES, PORTRAITS HISTORIÉS ET AUTOGRAPHES
LES PLUS REMARQUABLES DU TEMPS

TROISIÈME ÉDITION

Le succès qui a accueilli les deux premières éditions de ce livre pourrait, à la rigueur, nous dispenser d'entrer dans de nouvelles explications sur l'intérêt des matières qu'il traite et

sur l'importance des nombreux documents qu'il contient; mais il nous a semblé qu'il ne serait pas hors de propos aujourd'hui de dire quelques mots sur la pensée de l'auteur, sur le plan qu'il a suivi et sur les motifs qui doivent faire, à notre avis, désirer en ce moment une réimpression de cet ouvrage.

L'*Histoire-Musée de la République française* n'est pas, à proprement parler, une histoire de la République, c'est-à-dire un récit plus ou moins détaillé des événements publics groupés et appréciés suivant la passion politique, le système ou l'école philosophique de l'auteur; elle n'est pas non plus, comme on pourrait le penser, un simple recueil de documents, plutôt fait pour les écrivains que pour les lecteurs; elle tient à la fois de ces deux genres de livres; plus impartiale et moins solennelle que les narrations des historiens, en ce qu'elle se borne, la plupart du temps, à exposer les circonstances dans lesquelles se sont produits les lettres, les dessins, les emblèmes, les caricatures, dont elle retrace et conserve l'image exacte comme autant de

monuments des luttes des partis, elle est moins sèche aussi et plus instructive qu'une simple collection de pièces, parce que, en guidant le lecteur par un récit rapide des faits qui relient entre elles ces productions si diverses de l'esprit français pris sur le fait dans le moment où la surexcitation des passions de parti lui donne l'essor le plus énergique, elle met l'observateur intelligent à même d'en déduire des enseignements utiles.

On pourrait dire que l'*Histoire-Musée de la République française* est la chronique du mouvement quotidien de l'esprit français pendant la Révolution.

Quant à l'opportunité du moment choisi pour cette réimpression, nul ne contestera qu'elle ne saurait se produire plus à propos que dans ces temps de calme si favorables à la méditation, ces temps où les esprits sérieux aiment à chercher dans l'étude impartiale du passé la raison d'être du présent et la leçon de l'avenir.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'*Histoire-Musée de la République française*, par AUGUSTIN CHALLAMEL, formera deux volumes grand in-8 jésus.

350 gravures sur acier et sur bois, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 72 livraisons à 25 cent., et en 12 séries brochées à 1 fr. 50 cent.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte, avec gravures, plus *deux gravures* sur acier ou sur bois, tirées à part, ou une gravure et un autographe.

Prix de la livraison, 25 centimes

LES PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE GUÉNÉGAUD, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

Paris.—Typographie de Gaittet et Cie, r. Gît-le-Cœur, 7.

LISTE COMPLÈTE DES 100 VOLUMES

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Beranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval. — Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Fréderick-Lemaître
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Chamfleury. — Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.
Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clémence Robert.
Cousin.
Rosa Bonheur.
Viennet.
Gustave Planche.
Henri Heine.
Mélingue.
Paul Delaroche.
Crémieux.
Lachambaudie.
Auber.
Henry Monnier.
Emile Deschamps.
Lola Montès.
Mérimée.
Philarète Chasles.
Michelet.
Grassot.
Louise Colet.
Ledru-Rollin.
Beauvallet.
Cavaignac.
Montalembert.
Saint-Marc-Girardin
Louis Blanc.
Gérard (le tueur de lions).
Blanqui.
Arnal.
Elie Berthet.
Cormenin.
Considérant.
Madame Ancelot.
Ravignan.
Plessy-Arnould.
Barbès.
Ricord.

EN VENTE CHEZ LE MÊME

CONFESSIONS DE **MARION DELORME**

MÉMOIRES DE **NINON DE LENCLOS**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

Éditions illustrées par J.-A. Beaucé. — Chaque ouvrage est publié en 60 liv. à 25 cent. — Prix, complet, 15 fr. pour Paris et la province.

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.